TOME XXVIII. N° 23. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er MARS 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Études et milieux littéraires [1]

II

Le style et la syntaxe. L'avenir du roman.

AVANT d'aborder notre sujet, c'est-à-dire le style et la syntaxe, je voudrais définir, en quelques mots, le rôle de l'écrivain et du poète.

Qu'est-ce que la poésie?

Gœthe nous répond, prenant poésie dans le sens du mot grec « poiêsis », c'est-à-dire d'œuvre littéraire en général : « Poésie, c'est délivrance. »

Ibsen nous dit : « Ecrire, c'est libérer les démons qui habitent les cellules secrètes de l'esprit. » Langage un peu amphigourique ; mais qui a néanmoins, pour tout écrivain, une signification précise. Ibsen ajoute : « Etre poète, c'est porter jugement sur soi-même. »

Dostoïevsky aborde le problème d'un peu plus près ; il nous dit : « Ecrire, c'est éliminer nos fantômes. »

Je suis de son avis, et j'ajouterai : c'est éliminer les fantômes de nos ancêtres.

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 février.

On raconte que Balzac, parlant de la création littéraire avec un écrivain mystique du nom de Raymond Brücker, auteur notamment d'un ouvrage remarquable intitulé : *le Chas de l'aiguille*, et Brücker lui demandant quand il observait, lui répondit : « Comment aurais-je le temps d'observer, mon cher ami? J'ai à peine le temps d'écrire. »

En effet, ce qui nous frappe quand nous lisons à la file quelques œuvres de ces deux géants, qui sont l'un Balzac et l'autre Shakespeare, c'est l'analogie de leurs créations ; et, ce qui nous étonne aussi, c'est que, bien que se rapprochant de la réalité par maints endroits, ces créations l'outrepassent.

Qu'est-ce que cela signifie? C'est que Balzac, comme Shakespeare, ne se contente pas de tracer des figures de premier ou de second plan, d'évoquer devant nous des personnages d'après leurs observations directes ; en réalité ce sont les avares, les ambitieux, les amoureux, les hésitants de leur ascendance qu'ils font revivre devant nous. Tous ces fantômes, dont nous parle Dostoïevsky, sortent d'eux : qu'ils les fixent, dans des traits inoubliables, par la description directe ou par le dialogue.

Le rôle de l'écrivain est, en somme, un rôle de réaction. Tout au contraire de Taine, qui prétendait voir, dans l'auteur, un produit des circonstances ou de son milieu, je vois, dans l'auteur, avec Gœthe, avec Dostoïevsky et avec Ibsen, l'aboutissant d'une chaîne héréditaire. Il lutte par le choix des mots et par la qualité du verbe, contre la rêverie indéterminée de son esprit. Il lutte, en tant qu'homme, contre la pression de la nature hors de nous et en nous — en nous, c'est-à-dire contre les instincts déchaînés ; — il lutte, enfin, contre l'ambiance.

Je vois aussi, dans la création littéraire, une évasion — une délivrance, nous dit Gœthe — hors de la fatalité et de cette préoccupation de la mort qui est la grande préoccupation humaine.

Dans un ouvage célèbre, et qui a eu une longue portée, *les Héros*, Thomas Carlyle aborde par un côté ce point de vue : mais non pas directement, comme je le fais, en ce moment, devant vous.

Héros, sans doute, les glorieux écrivains dont je vous ai cité les noms au cours de notre première conférence — héros, oui, mais dans une acception particulière et que, du

temps de Carlyle, on ne soupçonnait pas. Attendu qu'à cette époque l'hérédité, la question héréditaire, n'avait pas vidé d'une partie de son contenu l'idée de fatalité.

Héros, dans le sens d'homme représentatif, d'aboutissant d'une longue lignée, et qui, par la plume ou la parole, libère les fantômes de ses ancêtres.

Quant à la conception générale de la vie qui préside aux œuvres littéraires, celui qui en a donné la définition à la fois la plus précise et la plus forte n'est autre que Jonathan Swift. Je ne cesse de citer son axiome majeur à tous les débutants dans les lettres : « La vie est une comédie pour ceux qui pensent et une tragédie pour ceux qui sentent. »

J'arrive à la question du style.

Qu'est-ce que le style? Buffon nous répond : « Le style, c'est l'homme même. »

Réponse globale, dont on peut se satisfaire, si l'on ne va pas au fond du problème ; mais qui paraît tout de même superficielle à ceux qui veulent juger les choses d'un peu près.

L'antiquité disait : « Il y a deux hommes en chacun de nous » et c'est un fait d'expérience : *Homo duplex.*

L'homme second, comme je voudrais l'appeler, c'est celui que nous voyons apparaître en nous, dans les circonstances graves de notre existence. Notamment les hommes publics, dans les traverses exceptionnelles auxquelles ils ont à faire face quelquefois, et qui exigent d'eux un effort considérable.

L'homme second ! Quiconque a pris la parole devant une vaste assemblée de justice, ou autre, quiconque a eu à défendre une grande cause, quiconque a senti peser sur ses épaules une responsabilité redoutable, une responsabilité de chef, a senti aussi naître en lui, à ce moment-là, sous forme d'énergie, sous forme de claire-vision, les ressources, intellectuelles et morales, nécessaires à son entreprise, et les moyens de la conduire à bon terme.

S'il m'est permis de citer un exemple personnel, je vous confierai ceci :

C'était vers la fin de la guerre. J'avais porté des accusations que je devais défendre devant la Haute-Cour. Les sénateurs, qui composaient la Haute-Cour, ne m'étaient pas particulièrement sympathiques. Je veux dire qu'ils n'avaient pas pour moi une de ces affections débordantes auxquelles

un orateur, ou un témoin, ne résiste pas. Je fus invité à m'expliquer sur l'accusation que j'avais portée.

C'était au moment où la victoire se dessinait. J'entendais, vers le fond du Sénat, les huissiers poussant les portes et se communiquant la bonne nouvelle. Ma foi, cela me donnait de l'entrain. Il m'en fallait, car, le premier jour, je déposais, devant les sénateurs-juges, pendant quatre heures de suite, et le lendemain pendant trois heures, sans aucune espèce de répit ; sans compter deux séances de huis clos de deux heures chacune. Vous voyez que, comme on dit, j'avais mon compte ! Cependant, je ne sentis pas la fatigue, pour la bonne raison qu'au cours de ces dépositions il me semblait qu'un nouveau personnage, l'homme second, s'était substitué en moi à mon personnage ordinaire, évoquait toutes les circonstances dramatiques que j'énumérais, avec les dates et les noms, devant les pères conscrits, qui m'écoutaient bouche bée. Cet homme second, en somme, me dispensait de tout effort personnel.

J'ai rencontré beaucoup d'orateurs dans ma vie, beaucoup de tribuns, des grands avocats. Tous m'ont confirmé dans cette idée que, s'ils avaient une cause grave à plaider, un débat particulièrement âpre à soutenir, le personnage mystérieux dont je vous parle intervenait en eux, et faisait leur besogne à leur place.

Il en est de même pour l'écrivain. Ce qu'on appelle l'inspiration, c'est l'homme second qui s'installe en nous. On ne peut donc pas dire que le style, qui apparaît sous la plume à ce moment-là, soit « l'homme même », puisque c'est celui d'une nouvelle personnalité. Nous, les humains, nous participons de deux vies : la vie active, et la vie que l'on peut dire méditante, celle qui déterminera ensuite nos actions.

Or, pour chacune de ces vies, il y a un style. Le style de l'écrivain est composé de ces deux éléments, qui, d'abord rassemblés, se séparent ensuite, à la façon d'un fleuve divisé en divers bras. Ceux-ci se rejoignent entre eux et continuent, plus ou moins fougueusement, leur route.

Le style, c'est aussi le passage du langage intérieur — qui est notre fait à tous, et à tous les moments de notre vie — à la parole écrite.

Il y a, dans ce passage, toujours un moment où la réflexion reprend, où la spontanéité nous ressaisit. C'est ce qui permet de distinguer, au point de vue purement littéraire, un

style naturel ou immédiat, et un style au second degré, un style artificiel ou médiat.

Prenez, par exemple, un grand écrivain comme Montaigne. Il parle ce langage, qui, selon lui, est l'idéal, « tel sur le papier qu'à la bouche, non point tant délicat et peigné, comme véhément et brusque..., et que le gascon y aille, si le français n'y peut aller ! »

Montaigne, c'est le type même du style naturel.

Mais, il est une série d'écrivains chez qui le style, tout en demeurant expressif, n'appartient plus du tout au genre naturel.

Prenez le poète anglais Robert Browning, ou le poète français Mallarmé. Ni à l'un ni à l'autre on ne saurait dénier un talent extraordinaire et un don, comme a dit Keats, de faire « avec une chose de beauté, une joie pour toujours. »

Mais, alors que des écrivains, tels que Montaigne ou que Bossuet, emploient ce style coulant, ce style aisé, tel, sur le papier ou dans le sermonnaire qu'à la bouche, un auteur comme Meredith, comme Browning, comme Mallarmé, écrit au second degré. Il écrit, non une transcription du réel, mais une transcription de ce réel déjà modifié et subtil par son imagination, et par une très longue réflexion.

Il y a divers styles. Il y a celui de la causerie, qui est aussi celui du dialogue, et il y a le style narratif.

Vous savez avec quel art un Balzac fait succéder à de longues descriptions, telle, par exemple, que celle du bouquet dans *le Lys de la vallée*, les dialogues les plus ardents, les plus entraînants et les plus passionnés. Cet auteur, qui est celui qui a examiné le plus attentivement les grands ressorts de la société moderne, et aussi, chez *Catherine de Médicis*, de la politique historique, est en même temps l'écrivain qui est allé le plus loin dans le cœur des hommes et des femmes, dans les sentiments amoureux, dans l'exaltation des premières rencontres, dans la douloureuse mélancolie des départs et des abandons.

Un autre génie, dont nous avons le modèle dans César et dans Bonaparte, est le style ramassé, le style strictement impératif. A ceux qui aiment ce ton — que, pour ma part je goûte assez — je recommanderai les *Conversations de l'Empereur et de Rœderer*. Rœderer n'était un homme ni d'une grande observation, ni, semble-t-il, d'une grande

imagination ; mais il avait le don remarquable de saisir et de fixer, comme un phonographe, les propos qu'on lui tenait. Il nous a rendu les paroles brusques, les césures, les « clausures » pourrait-on dire, de Napoléon Ier avec une verdeur, une carrure et une franchise qui n'ont jamais été égalées, même dans le *Mémorial*.

Un autre style, et très particulier à la littérature française, est le proverbial, celui de la sentence, de la maxime. Nous en avons de beaux modèles avec La Rochefoucauld, avec Vauvenargues, et aussi avec La Bruyère.

Ces maximes célèbres de La Rochefoucauld, vous les connaissez trop pour que j'y insiste. Tout de même, rappelons celle-ci qui est de toute beauté : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. » Et cette autre, d'une vérité si profonde : « La faiblesse est plus l'opposé de la vertu que le vice. » On en pourrait rappeler des dizaines et des dizaines, convenant à toutes les circonstances de la vie, et telles que les véritables amateurs de La Rochefoucauld en gardent toujours une dans leur mémoire, afin de l'utiliser au besoin.

Au delà de ces modèles, existe un style mélangé, qui est à la fois proverbial, souvent acerbe, et même truculent ; qui saisit la réalité à pleines mains et sans intermédiaires ; qui dispense des règles de morale, de conduite, de bon sens, avec un tour extrêmement pittoresque et animé.

Je fais ici allusion aux deux plus grands écrivains d'humeur non seulement de la littérature française, mais encore, je pense, de toutes les littératures, et qui sont l'un Saint-Simon, et l'autre Mme de Sévigné.

Saint-Simon nous a laissé un tableau de l'époque de Louis XIV, la plus étincelante, la plus délicate, la plus classique, la plus forte aussi de notre pays, et qui n'a pas été égalée.

Sous une autre forme moins rude, moins surprenante, mais, comme elle le disait, d'une « tigrerie » bien appétissante, Mme de Sévigné nous a tracé un tableau de ce même temps, qui est une suite de chefs-d'œuvre, de bonheurs d'expressions inoubliables.

Les soirées, les réceptions, la Cour, les milieux littéraires et politiques, les physionomies de tous les ministres, de tous les courtisans qui gravitaient autour du Roi, les silhouettes aussi des Précieuses, tous ces types, ressaisis *in æternum*

par La Bruyère et Molière, sont à l'état naissant dans Saint-Simon et dans Mme de Sévigné. De telle sorte que, quand nous pratiquons ces deux auteurs, c'est comme si nous avions intimement connu ceux qu'ils nous peignent.

J'insisterai peu sur le style du discours et du sermon, par lequel nous arrivons à un genre somptueux, éminemment apprêté, celui de Fénelon, celui de Bourdaloue, de Bossuet, par exemple. La magnificence extraordinaire n'en est plus à louer. Ses dérivations et transformations se retrouvent dans l'école romantique avec Chateaubriand, le Lamartine et le Hugo en prose, et aussi avec l'école et le « gueuloir » de Flaubert. La filiation n'est pas douteuse.

Ici, ce qui domine, c'est l'apprêt, c'est la période, c'est la cadence appliquée aux grands thèmes courants. Des envolées soudaines et magnifiques s'accompagnent de métaphores éblouissantes.

Bossuet, Bourdaloue cherchaient à frapper. Chateaubriand, Hugo cherchent à étonner. Flaubert, ensuite, cherchera à séduire.

En partant de Bossuet et de Bourdaloue, on peut suivre toute leur lignée littéraire et syntaxique, à travers les poètes et les prosateurs, jusqu'à nos jours, et notamment jusqu'à Bourget et à Barrier.

Il existe encore une autre forme de style à l'écart de celles que je viens de dire. C'est la manière concentrée, elliptique, souvent alambique, métaphorique, certes, mais dans une autre ligne que celle de la métaphore oratoire. C'est, par exemple, le style d'Arthur Rimbaud, et de son disciple direct, Paul Claudel.

Citons enfin, et à celui-là je ne ferai pas mon compliment, un style terriblement répandu, autant que la mauvaise herbe et qui encombre la littérature française. C'est le style convenu, le style fleuri, le style poncif, et, pour tout dire, le style académique.

Je voyais récemment qu'il était question de tournées d'académiciens, parcourant la France, pour former le public au beau langage, au sens de la grammaire et à la vertu. Je connais, hélas ! bien peu d'académiciens qui seraient capables d'accomplir une telle tournée sans susciter, sur leur passage, le rire et ce que Montaigne appelle le dépris !

Je n'insiste pas non plus sur les artifices du style, ni sur les procédés recommandés par certains critiques.

Boileau a dit :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Cela, c'est le moyen, pour un écrivain, d'enlever, à ce qu'il a écrit, toute espèce d'élan, c'est-à-dire de personnalité.

C'était aussi la règle que le bon Flaubert imposait au malheureux Maupassant.

Quand Maupassant, vous le savez, lui apporta ses premiers contes, Flaubert les lut, les déchira et lui dit avec la paternité un peu bourrue qu'on lui connaissait : « Mon petit garçon, il faut que tu recommences tout cela neuf ou dix fois avant de le donner à l'imprimeur ».

Maupassant recommença un certain nombre de fois. Mais je suis bien convaincu que les premières étaient meilleures que les dernières. A polir et repolir cent fois un ouvrage, on finit par élimer la trame de telle façon qu'elle se dépersonnalise, qu'elle perd aussi toute originalité.

J'ai connu, et nous avons tous connu et aimé un cher garçon, dont la destinée a été triste, parce qu'il a passé sur cette terre sans laisser l'œuvre qu'il aurait dû y écrire. Je veux parler d'Alfred Capus.

Vous connaissez ses succès dramatiques. Il a eu, pendant des centaines de représentations, des salles combles et qui l'applaudissaient. Bien qu'intime avec lui, je faisais assez peu de cas de ce qu'il écrivait pour le théâtre, au point de ne lui en parler jamais.

Or Capus, dans la conversation, était un homme qui — je vous le dis parce que cela est — égalait Michel de Montaigne. Jamais tels raccourcis saisissants, jamais telles descriptions pittoresques d'hommes et de choses, jamais telles sentences gravées du burin à la fois le plus vif et le plus délicat ne sont sorties de lèvres humaines. Cela se passait à l'occasion de repas d'amis et de conversations dans les coins, autour de la table, au fumoir. Quel causeur extraordinaire ! S'il avait eu, auprès de lui, une sténo-dactylo experte pour recueillir ses propos, nous aurions, je vous le jure, une œuvre comparable à celle de Sénèque ou aux *Essais.*

Il y avait, chez Capus, un départ surprenant entre ces deux hommes : celui qui écrit pour le théâtre — et, en

somme pour faire son métier — et l'homme qui, spontanément, exprime son avis sur les choses et sur les gens.

D'un autre point de vue, qu'est-ce que le style? C'est la syntaxe.

Ah! la syntaxe! Quand on prononce ce mot devant de jeunes enfants, on les voit pâlir et se demander : « Qu'est-ce que celui-là va encore exiger de nous, en fait de versions latines et de thèmes latins? »

La syntaxe, a-t-on dit — et c'est vrai — est à la morphologie ce que la phrase est au mot.

Nous avons en France, Dieu merci! la première syntaxe du monde, — après la syntaxe latine-grecque, dont je vous parlerai une autre fois, — une syntaxe classique.

Qu'est-ce qu'une syntaxe classique? C'est une syntaxe riche et simple, un petit nombre de constructions répondant aux divisions logiques de la pensée et permettant d'en exprimer toutes les nuances.

Les anciens, notamment les latins, même et surtout les orateurs, avaient un art complètement perdu aujourd'hui : le perfectionnement et raffinement de la syntaxe.

Savez-vous que des orateurs comme Démosthène et Cicéron, quand ils prenaient la parole en public, ainsi que je suis en train de le faire en ce moment, avaient des règles fixes, des règles à la fois de l'esprit et de l'oreille, pour la chute de chacune de leurs périodes.

Il existait une prosodie oratoire, il existait une prosodie de l'écrivain ; et nous sentons encore très bien, à travers la distance du temps, cette espèce d'harmonie, de cadence, qui plane au-dessus de la grande littérature classique, et aussi des écrivains français appartenant à cette si rare et si brillante catégorie.

Cicéron distinguait, au point de vue de la syntaxe : les *incises*, c'est-à-dire les phrases brèves : un sujet, un verbe, un attribut. Puis les *membres*, c'est-à-dire un certain nombre d'incises conglomérées et formant un petit ensemble gravitant — comme dit Cyrano de Bergerac dans son *Voyage dans la lune* — par son propre centre.

Sous le règne des « membres », il y a de très bons et de nombreux écrivains, et dans l'antiquité et dans la littérature française.

Cicéron distingue enfin les *périodes;* chez ceux qui, tout en possédant l'art de l'*incise* et l'art du *membre*, ont en plus

celui d'enchaîner, de telle façon qu'ils font flotter l'imagination des lecteurs ou des auditeurs sur les paysages en quelque sorte indéfinis, et prolongés par une espèce de mirage. Victor Hugo a fort bien exprimé cette catégorie dans les vers suivants :

Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte, à sa cime, une lueur étrange.

Il serait facile de dresser une classification des grands auteurs français, d'après les catégories de Cicéron.

Par exemple, pour les auteurs à *incises :* J'en prendrai deux.

Voltaire, — personne de plus lumineux que Voltaire, — sa syntaxe est réduite à l'essentiel : un sujet, un verbe, un ou deux attributs. On ne va presque jamais à la ligne..., et on recommence.

Lemaître, un des plus grands écrivains français. On a dit de sa phrase qu'elle était calquée sur celle de Voltaire. Ce n'est pas exact, elle est calquée sur tous les bons modèles. Elle a même, à certains moments, plus de mouillure, moins de sécheresse, un grain moins dur, moins cassant que la phrase de Voltaire, à qui on peut faire le reproche, si elle se compose d'incises, d'être trop continûment incisive.

Quant aux écrivains à membres et à périodes, on pourrait en énumérer beaucoup. J'en prendrai un à l'opposite duquel je suis — je n'ai pas besoin de vous le dire — quant aux conceptions historiques et quant à l'ensemble des idées, à l'opposite complet, mais auquel je reconnais un génie de langue, une puissance dans la vision, et surtout dans l'évocation, qui est quelque chose d'extraordinaire — je vous ai nommé Michelet.

Voulant, avant cette conférence, me rendre compte par moi-même de ce qu'était un écrivain à membres et à périodes, j'ai ouvert les pages de Michelet consacrées au 9 Thermidor. Je ne les avais pas lues depuis un certain temps. J'ai été véritablement ébloui.

Voilà un homme qui n'avait été mêlé que de loin à la vie politique, un homme de bureau et de bibliothèque, qui était en même temps un érudit, un chercheur à idées préconçues, et en somme un savant. Or, dans la concentration de la bibliothèque, il est arrivé à une reconstitution hallucinatoire des séances révolutionnaires des 9 et 10 ther-

midor, qui, je vous le répète, dépasse de beaucoup tout ce que l'on a non seulement réussi, mais encore tenté dans ce genre important.

Il est difficile de raconter une réunion publique ou une séance d'une assemblée.

J'ai été mêlé pour ma part — bien que dans un temps moins rude que le révolutionnaire, puisque la tête y est rarement en jeu — à de très grands mouvements d'assemblées où j'ai déchaîné des fureurs qui, entre nous, étaient assez méritées. J'eusse été incapable d'en reproduire le récit en sortant de là.

Quand on s'est battu, pendant des deux, trois et quatre heures, avec un public de trois cents personnes furieuses ou davantage, qui invectivent contre vous de tous les côtés et auxquelles il faut répondre ; quand on est harcelé dans le dos par le président qui vous répète : « Dépêchons ! Ne dites pas ci, ne dites pas ça ou je vous rappelle à l'ordre ! etc., etc. » Quand tout cela vous tombe en pluie sur la tête, on se dit : « Mon Dieu, comme il y aurait un récit intéressant à faire de ces choses, en sortant. »

Mais pas du tout ! Pour réussir un pareil récit, il faut être séparé, par un certain nombre d'années, des circonstances dramatiques auxquelles on a été mêlé.

Michelet n'avait été mêlé en aucune façon aux événements de Thermidor, et il en a fait un tableau inoubliable.

Puisque nous parlons ici de l'art syntaxique, si j'avais un cours à faire à des jeunes gens sur la période, je leur dirais de lire à haute voix ces pages de Michelet. A partir du moment où Robespierre sent la partie perdue, où il descend de la tribune après un discours d'une heure et demie — (car il parlait malheureusement aussi longtemps que Poincaré) — et quand il se voit environné de haines qui ne cesseront plus jusqu'à l'instant de sa mort, c'est le grand morceau qui se termine par cette phrase célèbre : « Robespierre avait bu de fiel tout ce que contient le monde. »

C'est véritablement une page d'anthologie, et puisqu'il l'a écrite et qu'il a écrit aussi, d'autre part, un livre tel que *Ma Jeunesse*, il peut compter, c'est évident, au rang de nos tout premiers écrivains.

La syntaxe française est formée, vous le savez, de deux syntaxes, dont j'essaierai ici — mais c'est une rude entre-

prise — de vous montrer brièvement les caractéristiques : le grec et le latin.

La langue grecque, c'est une syntaxe à antennes, où la phrase principale se trouve peu à peu dépassée continûment par de nouvelles incidentes. Les grands auteurs grecs, notamment Démosthène, qui est le modèle de tous — et probablement le modèles de tous les écrivains, et le modèle de tous les hommes politiques, car il concentre en lui au moins trois génies, — Démosthène, dans ses grands discours, — par exemple dans celui sur la Couronne, où il lutta pendant toute une journée avec Eschine et finit par l'emporter devant une immense assemblée d'athéniens, — Démosthène a toujours l'air de craindre de ne pas avoir été assez persuasif.

Quand on s'imagine qu'il est au bout de son raisonnement, pas du tout : il insiste, il repart et il recommence. Ce raisonnement, il le divise à un moment donné, il le dichotomise, et il le suit dans chacune de ses branches. Et puis, tout à coup, il rattrape les fils épars. Il fait converger ce qui semblait divergent..., et il recommence. Il conquiert la sensibilité de son immense public, mais il la conquiert par l'intelligence. C'est là le miracle du génie athénien.

La littérature grecque se sert beaucoup des mots intercalaires, de ces termes qu'on retrouve aussi dans la conversation provençale : « Oh ! pas plus ! Voyez un peu ! Mais, tout de même ! Diable, comment donc ! Et bien évidemment ! Mais si pourtant ! Zou, allons-y ! » On dirait que l'orateur et l'écrivain s'excitent eux-mêmes perpétuellement, avant d'entrer dans une nouvelle incidente et de poursuivre leur raisonnement vers tel ou tel point.

Au lieu que la syntaxe latine continue à courir à son but, avec deux ou trois incidentes, tout au plus. Elle met le verbe, qui éclaire tout, à la fin de la phrase, pour conclure en terminant.

La syntaxe grecque est une syntaxe d'enveloppement, assez analogue à la sculpture de ce peuple merveilleux, qui comptait sur le mouvement du soleil pour faire valoir les modelés de ses monuments et de ses statues.

La syntaxe latine, au contraire, la syntaxe romaine est faite pour être gravée sur la pierre. Elle est sentencieuse. Elle est définitive, et on croirait qu'elle sait, qu'elle brave les siècles. C'est une architecture verbale.

Je voudrais vous donner ici, mais je ne puis le faire, quelques lectures de l'écrivain admis, à bon droit, comme le maître de la pensée contemporaine : c'est-à-dire Charles Maurras. Ce qui fait le prestige extraordinaire de Charles Maurras, et son rayonnement sur les esprits, c'est qu'il joint, dans un mélange exquis, la complexité de la syntaxe grecque au frappé elliptique de la syntaxe latine.

Il a les deux genres, il a les deux crus, et il pousse aux bouffées imaginatives, en même temps qu'il assure la raison.

Là-dessus vous me dites : « Mais, il y a le rythme. » Bien entendu.

Le rythme est, en lui-même, une puissance. C'est même la grande puissance littéraire, puisque c'est par lui, sur ses flots, ses ondes, ou ses ailes, qu'on parviendra aux âges les plus éloignés.

Un grand écrivain, aussi fortement rythmé que Lucrèce et que Virgile, saisit les imaginations poétiques à des milliers d'années de distance. Non seulement par des métaphores d'une approximation et d'une puissance inouïes, mais encore par le rythme, par les césures et les cadences imposées à ces métaphores, rejoignent les cadences et les césures qui sont en nous et nous apparaissent soudain, à la lumière du soleil antique.

Le rythme sort, par l'émotion, par la respiration, d'une syntaxe de belle qualité. Dès que la sensibilité s'aiguise, dès que l'intelligence s'élève, une certaine cadence s'impose à l'esprit humain.

Pour vous montrer à quel point la langue française est dérivée de la syntaxe latine, je vous citerai quelques vers de Marot que plusieurs d'entre vous connaissent, mais qui ont ce prestige singulier d'être un calque de notre syntaxe sur celle de l'antiquité classique.

Il s'agit de l'exécution de Semblançay.

Lors que Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Semblançay l'âme rendre,
Lequel des deux, à votre avis, tenait
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre
Maillart semblait homme qui mort va prendre,
Mais Semblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuydait pour vrai, qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

Voyez-vous, messieurs, une langue qui a ces ressources et cette maîtrise n'est pas près de disparaître de la surface du globe !

Le maître des rythmes les plus variés, le maître des membres et périodes de la littérature française, ce n'est même pas Racine, c'est La Fontaine.

La Fontaine a usé non seulement de toutes les ressources de la langue française, mais encore de toutes les ressources de la langue latine, y compris ce qu'on appelle l'ablatif absolu. Vous vous rappelez :

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

On pourrait prendre une à une toutes ces fables merveilleuses du grand génie qu'est La Fontaine (et qui renferment, sous une forme si simple et si fluide, en même temps si pittoresque, toutes les leçons de la plus haute politique), on pourrait prendre un à un ces chefs-d'œuvre, qu'on retrouverait, dans chacun d'eux, la dérivation directe du latin et du grec. Cela, sous la forme la plus souple et la plus prenante.

Au seizième siècle, où se dressent les noms de Rabelais, de Montaigne et de Ronsard, ce qui prédomine, c'est la syntaxe grecque.

Ronsard était nourri d'Homère et d'Anacréon.

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi!

Ronsard est une continuation de la veine pindarique et anacréontique. On a dit que, de temps en temps, on voyait aussi reparaître, dans ses poèmes, Ovide, et c'est la vérité. Mais, ne nous y trompons pas : chez lui, comme chez Montaigne, et aussi chez Rabelais, le mouvement est venu de Grèce, le mouvement est venu d'Athènes. Au lieu que le dix-septième siècle, avec son sens de l'ordre et de la rigueur, fait surgir, dans la syntaxe de ses maîtres, la domination du latin.

Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême. Nous avons beaucoup d'écrivains de grand renom, d'écrivains d'humeur (ce sont les plus précieux de tous), où l'on trouve un amalgame, une combinaison du latin et du grec.

Je vous citerai, auprès de Michelet, un autre écrivain

révolutionnaire, qui est un encyclopédiste : Denis Diderot.

A ceux d'entre vous qui, après nos entretiens, voudront chercher des références, je recommande ce conte de Diderot, chef-d'œuvre immortel, où la lutte de la femme amoureuse et bienfaisante, et de l'homme ingrat, est peinte avec des couleurs ineffaçables, et qui s'appelle : *Ceci n'est pas un conte.*

Ainsi donc, en ce qui concerne la syntaxe latine, peu de ramifications, peu de crochets et de retours en arrière : droit au but. Il s'agit de convaincre, et surtout d'entraîner et de mouvoir. La langue latine a le style de l'action, alors que la langue grecque a le style de la discussion et veut persuader.

La langue latine s'adresse à des hommes d'action, aux premiers du monde parmi les politiques que furent les grands proconsuls romains. Elle sacrifie tout à la clarté, même cette exacte peinture de la vie, qui est complexe, et qui, parfois, pour être complète, exige du recul et de la pénombre.

Dernièrement, je lisais, comme type de cette rigueur latine, le récit tragique, en douze lignes, de la mort affreuse de Cicéron par Tite-Live.

Tite-Live nous montre Cicéron quittant sa villa et se dirigeant, un peu au hasard vers le bord de la mer. Les soldats de son mauvais ami Octave (car il ne faut pas croire Corneille, Octave était un méchant homme) le poursuivent et le rattrapent. On croit que Cicéron va se sauver plus vite, ou donner l'ordre à ses licteurs de le porter rapidement dans un abri. « Mais non, dit Tite-Live, il était las et de la fuite et de la vie. »

Dans aucune littérature, je crois, on ne pourrait trouver un raccourci aussi vif et amer, quelque chose qui peigne mieux les dernières heures désespérées d'un homme ayant traversé tout, en ayant assez et s'abandonnant au fer des sicaires.

Un côté de la question a été, je ne dirai pas esquivé, mais négligé par les valables critiques français, d'ailleurs fort rares, qui se sont occupés de l'histoire de notre littérature. Car, je dois vous dire tout de suite, et pour n'avoir plus à y insister, que les trois histoires de notre littérature, mises aujourd'hui à la portée des jeunes gens, c'est-à-dire celle de feu Brunetière, celle de M. Doumic et celle de M. Lanson, sont plus inexistantes et nulles les unes que les autres. Il y a, là dedans, un ensemble de notions, certes, mais un

manque de jugement, une ignorance artistique totale et une débilité d'esprit qui font du chagrin. Je ne suis pas le seul à l'avoir remarqué ; un critique de beaucoup d'esprit, Fernand Vandérem, a aplati ces trois manuels et ces trois auteurs comme il faut.

En effet, aucun de ces manuélistes n'a l'air de se rendre compte qu'une vertu compte dans la littérature et, au premier plan, c'est ce que j'appellerai l'intensité.

Vous avez beaucoup de bons auteurs qui racontent les choses à peu près comme ils les ont vues ; vous avez des poètes qui savent raconter les choses à peu près comme ils ne les ont pas vues. Vous avez des narrateurs excellents. Vous avez des historiens de grande valeur. Pourtant, ce qui manque aux uns et aux autres pour être au premier plan de la littérature, pour acquérir des auditeurs et des admirateurs, pour former d'autres écrivains et poètes (car le littérateur n'est pas seulement là pour nous amuser), c'est l'expressivité, c'est l'intensité.

Qu'est-ce donc que cette faculté, qui fait qu'en un vers de Villon, qu'en un vers de Shakespeare, ou de Keats, ou de Gœthe, ou de Heine, ou de Byron, ou d'Aubanel, ou de Léopardi, nous puisons plus que dans des pages et des pages, de métaphores, de prosopopées, de versification, d'apostrophes, telles que la *Fin de Satan* ou le *Dieu* de Victor Hugo?

C'est l'intensité, c'est-à-dire une puissance verbale, tenant au besoin d'exprimer fort et dru ; à la lutte, finalement triomphante, de l'écrivain contre la difficulté de rendre à fond ce qu'il ressent et ce qu'il veut faire partager. *Intus et in cute.* Au dedans, sous le cuir, jusqu'à l'os.

Cette puissance s'exerce souvent, comme le disait Vélasquez, par la manière « abréviade », ramassée, elliptique. Il se peut qu'elle se manifeste même au détriment de la syntaxe régulière, normale, et en la brusquant. « Qu'est-ce, disait Chateaubriand, qu'un fleuve qui n'arrache pas sa rive? » D'autres ont ajouté : « Qu'est-ce qu'un style qui ne crie pas? »

Tous les écrivains, dignes de ce nom, savent qu'il est rare, mais bienfaisant et délicieux, d'avoir été, à un moment donné, par le verbe jusqu'au fond de la sensation, ou de l'idée à transmettre. Cela donne l'illusion d'atteindre la postérité.

Qu'est-ce qui fait le jet d'une pensée de Pascal? D'où résulte-t-elle, l'émotion qui nous accroche, tel un petit hameçon brûlant, au tournant d'une ligne d'un conte d'Alphonse Daudet? D'où provient aussi cette sorte de brûlure au cachet rouge que nous cause la lecture d'une page — prose ou vers — d'Arthur Rimbaud? C'est l'intensité.

L'intensité littéraire, qui est le don, et sans laquelle il n'y a pas d'écrivain, tient à la puissance de réviviscence des racines étymologiques dans l'esprit.

Les linguistes se sont occupés techniquement — en France comme en Allemagne et en Angleterre, Muller et Bréal en tête — du fonctionnement des racines étymologiques et de la sémantique chez les Indo-Européens, et notamment chez les Français, les Italiens et les Allemands.

Mais la question de l'énergie versée aux individus en général, et aux écrivains en particulier, par les racines étymologiques, n'a été traitée que par un philosophe allemand qui fut, en même temps, le rénovateur de la puissance politique et militaire allemande après ses grandes défaites napoléoniennes, et qui n'est autre que Fichte.

Fichte est un des premiers qui, dans ses *Discours à la nation allemande*, ait mesuré les capacités énergétiques d'un peuple à la facilité de reviviscence des racines. La vérité est là.

Fichte dit abusivement, mais logiquement : « Si la race allemande est la première de toutes, et doit demeurer la première de toutes, c'est parce que, chez elle, les racines étymologiques sont vivantes du haut en bas. » Il ajoute : « Quand un Français prononce le mot de méthode, il ne voit plus *meta odos*, il ne voit plus « la route qui permet de cheminer à travers les difficultés. » Quand un Allemand prononce le mot développement, il voit immédiatement, par la fraîcheur, demeurée continue, des racines, ce qui constitue, aux yeux de tout bon Allemand, la loi du développement, et du développement progressif. »

C'est une thèse qui, exposée *ex abrupto* comme je le fais en ce moment-ci, peut paraître excessive et outrée. Mais, quand on réfléchit on s'aperçoit que la plus grande partie, en effet, de l'énergie dispensée aux hommes, consiste dans la vibration et radiation des racines verbales à l'intérieur de leur esprit.

C'est le verbe qui fait la détermination. Quand un homme

agit dans une circonstance grave, c'est sous l'impulsion d'une sentence intérieure, Cette sentence, s'il la recherche analytiquement, est toujours en lui la reviviscence d'une racine étymologique. Voilà ce que j'appelle l'intensité.

Vous vous rendez compte maintenant, je l'espère, de ce qu'on peut appeler la magie syntaxique et littéraire : cette magie qui fait que nous sommes courbés, pendant le temps où nous les lisons, et même après, sous la volonté et la sensibilité des grands écrivains. Elle consiste dans l'évocation, par une racine verbo-active, des multiples sonorités, des divers termes, des dérivations et des significations qui y sont attachés.

Une certaine habitude fait que de telles grappes, brillantes et fraîches, sont cueillies par le lecteur. Il nous semble qu'à ces instants-là (qui sont les moments de grâce de la lecture, dirait un théologien) notre pensée, notre sensibilité propre se substitue à la pensée et à la sensibilité de l'écrivain. Nous croyons repasser par les mêmes circonstances qu'il a voulu nous peindre ; nous éprouvons, avec une égale violence, la tendresse et l'amour profond de Juliette, la colère de Tybalt, la jalousie d'Othello, ou la rage ambitieuse de Macbeth.

C'est en cela que réside la magie littéraire.

LÉON DAUDET.

Orient et Occident

Dans cette guerre spirituelle qu'elle a déclarée au genre humain, l'idée russe bolcheviste devait trouver en l'idée germanique une sorte de complicité préétablie, de secrète connivence, un même fond d'hostilité permanente à l'endroit des principes de la culture romano-chrétienne ; et c'est en cela qu'elles constituent un même danger pour l'avenir de la civilisation.

Une nouvelle révélation, voilà le thème commun des innombrables théories dont germanisme et slavisme se servent pour revendiquer l'hégémonie du monde futur. Elles impliquent la subversion préalable de toutes les formes de la pensée occidentale ; et c'est le principe même de la *forme* qu'elles entendent détruire, sous le prétexte que tout devient fluide, que l'univers est à nouveau plastique entre les mains des hommes et que ceux-ci peuvent désormais faire de lui ce qu'ils veulent. Un tel irrationalisme est singulièrement profitable aux appétits sauvages de la rivalité des races qui ne laissent pas de s'en prévaloir afin de déchaîner plus librement leurs forces insoumises. Ces troublantes doctrines, nées aux « confins de la forêt germanique et des déserts orientaux », profitent du désarroi de la conscience européenne, de cette lassitude de l'esprit consécutive aux grands bouleversements, pour se dresser contre la civilisation, au nom de la *vie*, de l'instinct qui prétend

à la supériorité de sa fraîcheur intacte sur « le dessèchement et l'épuisement imputés à toute la race instruite, cultivée, arrivée ».

A des peuples jeunes encore et qui ont l'âcreté du sang barbare, une telle idéologie devait inspirer l'ambition de devenir le centre de gravité d'une humanité nouvelle. L'idée russe s'est aussitôt saisie de ces sombres rêveries qu'une Allemagne catastrophique et désastreuse a répandues sur notre planète souffrante ; mais elle y ajoute une frénésie, une ardeur vierge qui lui vient de ce qu'elle n'a pas les attachements, les traditions, les intérêts de l'Occident et qu'elle croit, d'une foi primitive et tenace, que son affaire dans le monde, c'est « la politique du genre humain (1) ». Sans doute est-ce de Hegel, de Stirner, de Feuerbach, de Schopenhauer que la pensée des réformistes et des slavophiles d'autrefois nourrissait ses extravagantes songeries ; et leurs successeurs, ces bolchevistes ou ces « eurasiens » qui communient dans la « grande idée asiatique » et qui professent un tel mépris pour la culture « germano-romaine », ce sont des disciples de Hartmann, de Spengler, de Keyserling. Mais s'ils trouvent, en Allemagne, des théories où formuler leurs tendances profondes, celles-ci sont le fait d'un mysticisme racial qui leur appartient en propre. Ici nulle réticence, rien de ce fiévreux malaise, de ces obscurs regrets qu'on sent passer à travers les apocalypses des idéologues allemands de la défaite ; car au plus fort de leur détresse et quand ils semblaient désespérer de l'Occident, on les surprenait encore à faire de la politique nationale, européenne, pour sauver la forme même de l'État. L'âme russe n'a pas de ces prudences opportunes ; et c'est de son humilité, de sa pauvreté et de son abaissement qu'elle tire la notion de sa grandeur.

Bien avant qu'elle ne revendiquât ses attaches spirituelles avec l'Asie pour la libérer de l'oppression occiden-

(1) Le lucide Tchaadaieff lui-même n'échappe pas au vertige de cet étrange messianisme : « C'est à la Russie, dit-il, qu'est dévolue la tâche de prononcer, un jour, le mot de l'énigme humaine... La Providence nous a placés en dehors des intérêts des nationalités et nous a chargés des intérêts de l'humanité ; là est notre avenir, là est notre progrès. » Devant ces immenses prétentions, on songe à l'aveu d'un autre Russe, du mystique Soloviev : « Si l'on nous demande, dit-il, de quoi nous doterons l'humanité, nous sommes réduits à nous taire ou bien à prononcer des paroles vides de sens. »

tale, elle avait motivé tous les griefs que les apôtres de l'Est désormais utilisent. C'est chez Dostoïevsky que nous trouvons cette idée, reprise par Gandhi, par Tagore, que le genre humain doit lutter contre « le transport mécanique des formes de sociétés européennes, contre la transplantation servile de l'Occident » ; et l'*européisme* n'eut pas de détracteur plus acharné que l'auteur des *Possédés*. A ses yeux, tous les fils de l'Europe sont « perdus dans le mensonge », et l'Europe elle-même n'est qu' « un cimetière de grands hommes et de grandes pensées, déjà disparus de la surface terrestre ». Pour Dostoïevsky, les intérêts universels restent étrangers aux États occidentaux qui en ont été détournés par une « lutte animale » où finalement ils sombreront : et cette conviction, il la puise au plus profond de son âme religieuse, de sa foi orthodoxe. Car c'est le catholicisme qu'il rend responsable de la déchéance de l'Occident, et il ne cesse de répéter qu'il n'y a pas de « culture plus ennemie du christianisme que la culture romaine ». « Le catholicisme, dit-il, n'est pas une foi chrétienne, ce n'est même pas une foi, mais la conquête politique de tout l'univers sous la domination de Rome. » A travers ses invectives passionnées contre la « dogmatique froide et légiste de l'Église où s'incarne le droit romain, l'État romain », nous retrouvons cette défiance irréductible du Russe, apolitique et nomade, contre l'État, la vie sociale, les institutions, les notions juridiques et historiques, auxquelles il attribue une nature criminelle, démoniaque. Et c'est tout l'humanisme que son mépris de l'intelligence, de la raison, condamne du même coup pour y substituer un messianisme vague qui se flatte de « réconcilier toutes les idées » en une vaste synthèse, et d'instaurer une vie nouvelle : « Devenir véritablement et complètement un Russe, dit Dostoïevsky dans son fameux discours sur Pouchkine, cela signifie peut-être devenir le frère de tous les hommes, un omni-homme, si vous voulez... Et par la suite, je le crois, nous ou plutôt ceux qui viendront, comprendront que devenir un vrai Russe, signifiera justement s'efforcer de résoudre les contradictions européennes, montrer que l'inquiétude de l'Occident a pris fin dans leur âme de Russes, accueillir dans cette âme tous leurs frères avec un égal amour et aussi peut-être prononcer la parole définitive de la grande harmonie générale, de la concorde fraternelle de toutes les races dans la loi évangélique du Christ ».

Nous savons ce que les bolchevistes ont substitué à cet évangélisme œcuménique ; mais son indétermination même, son contenu purement affectif, ne l'exposait-il pas aux plus étranges dévoiements? et n'est-ce pas de ce christianisme indépendant, situé hors des limites de toute définition, dégénéré en une sorte de syncrétisme mystique, que s'inspire aujourd'hui la propagande russe, en dépit de son athéisme officiel, pour gagner l'audience des races religieuses de l'Asie? Ce n'est pas seulement par son caractère violemment hostile à la civilisation occidentale qu'elle est propre à les séduire, c'est surtout par la mystérieuse consonance que les Asiatiques y perçoivent avec leurs propres pensées.

Si le contact spirituel de la Russie avec l'Orient n'a pas été, jusqu'à la dernière révolution, aussi étroit que les rapports ethniques auraient pu le laisser croire, il y a longtemps qu'on a reconnu dans le type intellectuel slave la survivance du type hindou ; et cette thèse s'appuie sur des raisons philologiques, tirées notamment des ressemblances entre le vieux slavon et le sanscrit. Des accents d'asiatisme se découvrent jusque dans les croyances populaires moscovites. Un sentiment tout panthéiste inspire la littérature russe primitive. Les puissances que vénèrent ses héros, ce sont les forces obscures de l'univers et les invocations de l'aède slave, comme celles des brahmanes, s'adressent aux fleuves, à la forêt, aux ténèbres, aux vents, au soleil « trois fois saint ». Quelle différence avec nos conteurs chrétiens du moyen âge, si humanistes déjà. Leurs personnages, qu'il s'agisse des guerriers, des bienheureux ou de la Vierge, sont nettement individualisés ; et lorsqu'ils associent le ciel à l'action, c'est un ciel précis, où règne un Dieu personnel et immuable.

Aux yeux de maints paysans russes, les rites de l'Église ne sont, au reste, que des charmes magiques, et ses prières des incantations propres à conjurer les influences malicieuses. Ils honorent également le saint et le démon, et le diable, l'Antéchrist hantent leurs imaginations terrifiées. Une sorte de manichéisme, de dualisme latent se dissimule sous le christianisme orthodoxe qui par là s'apparente à la religion persane, à ce culte de Zoroastre où Ariman, le dieu du mal, est aussi puissant qu'Ormuzd, le dieu du bien.

Plus expressives encore de ses affinités orientales sont les hérésies où la croyance à la révélation intérieure, à la libre inspiration, devait entraîner l'ascétisme russe. L'immanentisme, voilà le signe distinctif de la pensée asiatique, ce qui l'accorde avec les tendances profondes de la philosophie allemande et du mysticisme slave. Mais elle revêt, chez ce dernier, une originalité saisissante. Nombreuses en Russie sont les sectes qui entendent les dogmes de l'Église d'une manière symbolique. D'ignorants moujiks interprètent les mystères chrétiens d'une façon analogue à celle dont les bouddhistes entendent leurs propres préceptes. C'est ainsi que, pour eux, l'Incarnation se reproduit dans la vie de chaque fidèle, et s'ils admettent une tache primitive, ils la font remonter avant la création du monde, car dans leur cosmogonie à demi gnostique, ils croient à la préexistence de l'âme. Certains ont poussé leurs spéculations jusqu'à ne plus reconnaître à Dieu qu'une existence subjective et à l'identifier à l'homme. « Dieu, disent-ils, est esprit ; il est en nous, nous sommes Dieu » — ce qui constitue l'essence même de la théosophie orientale.

Les idées de ces obscurs réformateurs villageois, de ces « vagabonds spirituels », nous les retrouvons dans la prédication d'un Tolstoï, en qui les messagers de l'Asie saluent, à juste titre, l'un de leurs prophètes. Avant eux, en effet, l'apôtre de Toula avait enseigné que « l'État, la culture, la civilisation ne sont qu'idoles creuses, condamnées par le Christ et par tous les vrais sages, comme le mal, comme la source de perdition ». Tolstoï, lui aussi, veut détruire cette société maudite, renouveler la face de la terre en instaurant ici-bas le royaume de Dieu qui n'est que la paix parmi les hommes. Par le pessimisme de son point de départ, par son indifférence à tout progrès, par sa doctrine du renoncement, négatrice de la personnalité, par sa religion de charité sans Dieu, par son dogme de la non-résistance au mal, cet étrange chrétien n'est-il pas tout près du bouddhisme? Aussi pensait-il que la Russie est appelée à jouer « le rôle de médiatrice entre l'Orient et l'Occident » ; et c'est l'objet de la correspondance qu'il entretint pendant les dernières années de sa vie, avec des musulmans, des Chinois, des Hindous. Tolstoï espérait beaucoup de ces peuples qui, d'après lui, « n'ont pas encore abandonné l'agriculture, ne sont pas dépravés par la vie militaire, politique, industrielle,

et n'ont pas perdu la foi dans la loi divine ». « Selon moi, écrivait-il à un Chinois en 1906, l'œuvre à accomplir non seulement par les Chinois, mais par tous les peuples asiatiques, ne consiste pas uniquement à s'affranchir des maux qu'ils endurent de leurs propres gouvernements, mais encore à montrer à tous les peuples occidentaux l'issue de la situation où ils se trouvent ». On sait à quelles sanglantes aventures, à quelle xénophobie meurtrière ces visions idylliques ont déjà conduit la Chine de Sun Yat Sen et de ses successeurs. C'est la parole de Tolstoï qui a pareillement soulevé l'Inde du *swaraj*, la révolte des parias ; c'est d'elle que procèdent tous les idéologues qui de l'Allemagne au Thibet, des bords de la Baltique aux rives du Gange, réveillent les passions millénaires, sous le prétexte de préparer les voies de la réconciliation entre l'Asie et l'Europe, d'accomplir « l'œuvre commune : la plus grande civilisation, le total génie humain (1) ».

* * *

Germanisme, slavisme, voilà les sources où s'alimente tout ce qui est en révolte contre l'ordre éternel. C'est à leur contact que toutes les vieilles hérésies asiatiques, toujours prêtes à resurgir dès que la solidité de l'Europe est atteinte, se galvanisent et réveillent leurs forces assoupies.

D'où vient que pour rechercher la fusion des esprits d'Orient et d'Occident, les apôtres de l'Asie, les Tagore, les Okakura, Gandhi lui-même s'accordent avec ce qu'il y a de plus destructeur dans les doctrines européennes? Il est clair qu'ils connaissent les brèches et cherchent les lignes de moindre résistance spirituelle pour s'introduire dans le corps de l'Occident dissocié. Ce texte de Kokuzo en témoigne de façon décisive ; nous y voyons comment les nationalistes orientaux, formés d'ailleurs dans nos propres universités, utilisent les voies d'accès qui leur sont offertes par ce qu'Ananda Cooromaswamy appelle « la religion de l'Europe moderne, *la religion de l'individualisme idéaliste* » : « Notre mission, dit-il, ne consiste pas seulement à revenir à notre propre et ancien idéal, mais aussi à sentir et ranimer la vie dormante de la vieille unité de l'Asie. Les tristes problèmes de la société occidentale nous incitent à discerner

(1) Romain ROLLAND, préface à *la Danse de Çiva*, p. 16.

dans la religion indienne et dans l'éthique chinoise une solution plus haute. *Les tendances de l'Europe dans la philosophie allemande et le mysticisme russe se tournent vers l'Orient* et nous *aident* à rechercher ces aspects plus subtils et plus nobles de la vie humaine qui transporteront ces nations elles-mêmes plus près des étoiles dans la nuit de leur abandon matériel. »

Philosophie allemande, mysticisme russe, telles sont les voies choisies, reconnues par avance, et l'*idéalisme*, le masque où ces Asiates dérobent leur regard dévorant pour nous séduire et se mieux faire entendre. Soutenus, aidés dans leurs entreprises hostiles à l'espèce, par les transfuges de toutes les nations européennes, par les apostats de toutes les confessions, par les sectateurs de toutes les aberrations religieuses qui forment avec eux le concile œcuménique des hérésies coalisées, c'est avec nos pires idées qu'ils travaillent pour les retourner contre nous. Nous sommes ici au lieu géométrique où les diverses contrefaçons de communion spirituelle se relient, se pénètrent et rassemblent leurs forces diviseuses contre « la grande foi, la grande doctrine, la grande doctrine d'énergie qui a fait l'Europe ce qu'elle est, qui fait que nous ne sommes ni des Asiatiques, ni des Chinois, ni des Hindous ».

Mais cette trouble prédication, où l'idéalisme se dégrade jusqu'à la théosophie pour former avec le rationalisme occidental un syncrétisme monstrueux, est bien faite pour donner le change à ces âmes faussement évangéliques, que séduisent tour à tour les plus étranges variétés d'expérience religieuse, et dont l'individualisme s'exclut de toute hiérarchie, de toute économie sacramentelle, comme de tout magistère doctrinal. Ne sont-elles pas vouées par avance à subir la magie des plus singulières déviations de l'Esprit, d'où qu'il souffle et où qu'il aille, si bien qu'on a pu dire que c'est du côté de la « religion » et de l'esprit, et non plus de la matière et de la « science » qu'il faut attendre désormais le grand péril de notre siècle?

A tous les dilettantes de la foi qui gardent un besoin émotionnel de croire, un goût perverti du mystère, le bouddhisme frelaté, l'hindouisme corrompu, que répandent en Europe et dans le monde anglo-saxon les messagers de l'Asie, vient offrir l'illusion d'une religiosité sans contrainte,

d'une contemplation sans vertus héroïques : mysticisme vague qui se pare d'attendrissement inefficace à l'endroit de tout ce qui souffre de la vie et s'orne des prestigieuses légendes de divinités millénaires. Ne nous y trompons pas : l'idéal authentique du bouddhisme, ce n'est pas cette sagesse athée, ce catholicisme sans Dieu, teinté de positivisme et d'esprit kantien, dont s'enchante l'imagination de nos pieux agnostiques. En contradiction avec tous nos instincts, cet idéal n'est rien qu' « une cruelle mutilation de l'homme (1) ». Tombé de l'incohérence dans la décomposition, il n'est plus aujourd'hui qu'un chaos intellectuel et moral, où l'éthique la plus plate s'accommode du polythéisme le plus grossièrement superstitieux. L'attrait malsain qu'il inspire n'est comparable qu' « à ces effrayantes monstruosités où se dévoilent par échappée les secrets abîmes de la nature ». Mais ne suffit-il pas de regarder ce qu'il a fait en Orient pour douter qu'il soit opportun de le présenter comme remède aux maux dont souffre l'Occident?

L'Inde du yoghâ et du vedanta — qu'il ne faut pas confondre avec l'Inde de fantaisie du poète Rabindranath Tagore — n'a pas davantage à nous enseigner ; et ceux qui croient voir dans l'idéalisme hindou, un mysticisme capable de s'allier à nos croyances pour lutter contre l'envahissement matérialiste de l'Europe, se doutent-ils qu'ils font appel à des doctrines qui ruineraient ce qu'il reste de vivifiant et de sain dans notre propre idéal? « Quelle que soit la richesse prodigieuse de ses créations, assure M. Sylvain Lévi, la littérature indienne est et doit rester inaccessible au reste du monde, sauf un petit groupe de savants et de curieux. Les conceptions d'où elle procède, la société qu'elle dépeint, les conventions et les symboles dont elle vit, sont trop spéciaux, trop particuliers à l'Inde pour qu'ils puissent jamais entrer dans le domaine commun.

Alors que les autres races ont médité, contemplé, observé, sous des climats tempérés, la civilisation de l'Inde s'est formée entre le Tropique et l'Équateur. En réaction contre une nature démesurée qui fait de la vie humaine un accident douloureux dans le pullulement de la vie universelle, elle a donné au problème de la vie et de la destinée une solution

(1) Oltramare : *la Théosophie bouddhique.* Cf. Bernard Allo, « l'Europe se fera-t-elle bouddhiste? » (*Revue des Jeunes*, 1926.)

si particulière qu'elle la sépare du reste du monde. Impuissante à dépasser l'horizon de son pays natal, elle n'a jamais pu s'élever à une vision universelle de l'homme et de la vie humaine (1) ».

Aussi les Hindous sont-ils restés étrangers aux véritables intérêts du genre humain. A travers la variété infinie des systèmes, la dissolution de leur pensée est devenue telle qu'elle est irrémédiablement impuissante à motiver toute action, à promouvoir toute volonté : elle se suicide en s'exténuant. L'équilibre intérieur une fois rompu, le lien entre l'esprit et le réel définitivement brisé, la pensée n'a plus, en effet, la force de se saisir des choses. Mais ce qui existe n'est rien pour l'Hindou. Il n'a aucune idée de forme, de substance, de contrainte et de limitation. Il ne croit pas aux faits et la hiérarchie des concepts lui manque. Il a poussé l'éclectisme si loin en spéculation comme en tout le reste, que les arguments s'enfoncent dans le vide, y tournoient et s'y perdent comme un coup porté à un de ces organismes inférieurs qui n'ont pas de centre de vie déterminé.

Au reste, l'Inde ne possède nulle part de centre permanent. *En politique comme en religion, c'est le pays de l'anarchie* (2). « Dans l'ordre religieux ni grand prêtre, ni temple universellement tenu pour le Saint des Saints ; dans l'ordre politique, pas d'unité, pas d'empire stable, pas de capitale durable. L'Inde n'a jamais eu de Jérusalem, de Delphes, d'Athènes, de Rome (3)... Les villes y meurent comme les empires, sans rien laisser qu'un nom sur le sol qui les a portées. » Interroge-t-on son histoire religieuse, qu'il s'agisse de la hiérarchie ou des dogmes, c'est un pareil travail d'incessante désintégration et de reconstitution continue. Si le brahmane impose aux fidèles l'autorité des Védas, leur adhésion sera d'autant plus facile et pourra d'autant mieux s'accommoder d'audacieux changements que les Védas n'ont jamais été constitués en canon ; jamais un concile de brahmanes ne s'est réuni pour définir les textes authentiques et les textes apocryphes. Dans la hiérarchie divine, même confusion que dans le personnel sacré. Brahma, qui est censé tenir la première place parmi les dieux, n'a pratiquement ni fidèles, ni dévots. Siva et Vishnu se décomposent

(1, 2 et 3) Sylvain Lévi : *La Civilisation de l'Inde.*

à leur tour en une innombrable légion de formes locales qui sont adorées comme autant de divinités différentes ou hostiles. Aussi l'hindouisme s'affaisse et se détériore jusqu'à n'être plus rien qu'un paganisme au sens propre du mot.

Voilà ce que pensent de la civilisation hindoue les savants qui sont familiers avec son histoire, qui ont étudié ses doctrines à leurs sources, qui ont fait des écritures palies et sanscrites la méditation de leur vie ; tel est le jugement qu'au terme de leurs recherches les Sylvain Lévi, les Barth, les Oldenberg, les Senart ne craignent pas de formuler. Sa sévérité objective contraste avec les illusions de certains idéologues occidentaux qui attendent de l'Inde et de ses récents messies une « sagesse nouvelle », de « nouvelles raisons d'espérer et de vivre », et qui demandent à « la terre des pensées éternelles » un « nouveau viatique pour l'Europe épuisée ».

Elle ne s'oppose pas moins aux effusions sensitives, aux cadences imagées d'un Tagore qui nous peint une Inde de mirage dont « la lumière fait briller de joie les yeux de ses enfants, dont les sources les purifient, dont les fruits les font vivre, et dont le mystère majestueux est comme la proclamation de l'infini dans la musique, les parfums et les couleurs, apportant à leurs âmes un perpétuel renouveau ». Ainsi chante le Bacchus hindou pour engourdir les cœurs blessés d'Occident d'une sensuelle et confuse songerie. Rien de moins authentique que le « culte en esprit », le culte dénationalisé de l'*ashrâm* rousseauiste où le mage de Santiniketan rêve « d'unir l'hindouisme, le mahométisme, le bouddhisme et le christianisme dans l'harmonie d'une active coopération ».

Tagore, Gandhi, ce sont des modernistes ; et l'Orient de ces Asiatiques occidentalisés, dont le langage d'occasion est calqué sur le nôtre, ne nous est pas moins suspect que celui d'un Keyserling ou d'un Romain Rolland (1). Gandhi se donne pour un admirateur dévot de Tolstoï, de Ruskin ; Tagore fait sans cesse appel à Shelley, à Wordsworth, aux lyriques anglais ; et pour nous en ouvrir l'audience,

(1) « Romain Rolland, qui peint l'Inde de Gandhi comme Philostrate peignait l'Inde des gymnosophistes, dessert l'Inde qu'il prétend glorifier ; Tagore qui dénonce à ses compatriotes, à la Chine, au Japon, les fautes et les crimes de l'Occident et qui oppose en contraste un Orient de fantaisie, fait tort à l'Asie, l'Europe, à son propre idéal. » (Sylvain Lévi.)

Ananda Cooromaswamy commente les écritures asiatiques à l'aide de Kant, de Jacob Boëhme et de William Blake, rapproche l'enseignement de Tchouang-Tseu de celui de Whalt Whitman, et nous montre dans la doctrine nietzschéenne du Surhomme une simple transposition des sentences du Maha Purusha, du Bodhisattra ou du Jîvan Muka hindous. On ne saurait concevoir l'anarchie de pensées que de tels croisements de cultures peuvent produire. Ce qui est pire encore, c'est l'effroyable fécondité, la vitalité terrible des systèmes mixtes qu'engendrent d'aussi monstrueuses unions.

Mais si les idées natives de ces Asiatiques s'en trouvent altérées, si leur orthodoxie risque de s'y corrompre, ce n'est pas au bénéfice d'un rapprochement spirituel avec l'Occident ; et ces transformations, d'où les plus antiques théories de l'Inde sortent à peine modifiées, n'ont pas de grandes conséquences si l'on songe qu'en Asie même les croyances sont, depuis des siècles, continûment assaillies par des hérésies sans cesse renaissantes et d'une prolifération illimitée. Il n'en résulte qu'un surcroît de flux et de reflux dans l'immense océan de la spéculation asiatique, vaste songe où tout pénètre, s'embrasse, se mélange pour sombrer aux gouffres de l'indéterminé, retourner à la paix des abîmes.

En fin de compte, l'Asiatique qui revient d'Europe, où il a étudié nos systèmes et nos codes, rapporte dans son pays des idées européennes asiatisées par lui. Ces Hindous, qui demandent aux doctrines d'Occident la réforme de leur culte ou de leur dogme, n'y cherchent encore et surtout que ce qui peut, à leur sens, les conduire à une compréhension plus profonde de leurs propres écritures sacrées. Dans leurs recherches, dans leurs aspirations, ils apportent un génie absolument, exclusivement oriental. Et Gobineau, qui fit jadis ces remarques, ne laissait pas d'ajouter : « Je suis bien convaincu que ce qui sortira de là, ce ne sera nullement une tendance à s'associer à notre civilisation. Je suis même porté à croire que les dangers n'y seront pas médiocres pour nous — et c'est de dangers moraux qu'il s'agit. Il se produira dans ce grand marécage asiatique quelque combustion inconnue de principes, d'idées, de théories pestilentielles, et l'infection qui s'en exhalera se communiquera par le contact d'une manière plus ou moins prompte, mais inévitable. L'histoire entière nous en répond. » Et il ajoutait :

« Cette Asie est, depuis des milliers d'années, un amas stagnant, mais non pas mort ; elle est, au contraire, horriblement féconde en monstres et en existences hostiles à notre espèce. »

*
* *

La faculté puissante, redoutable des Asiatiques, — Gobineau avait pu l'observer, — c'est qu'ils ne manquent jamais, d'une manière ou d'une autre, « d'asiatiser leur but ». *Ils conquièrent et ne sont pas conquis.* Et faut-il, par exemple, voir autre chose qu'une tactique de propagande, à l'usage des « esprits libres » d'Europe, dans la religion épurée d'un Mahatma Gandhi qui prétend s'ouvrir à « l'adoration de tous les prophètes du monde »? Sans doute est-il utile à ses desseins de paraître « transcender l'hindouisme », en proclamant que « la Bible, le Coran et le Zend-Avesta sont aussi divinement inspirés que les Védas ». Mais comment ne pas voir qu'il n'invoque le Sermon sur la Montagne que pour dénoncer aussitôt « le christianisme occidental comme une négation du christianisme du Christ »? Et c'est aux Upanishads, à la doctrine du samsàra, à la discipline des castes, au culte des idoles, à la protection de la vache, ce « don de l'hindouisme au monde », qu'il fait appel pour transformer le nationalisme de l'Inde en religion, et ouvrir à ses masses obéissantes et fanatisées la voie sanglante mais glorieuse du sacrifice. Ce qu'il enseigne aux siens, ce n'est plus cette large religion éthique « fondée sur des lois qui lient tous les hommes du monde », c'est l'évangile du *Swadeshi*, où le traditionalisme le plus pur est exalté dans le domaine de l'absolu : « De même que nous sommes tenus de servir le siècle où nous sommes nés, leur dit-il, de même nous devons servir à tout prix la terre natale... L'émancipation de notre âme doit être cherchée par le moyen de notre propre religion... Pas plus que notre naissance ou notre famille, ou notre pays, notre culture ne peut être choisie par nous. Nous n'avons qu'à accepter ce qui nous a été donné par Brahman, nous sommes tenus de recevoir nos traditions comme venant de lui et notre strict devoir est de nous y conformer. Le reste serait péché (1). »

---

(1) Gandhi, qui accuse la culture européenne d'avoir « dévirilisé la jeunesse de l'Inde », a établi tout un programme pour « un retour à l'étude systématique

Ce n'est pas ainsi que l'Orient présente à l'Occident sa pensée missionnaire. Nationalisme honteux, celle-ci se déguise en amour, affecte de vivre dans l'éternel, en haut des siècles ; elle sait, quand elle s'exporte, se transformer en pacifisme humanitaire, en syncrétisme idéaliste à l'usage d'un monde qu'elle veut engourdir et troubler, car elle ne sème la confusion que pour y récolter des profits. Et L'Inde de Gandhi, de Tagore, ne prêche la tolérance de toutes les religions que pour réveiller ses propres croyances et pour mieux dissoudre les nôtres.

Notre force, ce qui nous reste de cohésion morale — ses propagandistes le savent — nous vient de nos traditions, de notre culture ; et, par un double effort, ils cherchent à les imiter chez eux, en revenant au passé contemplatif et mystique de leur race, et à les ruiner chez nous, en y faisant pénétrer les pires stupéfiants spirituels. A ces ruses de vaincus, le poète Tagore dépense l'ingéniosité d'un charmeur de serpents et module ses chants de kabir d'un bout à l'autre de l'univers ; Gandhi, lui, s'attaque sur son propre sol au serpent qui l'entoure et ne lui oppose que la « non-résistance », plus redoutable qu'aucune arme (1). Mais pour

des cultures asiatiques, du sanscrit, de l'arabe, du persan, du pali et du maghadi, afin de retrouver les secrets de la force nationale ». Romain Rolland loue son initiative et nous invite à en faire notre profit : ce qui signifie sans doute que nous devons retourner aux disciplines gréco-latines où sont les sources de notre pensée et de notre foi. M. Romain Rolland ne l'entend pas ainsi et nous presse d'étudier les théologies orientales. N'est-ce pas fausser la leçon de Gandhi? Car ce n'est qu'ensuite que le Mahatma fait une place aux autres cultures, pour satisfaire au « rêve d'un état supérieur de l'existence universelle ». Il va d'abord aux points menacés. Sa synthèse est indienne, à tout le moins orientale, coranique et bouddhique. La nôtre est helléno-romaine, l'essentiel du judaïsme nous venant par cette voie. Et sans préjuger de la vérité des doctrines — car elle seule peut déterminer notre choix — cet appel traditionaliste qui vaut pour l'Orient menacé, d'où vient que M. Romain Rolland le refuse pour l'Occident en péril et qu'il ne voie son salut que dans la soumission à l'esprit étranger?

(1) La douceur de cet apôtre a été, en ces dernières années, plus redoutable aux maîtres de l'Inde que les violences des politiciens, car elle fanatisa les masses. Il prêchait l'abandon de l'usine et du rail, le retour à la simplicité patriarcale de l'époque védique ; et s'il combattait les pouvoirs établis, c'était par la désobéissance civile, le refus de toute collaboration, la grève permanente. Pour lutter contre l'industrialisme occidental, Ghandi invita ses disciples à brûler les cotonnades étrangères et à ne se vêtir que de l'étoffe indigène, tissée au rouet de leurs propres mains. (Cf. René GROUSSET, *le Réveil de l'Asie.*)

Mais « la politique de non-coopération était vouée à un échec irrémédiable. Quelque asiatique, en effet, que soit le tempérament d'un peuple, on ne peut

tous les deux, le serpent, c'est la civilisation de l'Ouest, « satanique et perverse, exclusivement dominée par le « culte de Mammon ». Et ils la dénoncent, à l'envi, comme « l'âge noir », « l'âge des ténèbres »; ils flétrissent, d'un verbe méprisant, son maléfique désir de conflit, de concurrence, et c'est pour prophétiser que « le destin qui l'attend et la prendra à l'improviste est aussi certain que la mort », qu'elle « porte en elle sa propre damnation ».

A l'Occident matérialiste et qui est tout Machine, ils opposent, avec une insistance frénétique, la spiritualité de l'Orient, qui est tout Esprit (1). Cette ardente revendication de l'Asie opprimée contre les excès de la concupiscence européenne, vous la trouverez cent fois exprimée, depuis dix ans, sous une forme identique par tous les nationalistes orientaux, que ce soit aux Indes, en Chine ou au Japon. C'est le thème inlassablement repris de la prédication conjuguée des Tagore, des Gandhi, des Okakura, des Kou Ming, et de tous leurs sectateurs : « La force par laquelle l'Occident prospère, disent-ils d'une voix unanime, est une force de mal. La civilisation présente de l'Europe est la possession exclusive du diable; mais elle ne se livre à lui que pour glisser, sur les chemins fallacieux de la prospérité, jusqu'au bord du cataclysme ». Ils feignent parfois

lui imposer un mysticisme collectif, avec chance de durée, que si l'exaltation de l'âme nourrit une activité, une fin positive. Or la doctrine de Gandhi, spiritualité désespérée, contraignait la masse au suicide. Aussi son prestige est-il fort compromis; et l'on voit déjà se lever d'autres révolutionnaires hindous qui s'inspirent des doctrines communistes et qui préfèrent « le style militaire de l'Occident ».

(1) « L'Asie n'est rien sinon spirituelle », dit Okakura, et pour lui aussi la « gloire de l'Occident est l'humiliation de l'Orient ». Mais il ajoute : « Cette gloire a un revers. Les individus qui coopèrent à la fabrication de la grande machine de la soi-disant civilisation occidentale moderne deviennent ses esclaves et sont impitoyablement dominés par le monstre qu'ils ont créé. En dépit de la fausse liberté d'Occident, l'individualité véritable y est détruite par la compétition pour la richesse; le bonheur et la joie y sont sacrifiés à l'insatiable désir de posséder toujours davantage. L'Occident se glorifie de s'être émancipé des superstitions médiévales, mais qu'est-ce donc que ce culte idolâtre de la richesse qui les a remplacées? Quelles souffrances et quel mécontentement se trouvent cachés derrière le masque somptueux du présent ! » C'est pour qui l'entend bien un conseil traditionaliste que l'Orient donne à l'Occident; et voilà le digne sens des appels de l'Asie : ils nous pressent de revenir à notre spiritualité propre, à cette spiritualité catholique, où nous retrouverons l'unité morale qui, pour une civilisation, est la plus nécessaire de tous les biens.

de caresser l'espoir que « lorsque le pouvoir aura honte d'occuper son trône et sera prêt à céder à l'Amour, lorsque le matin, comme dit Tagore, viendra effacer les traces sanglantes des pas de la Nation sur la grand'route de l'Humanité, on demandera à l'Inde d'apporter son vase d'eau sacré pour adoucir et purifier le genre humain, et, sous sa pluie, bénir et rendre fertile la poussière piétinée des siècles ». Mais *silet poeta.* Au fond d'eux-mêmes, ces opprimés ne croient pas que « l'Europe soit prête à abandonner son inhumanité politique, puisqu'elle n'attend rien que de la modification des systèmes, qu'elle n'espère pas dans le changement du cœur ». Et si Rabindranath Tagore estime que « l'Orient, avec ses idéaux où sont déposés des siècles de soleil et de silence étoilé », peut attendre patiemment que l'Europe « perde haleine » et que « le Géant de Chair s'effondre dans l'abîme », le Mahatma Gandhi, qui défend sa maison menacée, n'a pas de ces illusions opportunes : « *Le seul effort requis*, dit-il, *c'est de chasser la civilisation d'Occident* ».

Voilà le dernier mot de cette idéologie spiritualiste, où s'incarnent des forces élémentaires qui visent, en fait, à notre anéantissement. Ananda Cooromaswamy, dans *la Danse de Civâ*, cite ces « paroles remarquables » du vicomte Torio : « L'égalité dans la paix ne pourra jamais être atteinte, tant qu'elle ne sera pas édifiée sur la ruine des États occidentaux anéantis et parmi les cendres des peuples européens disparus. » Un des fondateurs de la Ligue orientale de Tokyo, M. Ikuta Choko, à qui le Japon doit une traduction de Nietzsche, écrivait en 1924 : « La civilisation occidentale, enfoncée dans le matérialisme, est à la veille de sombrer. Notre Ligue n'aura de raison d'être que si elle entreprend de renouveler la vie de l'humanité. *Ce qui s'impose, c'est d'orientaliser encore une fois le monde.* » Et nous lisons dans le manifeste de la Ligue : « *La paix et le bonheur ne seront assurés aux hommes que le jour où l'Asie vaincra les Blancs*, non pas poussée par la haine, mais seulement par la pensée de les ramener à la justice, à la véritable civilisation qui est spirituelle et non matérielle. »

La renaissance de l'Asie qu'annoncent ses prophètes est, en son fond, commandée par les idées mêmes auxquelles ils prétendent s'opposer. Elles leur viennent de cet Occident qu'ils maudissent, ils les ont empruntées au vocabulaire libéral, à l'idéologie démocratique pour réclamer des

choses qui leur sont profondément étrangères ; et ces grands mots de Justice, de Liberté, de Progrès, comme un virus tout nouveau qu'aucune inoculation préalable ne saurait atténuer, sont ainsi rendus les véhicules de l'anarchie, dans un monde qu'ils contaminent irrémédiablement, qu'ils détournent de son destin, et dont nous entendons déjà gronder la formidable émeute.

* * *

Ce tragique réveil était inévitable. L'Europe, depuis un demi-siècle, n'a-t-elle point tout fait pour « rénover » les races asiatiques (1)? Par l'enseignement et par l'usine, par le négoce et par le livre, par la machine et par les armes, ne leur a-t-elle pas donné sa civilisation matérielle, ses aspirations et ses besoins, sa volonté de puissance et ses moyens d'action? En constituant la vaste unité administrative de l'Inde, les Anglais, par exemple, n'ont-ils pas, sans le vouloir, uni les hommes en unifiant le sol? Ils ont préparé, à leur insu, la création d'une nation indienne, jusqu'alors morcelée, perdue dans son immensité et comme étrangère à elle-même. Et cette unité intérieure que le rail et le télégraphe avaient amorcée en rapprochant les Tamorels de Madras des Mahrattes de Bombay, les Sakhs de Lahore des Bengalis de Calcutta, l'Université devait définitivement l'accomplir. La centralisation britannique avait créé des liens communs entre des peuples séparés par la distance, par les mœurs et qui, naguère encore, ne se comprenaient pas ; l'université où les jeunes Hindous étudiaient les doctrines du libéralisme anglo-saxon, apprenaient à penser à l'anglaise, mais « à la façon des Irlandais », allait faire des intellectuels révoltés et des nationalistes.

La même transformation s'observe dans toutes les vieilles nations de l'Asie. En les modernisant, en leur apportant ses idées, ses codes et ses techniques, l'Europe les a réveillées de leur léthargie centenaire ; elle a ranimé des forces que l'on croyait taries. A l'arrivée des Européens, la plupart de ces peuples étaient en complète décadence. La conquête

(1) La chose a été admirablement montrée par M. René Grousset dans son livre prophétique : *le Réveil de l'Asie* (Plon, 1923). Nous résumons ici l'essentiel de son argumentation. Mais le lecteur soucieux de connaître davantage cet angoissant problème devra se reporter à cet ouvrage.

eut pour eux « la valeur d'un risorgimento »; elle leur a rendu la conscience d'eux-mêmes. De la Chine des Mandchous, dont les dix-neuf provinces au début de ce siècle semblaient en être encore au temps de Marco Polo, elle a fait la Chine de Sun Yat Sen et des révoltes cantonnaises; de l'Inde des grands Mogols, l'Inde de Gandhi et du Swarâj; de la Turquie des Sultans l'irréductible Turquie kémaliste qui rêve de fédérer les nationalités musulmanes de Perse, d'Afghanistan et d'Arabie; de l'Égypte des Khédives, elle a fait l'Égypte de Zaghloul pacha. Aussi a-t-on pu dire que « de l'européanisation de l'Asie est sortie la révolte de l'Asie contre l'Europe ».

Et voici qu'à l'idée d'unité nationale succède aujourd'hui l'idée d'unité asiatique. Importée d'Occident par des intellectuels orientaux qui ont vu là le secret de notre cohésion et qui veulent l'imiter en dépit des obstacles que la nature y oppose, l'idée d'une grande Asie a trouvé au Japon ses théoriciens et ses propagandistes les plus ardents; car c'est lui qui entend promouvoir une telle renaissance. Par la fortune d'une souveraineté nationale ininterrompue, l'orgueil farouche de sa race, et son isolement insulaire, ne se flatte-t-il pas, entre tous les peuples de l'Est, d'être celui qui a le mieux conservé les instincts ancestraux? « C'est à lui, dit Okakura, qu'il appartient de ranimer dans sa politique, dans son art, comme dans sa vie morale, la vieille unité de l'Asie ». Et cette parenté qui relie les nations réparties entre le golfe de Bombay et le Pacifique, entre l'océan Indien, la vallée du fleuve Bleu, les steppes de Mongolie, de Mandchourie et l'Archipel japonais, voilà ce que Kokuzo s'est efforcé d'établir, afin de reconstituer sur des bases ethniques, historiques et religieuses, l'identité d'une culture, d'une civilisation asiatique, dont le Japon revendique le dépôt et l'héritage.

Cette précellence qu'il s'arroge, les titres qu'il se donne pour prendre la direction du réveil des peuples orientaux, ces peuples asservis pour la plupart à des dominations étrangères, ne songent pas à les lui contester; ils s'inclinent devant la race libre qui incarne ses espérances. Et n'est-il pas significatif d'entendre l'idéaliste Tagore exalter l'exemple du Japon et le louer d'avoir su accueillir, pour les fins de sa propre grandeur, tous les dons du siècle moderne : « Le Japon, dit-il, est ainsi entré en contact avec les temps

vivants et il a accepté avec passion et aptitude les responsabilités de la civilisation nouvelle. *C'est ce qui a donné un cœur au reste de l'Asie.* Dans cette tâche de rompre la barrière et de faire face au monde, le Japon a été le premier en Orient. Il nous a rendu l'espoir, cet espoir qui alimente le feu secret nécessaire à toute création. L'Asie sent désormais qu'elle doit se justifier en produisant une œuvre vivante, qu'elle ne doit plus rester passivement endormie et se contenter d'imiter l'Occident de façon lâche et servile, par crainte ou par flatterie. Pour tout cela nous offrons nos remerciements à cette Terre du Soleil Levant et nous lui demandons de se rappeler qu'elle a à remplir la mission de l'Orient. »

Ainsi l'Inde qui « essaie de vivre pacifiquement et de penser profondément », l'Inde « ignorante de toute politique », l'Inde « qui n'est d'aucune nation » et qui assure « n'avoir d'autre ambition que de connaître le monde comme le monde de l'âme, de vivre tous les moments de la vie dans un humble esprit d'adoration », l'Inde du poète benghali qui déteste la machine et le progrès matériel, sent son cœur battre et les rêves interdits resurgir aux accents victorieux du Japon, dont elle attend qu'il rende l'Asie aux Asiatiques et qu'il chasse l'Homme Blanc. C'est qu'à tous ces peuples qui vivent sous la loi étrangère, la victoire du Japon sur la Russie des tsars, en 1905, était apparue comme le signe des délivrances prochaines. « Elle était donc dissipée la légende de l'invincibilité des Européens, de leur primauté naturelle parmi les races humaines ! Le canon de Tsushima annonçait au monde que le droit divin de l'Occidental en Asie avait pris fin ! Ce n'était pas la Russie battue par le Japon, ce n'était pas la défaite d'une puissance par une autre puissance, c'était quelque chose d'inouï et de prodigieux, le triomphe d'une civilisation sur une autre, la revanche des humiliations séculaires, l'espoir des peuples d'Orient qui commençaient à poindre (1). »

Ces conséquences panasiatiques de la victoire japonaise ne furent nulle part plus vivement ressenties que par les Japonais eux-mêmes ; ils prirent soudain conscience qu'ils avaient reçu du ciel la mission d'éduquer et de grouper en faisceau toutes les nations de l'Asie : « Hier encore, écrivait

(1) Grousset, *loc. cit.*

le *Nihonjin*, on admettait que la question d'Orient devait être résolue par les seuls Européens ou Américains. Désormais nous savons qu'elle le sera par nous. La paix du monde exige que par l'union de tous les Orientaux, sous l'influence transformatrice du Japon, il se constitue en Extrême-Orient un grand empire capable d'empêcher l'intrusion de l'Amérique et de l'Europe. Si les étrangers veulent considérer la Chine comme l'Inde ou l'Égypte, s'ils perdent le respect, nous les précipiterons dans les catastrophes ! »

*
* *

La guerre européenne, la mauvaise paix qui l'a suivie, loin d'avoir apaisé la révolte de l'Orient n'a fait que rapprocher les Asiatiques dans une animosité commune (1), les ameuter contre la domination des puissances occiden-

(1) Rendant compte, à la Société de Géographie, en 1924, d'un voyage qu'il fit en Asie, au lendemain de la guerre, M. Sylvain Lévi déclara qu'il avait partout constaté *une véritable horreur de la civilisation européenne*. D'un tel état d'esprit, l'éminent indianiste ne voit — c'est l'expérience de sa mission — que trois bénéficiaires. Tout d'abord les Soviets : « On salue et on aime les Soviets, dit-il, moins pour ce qu'ils apportent que pour ce qu'ils détruisent. On voit en eux le libérateur qui humiliera, qui écrasera les maîtres dont l'oppression a si longtemps fait souffrir. » Le second bénéficiaire, c'est l'Amérique : « L'Amérique représente pour l'Orient tout le fruit de la civilisation européenne, sa culture, sa technique, sa force spirituelle, sa force matérielle, et l'Amérique n'a pas à porter le poids lourd du passé de l'Europe : elle a les mains nettes. » Ajoutons que les États-Unis n'avaient pas encore fermé leurs portes au Japon par le bill sur l'immigration.

Aussi ne doit-on pas s'étonner que Tagore, l'adversaire idéaliste du machinisme, ait alors réservé ses flatteries à l'Amérique. Il salue en elle la « nation affranchie de l'avarice du passé, dont les traditions n'ont pas eu le temps encore d'étendre leurs racines étouffantes autour des cœurs ». « S'il est vraiment donné à l'Occident, dit-il, de nous tirer de la confusion où nous sommes, pour atteindre le sommet spirituel de l'humanité, je pense que c'est la mission spéciale de l'Amérique de remplir cet espoir de Dieu et de l'homme. L'Amérique est le pays qui espère, qui désire autre chose que ce qui est. L'Amérique est destinée à justifier la civilisation occidentale aux yeux de l'Orient ».

Enfin le troisième bénéficiaire, dit M. Sylvain Lévi, c'est l'Allemagne ; en enlevant à l'Allemagne ses colonies, on l'a sanctifiée devant l'Orient. » Et voilà qui explique les ménagements de Gandhi à son endroit : « L'Europe, dit-il, n'a rien gagné à la chute de l'Allemagne... Les Alliés se sont montrés tout aussi faux, tout aussi cruels, tout aussi avides que l'Allemagne le fut ou l'eût été. L'Allemagne ne serait pas tombée dans l'exagération (hypocritement dévote) que l'on remarque dans un grand nombre des actions des Alliés. » (*La Jeune Inde*, p. 72.)

tales et fortifier un sentiment de solidarité ethnique qui se développe de façon menaçante. Avant même que ne s'ouvrît, au mois d'août 1926, à Nagasaki, la première conférence de la Ligue panasiatique, maintes associations japonaises ont été créées qui ont pour but d'attirer les Indes dans le cercle de l'impérialisme nippon et de soulever l'Orient contre l'Occident : « En marchant vers l'Ouest, dit le comte Okuma, contre les Balkans, la France et l'Italie, la plus grande partie du monde peut être soumise à nos armes. La tyrannie des Anglo-Saxons, à la conférence de la Paix, a rempli de colère les hommes et les dieux. » Et si des intellectuels comme Kawakami se contentent d'annoncer « les jours prochains où l'Asie aura retrouvé, en matière de civilisation, une supériorité qui rejettera l'Europe dans l'ombre », un réalisme politique très précis se dissimule sous cette propagande culturelle.

Malgré toutes sortes de vicissitudes et d'hésitations, on travaille à la constitution d'une Grande Asie, d'un bloc asiatique par l'alliance de la Chine et du Japon : « L'amitié russo-japonaise, écrivait il y a deux ans un homme d'État nippon, le vicomte Goto, est la clef de cette alliance ; elle fera s'harmoniser les civilisations de l'Est et de l'Ouest. Une entente russo-sino-japonaise fondera la paix du Pacifique sur la liberté et sur l'égalité. » L'accord entre Tokyo et Moscou a été signé le 20 janvier 1925. Comme l'a justement montré M. Maurice Muret dans le *Crépuscule des races blanches :* « Pour qu'une nation aussi attachée que le Japon à ses institutions monarchiques et aristocratiques s'exposât aux risques d'une alliance avec les Soviets, il fallait qu'une dure nécessité l'y contraignît ». C'est aussi bien sous la pression d'une rude contrainte que le Japon s'est engagé dans cette voie hasardeuse (1). « A parler franc, avoue M. Kawakami, le Japon craint l'isolement. »

Abandonné par l'Angleterre, son allié de la guerre, traqué, réduit aux limites étroites de l'archipel, malgré son accroissement fantastique (près d'un million de naissances par an), définitivement exclu du territoire américain par le

(1) Un article du traité enjoint au *Komintern* soviétique de s'abstenir de toute propagande communiste dans l'empire du mikado. Mais cette restriction, observe M. Muret, rend l'alliance russo-japonaise plus significative encore. (*Op. cit*, p. 195.)

bill sur l'émigration (1), — la « plus grande erreur internationale, la plus grosse de conséquences redoutables qui ait été commise depuis la paix », — le Japon a dû chercher ailleurs des appuis et des sécurités. L'alliance avec les Soviets l'arrache à l'isolement — et dans des conditions particulièrement favorables si l'on songe à l'activité prodigieuse de la Russie dans tout l'Orient. Ainsi le Japon, qui ne s'était occidentalisé qu'à contre-cœur, est rejeté vers le continent asiatique, berceau de sa civilisation et de sa race ; la Russie, écartée de l'Europe, dressée contre l'Occident qu'elle veut atteindre par revers, est également rejetée vers l'Asie. Et aux deux extrémités de ce monde mystérieux, colossal réservoir humain, deux peuples, plus avancés dans la voie du progrès, se regardent, s'observent, se concertent pour sa domination.

A Moscou, la signature du traité russo-japonais a été accueillie comme « le signal d'un revirement essentiel dans la situation générale en Extrême-Orient et dans la politique internationale » (Tchitcherine). Et M. Stieklof, dans les *Izvestia*, annonçait, à ce propos qu'une ère nouvelle commençait dans l'histoire du monde, ère qui serait marquée par l'alliance prochaine du Japon, de la Russie, de la Chine et de l'Allemagne (2). Le bloc germano-asiatique, en dépit des traverses, cherche à se constituer.

Les événements actuels semblent en retarder la menace, mais en apparence seulement. Que sortira-t-il de la révolution chinoise, fomentée par les intrigues bolchevistes des Borodine et des Karakhan, nul ne peut encore le prévoir. Les grandes puissances occidentales atermoient et hésitent ;

(1) « Toute l'œuvre accomplie par la Conférence de Washington, déclare l'*Asiatic Review*, a été balayée par la loi d'immigration. » Rabindranath Tagore, malgré ses avances à l'Amérique, ne put cacher son dépit : il partit aussitôt pour le Japon et fit à Osaka, à Tokyo, une série de conférences où il s'éleva contre le *bill*. « L'affront, dit-il, a été ressenti par tous les peuples orientaux. Ils doivent s'unir : leur alliance sauvera l'Asie et le monde. » Puis, évoquant l'union future de la Chine et du Japon, il conclut en ces termes : « Il faut, dit-il, réhabiliter la culture et la pensée orientales, dénoncer l'esprit destructeur de la civilisation européenne. »

(2) Cf. *Isveztia* du 22 janvier 1924. Le journal gouvernemental des Soviets ajoutait que l'Allemagne hésitait encore, mais qu'elle se rendrait prochainement compte que ses intérêts sont du côté du bloc asiatique. Plusieurs journalistes de Tokio et d'Asaka, et certains membres du parlement japonais, se sont faits l'écho de ces espérances.

elles sentent qu'il y va de leur prestige, mais quel moyen de rétablir l'ordre dans ce grand pays en dérive, énorme masse humaine désemparée, et que conduisent quelques agitateurs sortis des universités d'Europe et d'Amérique? Par ailleurs, elles ne peuvent plus compter sur les Japonais qui se gardent bien d'appuyer trop ouvertement les troupes nordistes de Tchang Tsao Lin. Mais qu'arriverait-il si le Japon se réconciliait avec la Chine, et, soutenu par une révolution bolcheviste aux Indes, se dressait contre les « intrus et les indésirables de race blanche?

L'épisode actuel de la crise chinoise est avant tout un acte du duel engagé entre la civilisation et le bolchevisme. Paul Morand a vu juste : « Canton, c'est le premier coup droit porté à Londres par Moscou. Nous réjouir d'une discrimination serait folie. Pour l'Asie, tous les blancs se ressemblent, ne font qu'un peuple. D'autres suivront et nous aurons notre tour. A l'Europe ignorante, isolée, divisée, sceptique, les yeux mal ouverts à l'évidente simplicité du conflit actuel, s'oppose une doctrine ardente, cohérente, méthodique, parfaitement informée, tendue de toute la force de ses dirigeants vers la destruction d'une vieille société qui ne se défend qu'avec des armes de paix contre qui l'attaque avec des armes de guerre. »

*
* *

Tels sont les faits, telle est la réalité que dissimulent la rhapsodie d'un Tagore, l'évangélisme tolstoïen d'un Gandhi. Quand les propagandistes de la « Connaissance de l'Est » nous pressent d'écouter « l'esprit de l'Inde qui vient de surgir de ses temples et de ses forêts », quand ils travaillent à réhabiliter la culture et la pensée asiatiques, à dénoncer l'esprit destructeur de la civilisation occidentale, ils servent les vues d'une coalition politique d'où peut sortir un conflit plus inhumain que tous les autres et qui replongerait notre univers dans le néant.

C'est sans doute d'une telle anticipation que s'enivre M. Romain Rolland lorsqu'il écrit : « Historien de métier, habitué à voir passer et repasser le flux et le reflux des grandes marées de l'esprit, je décris celle-ci qui se lève du fond de l'Orient. Elle ne se retirera qu'après avoir recouvert les rivages de l'Occident. »

Sous prétexte d'accueillir l' « ample et calme métaphysique de l'Inde », sa conception de l'univers, sa « sagesse de vivre », on élargit la brèche d'où l'anarchie, non moins barbare que les invasions, a toujours surgi pour dissoudre nos institutions et nos mœurs. On ne nous parle encore, en langage idéaliste, que d'une sorte d'invasion spirituelle prête à déferler des hauts plateaux de l'Asie pour « régénérer » les races d'Occident, abandonnées au soir de leur mauvais destin. Il ne faut pas attendre que les avalanches désirées par certains transfuges européens anéantissent notre monde pour dénoncer ceux qui se font les complices de cet asiatisme-là. C'est à ceux d'entre nous qui le propagent parmi nous qu'on doit d'abord s'en prendre. C'est en Occident qu'il faut d'abord chercher les idéologues qui, dans le prétendu dessein de nous ouvrir aux idées de l'Orient, trahissent la civilisation et leur vocation propre. Ceux-là sont les véritables fauteurs de la crise de l'esprit occidental et de l'esprit tout court.

HENRI MASSIS.

L'Angleterre au seuil de la guerre [1]

Les jours qui s'écoulèrent entre l'envoi de l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie, le 23 juillet, et la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne à l'Allemagne le 4 août 1914, furent la période de crise la plus formidable qu'eût traversé l'Angleterre depuis l'ère napoléonienne. Pour moi, le problème se posait avec une angoissante simplicité : l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie voulaient faire la guerre ; elles étaient désireuses de s'assurer la neutralité britannique ; et il semblait que la seule chance de les détourner de leur intention consistât à proclamer hautement que la provocation des puissances centrales ne laisserait à l'Angleterre d'autre solution que de se dresser contre elles de tout son pouvoir.

Sir Edward Grey en jugea autrement. Sa responsabilité était celle de l'homme d'État, tandis que la responsabilité du *Times* était celle d'un grand journal indépendant érigé dans une certaine mesure en gardien du bien public. Il était hors de question de mettre en doute la loyauté de sir Edward Grey, ni son attachement à la paix ; et quoique mon sentiment fût, à l'époque, qu'il n'avait pas marqué aussi clairement qu'il l'eût pu faire la voie que devait suivre l'Angleterre si la guerre se trouvait provoquée de gaieté de cœur, j'ai été amené à comprendre, et à admettre publiquement, qu'il agit sagement en l'occurrence. L'ignorance en laquelle

avait été tenue l'opinion publique en Grande-Bretagne et dans les Dominions ; le manque, dont la responsabilité incombe au gouvernement, d'une armée apte à une campagne continentale ; le vague pacifisme et le pro-germanisme, — moins vague, celui-là, — qui influençait une importante fraction du parti libéral et un nombre appréciable des membres du Cabinet, rendaient impossibles l'unité nationale et impériale à moins que les questions du bien ou du mal, de l'honneur ou du déshonneur, de la sécurité ou du péril national, ne fussent posées si nettement qu'il fallût être lâche ou perverti pour s'y soustraire. Si l'Angleterre est moralement responsable en quoi que ce soit de l'explosion de la guerre, que le blâme en retombe sur ceux des Anglais qui fermèrent leurs yeux à l'évidence, se bercèrent d'illusions de paix éternelle, prêtèrent l'oreille à ces faux prophètes qui déclaraient la guerre « inimaginable », parce qu'elle serait « une erreur économique », et qui jetèrent tout le poids de leur influence contre la préparation nationale pour laquelle lord Roberts avait inutilement mené une si vaillante lutte.

La campagne du « Times ».

Si donc il était du devoir des chefs responsables de la politique britannique extérieure de se montrer circonspects jusqu'au point de ne pas laisser entrevoir les décisions à prendre dans certaines contingences, et de ne permettre aucun doute sur les efforts du gouvernement britannique en faveur d'une paix honorable, celui du *Times* était, de toute évidence, d'avertir le public tant à l'intérieur qu'à l'étranger, que si une guerre était imposée à l'Europe, l'Angleterre n'abandonnerait pas ses amis. Ce n'était pas là un devoir aisé. S'en tenir à dénoncer les desseins allemands et austro-hongrois, c'était soulever une controverse où ceux des journaux britanniques qui tiraient leurs renseignements de l'ambassade germanique ou de ses agents eussent eu l'avantage dont bénéficient toujours ceux dont les déclarations tendancieuses ne peuvent être immédiatement réfutées. Il est peu d'Anglais qui se rendent compte, même aujourd'hui, de la puissance de la propagande allemande, officielle ou non, sur une partie considérable de la presse britannique, sur de nombreux politiciens, et sur

la « société ». Le *Times* se fût-il contenté de réclamer la simple loyauté envers la France, qu'aussitôt se serait élevée la protestation que l'Angleterre ne pouvait se battre « pour l'Alsace-Lorraine », tout comme on avait protesté qu'elle ne pouvait se battre « pour la Serbie ». Restait un argument malaisé à contredire : l'Angleterre ne pouvait tolérer que l'Europe fût dominée par une puissance militaire quelle qu'elle fût, et, en substance, le problème qui se posait devant elle, en 1914, était identique à celui qu'elle avait résolu, un siècle auparavant, contre un autre adversaire, à Trafalgar et à Waterloo. Tout en soutenant vigoureusement les efforts diplomatiques de sir Edward Grey pour le maintien de la paix, le *Times* mit ce point en évidence. Il critiqua le 25 juillet, en termes mesurés, le ton inutilement offensant de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie et mit les puissances étrangères en garde contre l'erreur d'escompter des difficultés intérieures dans les îles Britanniques.

Après que la Serbie eut accepté toutes les humiliantes exigences austro-hongroises, sauf une, qu'elle ne rejeta d'ailleurs même pas catégoriquement, — quoique l'on n'eût alors, et que l'on n'ait pas encore fourni la moindre preuve de la complicité de son gouvernement dans les meurtres de Sarajevo, — le *Times* écrivit le 27 juillet :

A la vérité, pour l'Entente comme pour l'Angleterre elle-même, le maintien de la paix prime tout autre intérêt ; aussi toutes deux n'épargneront-elles aucun effort pour la préserver. Mais tous les plans qui pourraient être basés sur la supposition que leurs directives politiques ont été modifiées ou soient susceptibles de l'être, sont voués à la déception et à l'échec. Nos amitiés sont inébranlables, nos buts dépourvus de tout soupçon d'agression. Tant que nous pourrons espérer maintenir la paix avec la coopération des grandes puissances qui ne sont pas immédiatement intéressées à cette dangereuse querelle, nous aurons en vue ce but avant tout autre. Mais s'il se manifestait, de quelque côté que ce fût, le désir de mettré à l'épreuve notre fidélité aux principes qui inspirent nos amitiés et assurent par cela même l'équilibre européen, on nous trouverait aussi prêts et résolus à les défendre de toute la force de l'Empire que nous l'avons été, dans le passé, contre toute tentative analogue. L'intérêt, le devoir et l'honneur l'exigent, et l'Angleterre n'hésitera pas à répondre à leur appel.

Le 28 juillet, lorsque la situation européenne parut moins menaçante, le *Times* applaudit à « l'indifférence bien caractéristique à l'égard de toutes considérations d'amour-propre personnel et national, alors que de grandes et urgentes questions se trouvaient en jeu », que révéla l'action de sir Edward Grey en faveur de la paix. En effet, aussitôt qu'il apprit que l'Autriche-Hongrie avait rompu les relations diplomatiques avec la Serbie, sir Edward Grey, faisant fi de tout protocole, demanda aux gouvernements allemand, français et italien d'autoriser leurs ambassadeurs à siéger avec lui en une conférence à Londres, afin de chercher le moyen de régler « les difficultés de l'heure présente ». Il invitait en même temps ces gouvernements à informer, par l'entremise de leurs représentants à Vienne, Saint-Pétersbourg et Belgrade, les gouvernements austro-hongrois, russe et serbe de sa proposition, et de leur demander de suspendre toute opération militaire en attendant le résultat. Mais lorsque sa proposition fut rejetée et que l'Autriche-Hongrie eut, le 28 juillet, déclaré la guerre à la Serbie, le *Times* écrivit, le 29, que le peuple anglais se rendait parfaitement compte de la signification, pour le monde entier, de la guerre austro-serbe. Il savait aussi que le moyen le plus sûr de préserver la paix serait de faire comprendre à tous que si ses amis étaient contraints à une pareille guerre, l'Angleterre, pour sa part, leur apporterait son appui sans réserve.

Le 30 juillet, la perspective s'assombrit. Il était évident que l'Allemagne mobilisait et que la Russie faisait de même. La presse officielle austro-hongroise proclamait que la double monarchie était prête à rencontrer, les armes à la main, tous ceux qui se présenteraient, et que sa politique et celle de l'Allemagne « suivaient la même route ». Ce jour-là, le *Times* écrivit que, dans l'éventualité de l'intervention d'une autre grande puissance dans le conflit austro-serbe, le gouvernement et la nation britannique réservaient leur entière liberté d'action. Il ajoutait :

Si la France se trouve menacée, ou la sécurité de la frontière belge que nous avons garantie avec elle et avec la Prusse par des traités que le gouvernement de Mr Gladstone confirma en 1870, nous saurons comment agir. Il nous est aussi impossible de permettre que la France soit écrasée par l'Allemagne ou que l'équilibre européen soit bouleversé au détriment de la France, que pour l'Allemagne de

consentir à ce que l'Autriche-Hongrie soit écrasée par la Russie, et cet équilibre renversé à l'encontre des intérêts autrichiens et hongrois. Nos amis et nos ennemis verront que, dût ce problème se résoudre par les armes, nous pensons et agissons d'un seul accord. La grande guerre (napoléonienne) dura un quart de siècle, et étouffa chez nous pendant cette période tout esprit de parti. Nous savions alors, comme aujourd'hui, que lorsque nous défendons les intérêts vitaux de la couronne et de la nation, il nous faut frapper comme un seul homme. C'est là ce qui nous donna la victoire contre un monde d'ennemis ; c'est là, nous le sentons et le savons, ce qui nous vaudra une fois de plus la victoire si l'on nous contraint à prendre les armes.

A minuit de ce même 30 juillet, tout espoir de paix s'était presque évanoui. A la Chambre des Communes, ce soir-là, le Premier ministre, Mr Asquith, retira, en vue de la gravité exceptionnelle des circonstances, une proposition urgente et vivement combattue sur le *Home Rule* irlandais. « Lorsqu'il s'agit de paix ou de guerre, dit-il, il est de l'intérêt du monde entier que l'Angleterre présente un front bien uni et puisse parler et agir avec toute l'autorité d'une nation indivisible. » Sir Edward Grey se borna à déclarer : « Nous travaillons encore dans le but unique de préserver la paix européenne, mais il n'a pas été possible aux puissances de s'unir pour l'action diplomatique. »

Le ministre des Affaires étrangères ne pouvait dire publiquement à ce moment précis que l'attitude de l'Allemagne faisait prévoir son intervention dans la guerre ni que, la veille, il avait averti l'ambassadeur d'Allemagne à Londres (le prince Lichnowsky) que si la guerre s'en suivait, il ne fallait pas compter que l'Angleterre ne s'en mêlât pas. Il ne pouvait pas davantage révéler le fait que, ce même 30 juillet, le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur allemand, de retour en Allemagne après un séjour en Angleterre, avait envoyé un télégramme au roi George suggérant, comme unique moyen de préserver la paix, que l'Angleterre « s'efforce d'assurer la neutralité de la France et de la Russie », afin de permettre à l'Autriche-Hongrie d'écraser la Serbie tout à son aise. Mais l'on attendait d'heure en heure la nouvelle de la mobilisation allemande, et il était certain que la mobilisation française en serait la conséquence immédiate. Cependant, les partisans de l'Allemagne faisaient, dans le sein du cabinet britannique comme au dehors, des efforts

désespérés pour persuader à l'Angleterre de se tenir à l'écart. Nous étions au courant de ces efforts dans les bureaux du *Times*, et écrivîmes donc, le matin du 31 juillet, que dans l'éventualité d'une mobilisation allemande et française, le devoir de l'Angleterre serait clair.

Un bruit inquiétant.

Les dernières épreuves de cet article — écrit, comme ceux qui l'avaient précédé, par l'admirable vétéran de la littérature qu'est Mr J. W. Flanagan, l'une des plumes les plus brillantes de l'Angleterre — étaient à peine corrigées, que vers minuit du jeudi 30 juillet, Mr (depuis lord) Lloyd, l'un des plus jeunes membres du parti conservateur, qui fut plus tard gouverneur de Bombay, entra dans mon bureau.

— C'en est fait, dit-il. Le gouvernement va lâcher.

— Vous ne voulez pas dire qu'il va caler devant l'Allemagne et trahir le pays? m'écriai-je.

— Précisément, répondit-il. Je quitte à l'instant le général sir Henry Wilson, chef de l'état-major général impérial, qui m'a dit où en était la situation.

— Que font donc les chefs de l'opposition? (Conservateurs.)

— Ils s'en vont à la campagne jouer au tennis, répliqua-t-il avec amertume. Balfour, Bonar Law et toute la bande. Vous oubliez que lundi prochain est jour férié!

— Ne vous est-il pas possible de les rallier? demandai-je.

— Maxse (rédacteur en chef de la *National Review*) et moi y pensions, dit mon visiteur. Nous pourrions aller à leur recherche avec des automobiles.

Ils allèrent donc les chercher, et obtinrent que les chefs du parti conservateur (ou unioniste) se réunissent à la résidence de lord Lansdowne, le samedi 1er août, et écrivissent au Premier ministre, Mr Asquith, la lettre historique par laquelle ils s'engageaient à donner leur appui au gouvernement en cette heure critique pour la nation. Quoique leur lettre ne fût pas immédiatement communiquée au cabinet, elle contribua grandement à fortifier l'action de Mr Asquith et à raffermir l'opinion publique qui en avait le plus grand besoin, car de puissantes et occultes influences étaient à l'œuvre pour l'égarer, ainsi que le gouvernement, et pour intimider les défenseurs d'une ferme politique.

Le vendredi 31 juillet, la Banque d'Angleterre éleva son taux d'escompte de 4 à 8 pour 100, et celui de ses intérêts pour prêts à court terme à 10 et demi pour 100. Le Stock Exchange fut fermé *sine die*, et les banques privées restreignirent les paiements en or. Les armateurs payèrent, sans même protester, des primes d'assurance de 60 à 70 pour 100 contre les risques de guerre pour leurs bateaux et leurs cargaisons ; sous son calme apparent, la Cité tremblait, à deux doigts de la panique. Les banques allemandes déversaient depuis quelque temps déjà leurs valeurs étrangères sur le marché de Londres, et l'on laissait entendre qu'un grand agent de change allemand à Londres avait entre les mains pour 13 000 000 de livres sterling de traites anglaises privées. Il fallait de toute évidence donner le temps d'improviser les mesures indispensables pour faire face à l'urgence de la situation, et les directeurs des grandes banques conférèrent avec le chancelier de l'Échiquier pour les étudier.

Toutes ces circonstances expliquent, sans toutefois la justifier, la tentative faite le 31 juillet d'obliger le *Times* au silence. A la demande pressante du chef de l'une des principales firmes financières de la Cité, le rédacteur financier du *Times*, Mr Hugh Chisholm, alla le voir, pour s'entendre dire en face qu'il fallait que les articles de tête du *Times* cessassent immédiatement. Ces articles, clama le magnat financier, poussaient littéralement le pays à la guerre. La Cité de Londres se trouvait à la veille d'une catastrophe telle que le monde n'en avait jamais vu ; le seul moyen de l'éviter était, pour l'Angleterre, de garder une stricte neutralité. Il fit lire à Mr Chisholm une lettre qu'il avait écrite à son parent, chef de la maison-sœur de Paris, annonçant l'imminence d'une terrible crise financière, déclarant que celui qui écrivait n'avait que 1 000 000 de livres à la Banque d'Angleterre et 800 000 à la banque « Union of London et Smith's », — à peine de quoi faire face à ses engagements, — et que ses associés de Paris ne devaient plus tirer sur lui ni chèques ni traites puisqu'il serait dans l'impossibilité de les payer.

Lorsque Mr Chisholm eut lu cette lettre, le magnat financier dénonça une fois de plus comme catastrophique la politique du *Times*, et insista sur la nécessité d'arrêter la campagne et de recommander la neutralité.

Un camouflet bien mérité.

Mr Chisholm, profondément indigné d'une aussi grossière inconvenance, répondit que, tout en n'étant en rien responsable de l'attitude du *Times*, il l'approuvait pleinement, qu'il transmettrait cependant au rédacteur en chef, ainsi qu'à lord Northcliffe, la teneur des observations du financier, mais ne saurait garantir qu'elles seraient prises en considération. Puis il se retira, et, soit dit à son éloge, ne revit jamais ce magnat.

Dès son retour aux bureaux du *Times*, Mr Chisholm mit lord Northcliffe et le rédacteur en chef au courant, puis il assista à la quotidienne conférence de la rédaction. Lord Northcliffe, qui présidait, dit : « Je crois bien que Mr Chisholm a quelque chose à dire. » Celui-ci, pâle encore de colère, raconta alors son entrevue avec le financier. Lorsqu'il eut terminé, lord Northcliffe me demanda mon opinion.

— C'est une ignoble tentative de la finance internationale germano-juive, pour nous intimider et pour que nous nous fassions les avocats de la neutralité, dis-je ; la seule réponse à faire consisterait à publier demain un article encore plus fort.

— Je suis de votre avis, dit lord Northcliffe. Allons de l'avant.

Et nous allâmes de l'avant.

L'article de tête du samedi 1er août, concluait donc en ces termes :

La politique que doit, en dernier ressort, adopter la Grande-Bretagne, s'impose précise et nette ; nous désirons la paix et continuerons à faire tout en notre pouvoir pour la préserver. Si nous nous sentons contraints à tirer l'épée, nous ne le ferons qu'à contre-cœur et sans animosité ; quoi qu'il arrive, ce ne saurait être pour nous une guerre de haine internationale ; nous n'avons rien à venger, rien à acquérir, et ne pouvons être guidés en cette occurrence vitale que par deux considérations, le devoir qui nous lie à nos amitiés et l'instinct de conservation. Cette dernière est la plus puissante et celle qui, si la nécessité s'impose, doit être tenue pour décisive. Nous n'oserions nous tenir à l'écart, les bras croisés, à observer placidement nos amis en péril. Si nous restions passifs, et que le hasard de la guerre

se tournât contre ceux dont les intérêts sont solidaires des nôtres, nous savons fort bien que notre tour viendrait ensuite. Personne alors ne lèverait le doigt pour nous sauver. Si précieuse que nous soit la paix, elle n'est donc point notre intérêt le plus vital : celui-ci réside dans la loi de conservation commune à l'humanité entière. Les armées qui se rassemblent à l'heure présente contre nos amis, jettent leur défi à notre propre sécurité tout autant qu'à la leur. Il importe donc que, si la nécessité s'en impose, nous assumions notre part de cet assaut sans précédent et, s'il nous faut intervenir, le pays tout entier ne reculera devant aucun sacrifice pour sortir victorieux d'une lutte qui peut même menacer notre existence nationale.

Je me remémorerai toujours le samedi 1er août comme le jour le plus angoissant que j'aie vécu. On savait que l'Allemagne était sur le point de déclarer la guerre à la Russie et que la guerre entre l'Allemagne et la France s'ensuivrait aussitôt. Le point capital était de savoir si l'Angleterre tiendrait bon. Lord Northcliffe me pria vers midi d'être présent à 4 heures à une conférence spéciale qui se tiendrait dans son bureau au *Times*. Cette conférence comprenait quatre personnes : lui, un membre important de la rédaction du *Times*, un autre membre également important d'un autre journal contrôlé par lord Northcliffe, et moi. Il convient que j'explique qu'étant directeur de la politique étrangère, la crise européenne fût, dès son début, considérée comme étant de mon ressort, et que, de ce fait, j'avais dû déterminer l'attitude du journal, tout en laissant la responsabilité suprême au rédacteur en chef. Sachant ce que je savais de la situation européenne et des forces qui poussaient à la guerre, j'avais suivi la seule voie qui me parût admissible : la responsabilité en reposait donc réellement sur moi. Ce fut sans doute pour cette raison que lord Northcliffe s'adressa à moi en premier lieu, et dit avec une grande gravité :

— J'ai appris de source digne de foi que le gouvernement va lâcher. Nous avons jusqu'à présent énergiquement soutenu le point de vue de l'intervention aux côtés de la France et de la Russie. Mais si le gouvernement flanche, que devrions-nous faire selon vous?

— Nous n'avons pas le choix, répondis-je. Si le gouvernement flanche, nous n'avons plus qu'à mettre de côté tout ménagement et à tomber à bras raccourcis sur le gouvernement. . . . .

— Vous l'attaqueriez à un moment de crise nationale? dit lord Northcliffe.

— Très certainement, dis-je. Admettons que nous suivions le gouvernement dans ses hésitations. Les Allemands seront en Belgique et en France dans un jour ou deux, et, découragés par notre défection, il est possible que les Français ne puissent pas leur résister. Paris peut tomber dans une quinzaine, à moins que la France ne s'arrange avec les Allemands et se joigne à eux contre nous, comme nous le mériterions. Si nous attaquons le gouvernement, nous pourrons soit le contraindre à tenir bon, ou provoquer la formation d'un gouvernement national qui saura faire son devoir avant qu'il ne soit trop tard.

— Si même nous échouons, nous aurons sauvegardé la dignité du *Times* en tant qu'institution nationale, et notre influence se trouvera doublée lorsque, ce qui arrivera inévitablement, les événements nous contraindront à faire la guerre pour nous défendre. Il n'y a vraiment pas d'autre alternative que de continuer notre action.

Lord Northcliffe demanda alors l'opinion du représentant de son autre journal qui dit simplement :

— Attaquer le gouvernement en un moment de crise? Impossible! Le pays ne nous le pardonnerait jamais.

Se tournant alors vers l'important membre de la rédaction du *Times*, lord Northcliffe le pria de donner son avis :

— Il ne faudrait pas trop nous presser, répondit-il. Il y a autant à dire en faveur de l'une que de l'autre des opinions émises. Mais nous ne paraissons que lundi matin : bien des événements peuvent se produire entre aujourd'hui et demain soir. Je trouve que nous devrions nous ajourner à demain après-midi.

Lord Northcliffe allait répondre lorsque son téléphone retentit. Son visage changea pendant qu'il écoutait, et il dit en raccrochant le récepteur :

— Je suis appelé d'urgence par des gens importants. Nous nous réunirons demain.

Lord Northcliffe m'apprit par la suite que les personnes qui l'avaient instamment prié de les voir étaient le magnat financier qui avait tenté d'imposer silence au *Times* et son frère cadet. On lui avait dit au téléphone avoir des nouvelles de la plus haute gravité à lui communiquer. Lorsqu'il les rejoignit, ils l'assurèrent qu'ils avaient reçu de tels rensei-

gnements sur l'écrasante force militaire et navale de l'Allemagne, que si l'Angleterre entrait dans la lice « l'empire britannique serait en quelques semaines balayé de la face du globe ». Ils l'imploraient donc d'user de son influence pour maintenir la neutralité de l'Angleterre. Ils avaient déjà fait des représentations analogues au chancelier de l'Échiquier, Mr Lloyd George, qui appréciait pleinement la gravité de la situation. Si lord Northcliffe prenait résolument parti pour la neutralité, tout pourrait encore être sauvé.

Il ne me fit pas part de sa réponse, mais j'appris par ailleurs que leur entretien fut très bref.

Une triste nuit.

Lorsque je quittai les bureaux du *Times* cet après-midi-là, je me sentais plus déprimé que je ne l'avais jamais été et ne le fus jamais depuis. Je n'avais certes aucune raison de croire que lord Northcliffe hésitât, mais il était de toute évidence que de fortes influences s'emploieraient pour lui faire adopter tout au moins un moyen terme. Je ne le connaissais pas encore comme j'appris à le connaître plus tard, lorsque je le vis de si ferme propos contre des pressions à courte vue et peu patriotiques. Mais je sentais que si le gouvernement britannique se décidait pour la neutralité et que le journal ne prît pas fortement position contre, je ne pourrais rester au *Times* ni peut-être même en Angleterre.

Dans la soirée parvint la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Pensant que l'ambassadeur de Russie, le comte Benckendorff, serait peut-être en mesure de me fournir quelques éclaircissements sur l'attitude du gouvernement britannique, je lui téléphonai, et il me pria de venir à l'ambassade. Je restai avec lui de neuf à onze heures, discutant la situation sous tous ses angles. Ma première question fut pour m'informer si lui ou son gouvernement avaient directement ou indirectement reçu le moindre indice de ce que ferait l'Angleterre.

— Il nous a été impossible d'obtenir la plus faible indication de l'attitude de votre gouvernement, dit-il, « pas *ça* », et il claqua ses doigts d'un geste expressif. « Sazonoff, le ministre des Affaires étrangères russe, ne cesse de me télé-

graphier pour me dire de m'efforcer d'obtenir de sir Edward Grey une assurance quelconque d'appui, mais Grey ne veut pas dire un mot qui révèle en rien sa pensée. A Saint-Pétersbourg, le pauvre Buchanan (l'ambassadeur britannique) reste planté dans son ambassade pendant qu'au dehors cinquante mille Russes chantent *Rule Britania*, et il est aussi peu renseigné que moi. Quelle situation ! Non, je n'ai rien, rien — sauf le sentiment ancré tout au fond de mon cœur, que Grey est loyal. C'est peu, mais c'est toujours quelque chose. »

Armé de cette maigre fiche de consolation, je passai une triste nuit. Ce ne fut que le lendemain soir, dimanche 2 août, que le gouvernement se décida à agir. Sir Edward Grey, qui résidait alors chez lord Haldane, reçut après dîner une dépêche disant que les Allemands allaient, en toute probabilité, envahir la Belgique. Grey et Haldane furent tous deux d'avis qu'il fallait agir sans plus tarder. Ils se rendirent auprès du Premier ministre qui sanctionna la proposition que fit lord Haldane de mobiliser dès le lendemain matin la force expéditionnaire britannique ; l'ordre de mobilisation fut en fait donné à 11 heures le lundi matin 3 août. Comme pour la flotte, certaines dispositions préliminaires avaient déjà été prises, et tout se passa sans accroc.

Le service secret allemand en Angleterre s'était fort remué depuis quelques jours ; ses agents avaient réuni de précieux renseignements, mais grâce à la perspicacité et au courage d'un employé des postes, leurs efforts ne servirent à rien. Le dimanche 3 août, plusieurs employés sachant l'allemand se trouvaient de service à un bureau de poste où l'on préparait habituellement les sacs postaux pour l'Allemagne. L'un d'eux remarqua que quantité de lettres provenant de différentes parties de l'Angleterre étaient adressées à Charlottenburg, un faubourg de Berlin. Sans instructions, et au défi des règlements, il les ouvrit et les confisqua toutes ; elles contenaient des renseignements pour l'état-major général allemand. C'est ainsi que grâce au courage de cet homme qui savait pertinemment qu'il ne s'exposait pas seulement au renvoi, mais à de sévères sanctions, ces renseignements ne parvinrent pas en Allemagne ; et les autorités britanniques, en permettant habilement aux espions allemands de continuer leurs opérations même après que la guerre eut éclaté, purent mettre la main sur eux et désor-

ganiser au moment critique l'espionnage allemand en Grande-Bretagne.

Vers midi, le dimanche 2 août, j'allai voir l'ambassadeur de France, M. Paul Cambon. Tout comme son collègue de Russie, il ignorait totalement les intentions du gouvernement britannique. Lorsque je lui parlai de la violation de la neutralité du Luxembourg, annoncée le matin, il me montra une copie du traité du Luxembourg par lequel les puissances signataires garantissaient conjointement, mais non séparément, la neutralité du Grand-Duché, et s'écria avec amertume :

— Voici la signature de l'Angleterre ; j'ai demandé à Grey si l'Angleterre a l'intention de la respecter.

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien, rien. Je ne sais même pas si, d'ici ce soir, le mot « honneur » ne devra pas être rayé du vocabulaire britannique.

Je rappelai cette conversation à M. Paul Cambon le 31 décembre 1920 lorsque, terminant sa longue et remarquable carrière d'ambassadeur à Londres, il eut remis ses lettres de rappel.

— Ai-je dit cela? demanda-t-il avec vivacité. C'était une chose bien raide à dire.

— Oui, monsieur l'ambassadeur, vous l'avez dit, et moi, quoique Anglais, je ne m'en suis pas offensé, car la situation était bien raide aussi, et la responsabilité qui vous incombait, effroyable.

— Ah! reprit-il. Ce furent les seules trois journées de réelles difficultés que j'ai connues de tout mon long séjour à Londres, — les 1er, 2 et 3 août 1914. Songez à ce qu'elles signifiaient. Votre Cabinet avait à plusieurs reprises discuté sur la crise européenne. Nous avions compté sur l'appui de trois ou quatre ministres ; quelques-uns, mais pas tous, avaient été influencés par de graves considérations émises en faveur de la neutralité britannique par des hommes importants de la Cité. Il y eut, dans la matinée du samedi 1er août, un nouveau conseil des ministres. Je vis Grey aussitôt après, et il me dit que le gouvernement n'avait pas pu se décider pour l'intervention dans la guerre. Il parlait avec une grande gravité. Je répondis que je ne pouvais et ne voulais pas dire cela à mon gouvernement.

— Après tout ce qui s'est passé entre nos deux pays,

m'écriai-je, après la retraite de nos troupes à dix kilomètres de la frontière, qui laisse tout loisir aux patrouilles allemandes d'évoluer à leur aise sur notre sol, tant nous sommes désireux d'éviter jusqu'à la moindre apparence de provocation ; après l'accord entre vos autorités navales et les nôtres à la suite duquel notre flotte a été concentrée dans la Méditerranée afin de permettre à la vôtre de se concentrer dans la mer du Nord, avec le résultat que s'il prenait fantaisie à la flotte allemande de descendre sur la Manche et de détruire Calais, Boulogne et Cherbourg, nous serions dans l'impossibilité d'opposer la moindre résistance, vous venez me dire que votre gouvernement ne peut se décider à l'intervention? Comment puis-je envoyer un pareil message? Il remplirait la France de rage et d'indignation, mon pays dirait que vous nous avez trahis. Ce n'est pas possible ! Je ne puis envoyer une telle nouvelle. Il est vrai que les accords entre vos autorités militaires et navales et les nôtres n'ont pas été ratifiés par nos gouvernements, mais vous avez assumé une obligation morale de ne pas nous laisser sans appui.

Je revis Grey ce soir-là et le lendemain matin après le conseil des ministres, mais ce ne fut que dans la soirée du dimanche 2 août que Mr Asquith me fit connaître la décision de mobilisation et que j'obtins l'assurance que la flotte britannique protégerait notre côte septentrionale qui se trouvait découverte. Je sentais que Grey avait été dès le début de cœur avec nous, que Mr Asquith et Mr Winston Churchill avaient eux aussi pris notre parti. Mais pouvaient-ils entraîner leurs collègues, et pouvaient-ils forcer l'assentiment de la Chambre des Communes?

— Vous vous rappelez sans doute, monsieur l'ambassadeur, la réponse du roi à la lettre du président Poincaré en date du 31 juillet, interrompis-je, avec sa correcte mais peu encourageante assurance : « Mon gouvernement continuera à étudier en toute liberté et franchise avec M. Cambon tout point susceptible d'intéresser nos deux peuples », précédée de la déclaration que « quant à l'attitude de mon pays, les événements se modifient avec une telle rapidité qu'il est difficile de prévoir les développements futurs? » J'entendis chuchoter par la suite que le roi l'avait appelée : « ma misérable lettre ». Il a dû trouver bien pénible de s'exprimer avec tant de réserve à un pareil moment.

— Comment Sa Majesté pouvait-elle passer outre à

son gouvernement? répondit M. Cambon. Il est le plus constitutionnel des souverains, non pas seulement dans la forme mais dans le principe. Comme ses principaux ministres, comme Mr Balfour et lord Curzon, parmi les chefs de l'opposition, il était de cœur avec nous et le marqua aussitôt que cela lui fut constitutionnellement possible, mais nous ne pûmes vraiment respirer qu'après que Grey eut parlé à la Chambre des Communes l'après-midi du lundi 3 août.

— Cependant, monsieur l'ambassadeur, le gouvernement avait déjà connaissance de l'ultimatum à la Belgique et s'était décidé pour la guerre? La décision a dû être prise au Conseil de cabinet du dimanche 2 août?

— Il se peut qu'ils aient, ou non, eu connaissance de l'ultimatum, répliqua M. Cambon, mais ils ignoraient l'invasion de la Belgique. De puissantes influences étaient d'ailleurs encore à l'œuvre en faveur de la neutralité. Feu lord Rothschild me dit qu'il avait été appelé au nº 10 Downing Street dans la matinée du 2 août, pendant une séance du Cabinet. Il m'a dit dans la suite qu'il avait poussé dans le sens de l'intervention, mais je n'étais pas entièrement rassuré.

— Certaines personnes sont d'avis que vous aviez raison de ne pas l'être, dis-je.

Les efforts de Herr Ballin.

Les nouvelles étaient moins inquiétantes lorsque j'arrivai aux bureaux du *Times* au début de l'après-midi du 2 août. Le Cabinet s'était réuni le matin, et d'après les nouvelles que l'on pouvait obtenir, le débat avait été grave mais décisif. Une forte partie du gouvernement préconisait la neutralité, mais Mr Asquith, sir Edward Grey, lord Haldane, Mr Herbert Samuel et Mr Winston Churchill étaient bien décidés à respecter, à tout prix, l'obligation britannique de défendre la neutralité de la Belgique, et le gros de leurs collègues finirent par se ranger à leur avis. Mr Lloyd George lui-même (que certains radicaux s'attendaient à voir démissionner et se rallier au leader travailliste, Ramsay MacDonald et à d'autres, pour former un parti de « guerre à la guerre ») soutint la majorité. Seuls, lord Morley, Mr John Burns

et Mr Charles Trevelyan poussèrent leurs scrupules de conscience au point de démissionner.

La conférence de la rédaction du *Times* fut mémorable ce jour-là. Lord Northcliffe présidait à nouveau, et Mr John Walter, propriétaire en second, était également présent. Il avait assisté quelques semaines auparavant aux régates de Kiel, invité par Herr Ballin, le fameux directeur de la ligne Hamburg-Amerika, désigné couramment en Allemagne sous le sobriquet de « Juif océanique » de l'empereur. Mr Walter nous communiqua un message de Herr Ballin que lui avait fait tenir à midi le comte Wengersky, directeur à Londres de la Hamburg-Amerika, message écrit à la machine en un anglais douteux sur du papier portant l'en-tête de la compagnie. Mr Walter explique qu'il avait donné à entendre au comte Wengersky qu'un message d'une telle importance, envoyé par Herr Ballin, émanant pour ainsi dire de l'empereur allemand, paraîtrait très certainement dans le *Times;* et il était d'avis que sa publication s'imposait. Il me tendit ce message, qui était ainsi conçu :

J'apprends avec étonnement qu'en France et ailleurs dans le monde, on imagine que l'Allemagne veut entreprendre une guerre d'agression et que c'est dans ce but qu'elle a provoqué la présente situation. On dit que l'empereur juge le moment venu de régler ses comptes avec ses ennemis ; quelle funeste erreur ! Quiconque connaît l'empereur comme moi, quiconque sait avec quelle gravité il envisage la responsabilité de la couronne, combien ses idées de morale ont pour racine un sincère sentiment religieux, ne peut qu'être stupéfait que l'on puisse lui attribuer de semblables motifs.

Il n'a pas voulu la guerre ; elle lui a été imposée par la force des circonstances. Il a travaillé sans défaillance au maintien de la paix, et a jeté, dans la balance, conjointement avec l'Angleterre, toute son influence à la recherche d'une solution pacifique qui épargnât à son peuple les horreurs de la guerre. Mais l'attitude de la Russie est cause que tout a échoué ; au beau milieu de négociations qui promettaient d'aboutir, elle a mobilisé ses forces, démontrant par ainsi la fausseté de ses déclarations pacifiques.

A présent, les frontières de l'Allemagne sont menacées par la Russie qui entraîne ses Alliés dans la guerre ; à présent l'honneur de l'Allemagne est en jeu. Est-il possible, dans de pareilles circonstances, que le monarque le plus épris de paix fasse autre chose que de mettre l'épée à la main pour la défense des intérêts les plus sacrés de la nation?

Et puis il y a, en dernier ressort, le peuple allemand profondément pénétré de la parole du prince de Bismarck contre les guerres agressives : « On ne doit pas chercher à lire à l'avance les pages du destin. »

Il faut le répéter : la Russie seule impose la guerre à l'Europe. A la Russie seule en incombe l'entière responsabilité.

Après avoir lu cette grandiloquente élucubration aux rédacteurs réunis, je m'élevai vigoureusement contre sa publication. Ballin était venu en Angleterre vers le 20 juillet et avait vu sir Edward Grey, lord Haldane et Mr Winston Churchill. On soupçonnait bien, sans en avoir la preuve positive, qu'il était chargé d'une mission tout au moins officieuse de l'empereur allemand ou du ministère des Affaires étrangères, — ce soupçon devait bientôt trouver sa confirmation dans la *Biographie de Ballin* qu'a écrite Huldermann. Apparemment, Ballin ignorait encore à ce moment les desseins officiels de son pays, et il marqua, ou affecta de marquer par la suite, de l'amertume sur la façon dont on s'était servi de lui. Quoique ne l'ayant jamais rencontré, je savais assez des rapports de Ballin avec le kaiser et avec le ministère pour être convaincu qu'il n'était qu'un agent du gouvernement allemand, et que nous serions mal avisés et injustes à l'égard du public britannique et de sir Edward Grey de publier son message le matin du 3 août, jour où sir Edward Grey allait annoncer à la Chambre des Communes la guerre imminente, sans savoir jusqu'à quel point il entraînerait le Parlement avec lui. Il semblait donc impolitique à l'extrême de permettre à Herr Ballin de se porter garant dans le *Times* des pieuses intentions de Guillaume II, au moment précis peut-être où ses troupes auraient attaqué la France ou envahi la Belgique.

Lord Northcliffe et le rédacteur en chef me donnèrent raison et je mis la communication Ballin dans ma poche. Mais le 3 août, vers minuit, un télégraphiste m'apporta une dépêche adressée : « Wolff Bureau, London, *Times*. » Quoique nous ne fussions pas encore en guerre, le discours de sir Edward Grey donnait clairement à entendre que ce n'était plus qu'une question d'heures, aussi n'hésitai-je pas à ouvrir le télégramme. Il était daté de Berlin, 2 août, mais retardé dans la transmission, et était évidemment destiné au représentant à Londres du Wolff Bureau. Voici son texte en allemand :

Wolff Bureau.

London Times *bringt Erklärung Ballins zur Lage. Bittewœrtlich telegraphieren.*

Wolf Bureau.

Ce qui signifie :

Le *Times* de Londres fait paraître déclaration de Ballin sur la situation. Prière de la télégraphier intégralement.

Il ressortait clairement que le bureau de réception de Londres avait pris le commencement du texte pour la fin de l'adresse, et, croyant que le Wolff Bureau se trouvait aux bureaux du *Times*, nous avait envoyé le télégramme. J'en fis prendre copie, écrivis en allemand sur l'original : « Le *Times* ne publie aucune déclaration de Ballin, » le remis dans son enveloppe et dis au télégraphiste de le porter à l'adresse du Wolff Bureau.

Nous nous trouvions ainsi par un heureux accident posséder la preuve soit que Herr Ballin avait informé l'agence télégraphique allemande de ce qu'il avait fait, ou que sa communication avait été dictée par le gouvernement allemand, si ce n'est par l'empereur lui-même, et que, si elle avait paru dans le *Times*, elle eût été retélégraphiée en Allemagne accrue de l'autorité de sa publication dans le premier journal anglais. Bref, la manœuvre de Herr Ballin révéla une tentative pour exploiter la bonne foi de Mr Walter dans le but d'user de l'influence du *Times* en Angleterre et de l'autorité de son nom à l'étranger, pour induire en erreur à la fois le public britannique et le public allemand.

Ballin démasqué.

Le *Times* publia le 12 la communication de Herr Ballin à Mr Walter, mais sans nommer ni l'auteur du message ni son destinataire. Il était simplement dit que le message portait le nom d'un personnage allemand très en vue, en étroites relations avec l'empereur, et qu'il était « très évidemment destiné à être publié le matin du 3 août, jour du discours historique de sir Edward Grey aux Communes ».

Pendant neuf mois l'on n'entendit plus parler de l'affaire ; mais en avril 1915, le *New York World* reçut de son corres-

pondant spécial en Allemagne, herr von Wiegand, un compte rendu d'une interview avec Ballin en laquelle celui-ci faisait état d'une assurance que lui avait personnellement donnée l'empereur : « Je n'ai jamais désiré cette guerre. Chacun de mes actes durant les vingt-six années de mon règne prouve que je n'ai pas voulu amener cette guerre, ni aucune autre », et il ajoutait :

Nous sentons tous que cette guerre a été amenée par l'Angleterre ; nous croyons sincèrement que sir Edward Grey eût pu l'arrêter. Si, dès le premier jour, il avait déclaré : l'Angleterre refuse d'entrer en guerre pour des raisons d'ordre intérieur entre la Serbie et l'Autriche, la Russie et la France eussent trouvé le moyen de s'entendre avec l'Autriche. Si d'autre part, sir Edward Grey avait dit que l'Angleterre était prête à entrer dans le conflit, l'Autriche eût, en toute probabilité, ne fût-ce que pour l'Allemagne, été plus disposée à transiger. Mais en laissant son attitude dans le vague et en nous donnant à entendre qu'il ne se sentait pas tenu d'entrer dans la guerre, sir Edward Grey l'a certainement suscitée. S'il avait décidé de suite dans un sens ou l'autre, sir Edward Grey eût pu éviter cette terrible chose.

Un récit de cette « interview » parut dans le *Times* le 15 avril 1915 : on y fit suivre le message de Ballin du 2 août 1914, en déclarant qu'il en était l'auteur. Il en ressortit qu'en août 1914, Ballin avait, pour la consommation britannique et au nom de l'empereur allemand, rejeté sur la Russie toute la faute de la guerre, tandis que, pour la consommation américaine, il en rejetait neuf mois plus tard tout le blâme sur sir Edward Grey.

C'en fut trop pour Ballin. Trois jours plus tard, l'un des organes officieux allemands, la *Gazette de Cologne*, citait l'article du *Times* comme préface à un télégramme de Hambourg, évidemment envoyé par Ballin lui-même. Le télégramme était ainsi conçu :

L'intention du *Times* est de porter atteinte à notre empereur en rapportant de prétendus propos de Herr Ballin, car le *Times* a dit à plusieurs reprises qu'alors comme aujourd'hui Herr Ballin parlait au nom du Kaiser. Mais cette nouvelle vilenie n'a pas réussi. Nous publions ci-dessous comme preuve de l'art de déformation sans scrupule pratiqué par le *Times* la traduction complète de la lettre adressée par Herr Ballin, le 1er août 1914, à l'éditeur du *Times*, Mr Walter, qui fut l'été dernier son hôte pendant la semaine de Kiel.

Il n'est pas un homme sain d'esprit qui puisse découvrir dans cette lettre les allégations du *Times* quant aux déclarations de Herr Ballin au nom de l'empereur, ni celles concernant la Russie, que le *Times* lui a faussement attribuées et même citées textuellement. Mais ce journal semble croire que ses lecteurs « goberont » n'importe quoi.

La lettre citée par la *Gazette de Cologne* comme ayant été écrite le 1er août par Ballin à Mr Walter, était une réponse à une lettre de remerciements pour les agréables journées passées à Kiel. Elle ne contenait pas un mot sur la responsabilité de la Russie, mais après une allusion à la possibilité de guerre, disait que Herr Ballin serait reconnaissant que l'on pût trouver place dans le *Times* pour l'exposé de son point de vue que la guerre, si elle se produisait, serait pour l'Allemagne une guerre défensive, vu que tous les efforts du Kaiser et du chancelier tendaient au maintien de relations pacifiques et amicales avec les pays étrangers. La lettre ajoutait :

Tous ceux qui connaissent l'empereur allemand partageront mon opinion que ce serait pour lui une violente contradiction à ses opinions religieuses de tirer l'épée, sauf pour l'honneur et le bien de son peuple, et que la seule pensée d'une guerre préventive est inconcevable à un homme tel que lui.

Le télégramme de Ballin à la *Gazette de Cologne*, ainsi que le texte complet de sa prétendue lettre à Mr John Walter, furent, le 19 avril, reproduits dans le *Times*, qui ne put que déclarer sa complète ignorance de cette lettre et affirmer que Mr Walter ne l'avait jamais reçue. La situation était difficile, et cela d'autant plus que je n'avais pas même gardé copie de l'original de la communication dactylographiée du comte Wengersky à Mr Walter. Elle avait été envoyée à l'impression le 11 août 1914 et, comme la plupart de la vieille « copie », avait été détruite au bout de six mois. Nous n'avions donc pas le moindre lambeau de preuve à l'appui de nos assertions, ni aucun moyen de réfuter l'accusation portée contre nous par Ballin d'avoir fabriqué ce document de toutes pièces.

La main du hasard.

Deux jours plus tard un homme inconnu se présenta aux bureaux du *Times*. Lorsque je le reçus, il tira de sa poche

l'original d'un télégramme en allemand envoyé de Hambourg par Ballin à 11 h. 20 du soir, le 1er août 1914. Il était adressé au comte Wengersky et portait le timbre de réception du bureau de poste londonien du West Strand, 5 heures du matin, 2 août, et commençait ainsi :

Traduisez en anglais l'article ci-dessous, portez cette traduction à Mr Walter, éditeur du *Times*, avec mes meilleurs compliments, et demandez-lui de la publier dans le *Times* de lundi (3 août). En cas de refus, arrangez-vous pour faire paraître l'article bien en vue dans un autre journal de premier ordre. Faites-moi connaître le résultat télégraphiquement en allemand, les dépêches en langues étrangères étant confisquées à présent en Allemagne. La guerre n'a pas encore été déclarée et il reste une lueur d'espoir. La lettre pour Walter que devait apporter Knuth se trouve donc remplacée par le présent télégramme ; j'envoie la lettre pour lord Haldane directement par la poste, de sorte que Knuth ne partira pas.

Le texte de « l'article » qui suivait, correspondait, mot pour mot, au texte du message remis par le comte Wengersky le 2 août, sauf que dans sa traduction celui-ci avait supprimé la phrase : « Nul autre que la Russie n'a voulu la guerre », qui terminait l'original.

Il fut ainsi démontré que non seulement Ballin n'avait pas envoyé sa lettre du 1er août à Mr Walter, mais qu'il l'avait remplacée par l'article télégraphié rejetant tout le blâme sur la Russie ; puis, qu'il avait par la suite nié l'authenticité de ce télégramme, et accusé le *Times* d'un faux pour avoir fait paraître son article, lorsqu'il fut commode pour lui ou pour l'empereur allemand de prétendre que sir Edward Grey était responsable de la guerre.

Le 23 avril, le *Times* fit paraître un récit de l'incident, accompagné d'un *fac simile* du télégramme de Ballin au comte Wengersky ; et à partir de cet instant Herr Ballin se tint coi.

Cependant l'histoire racontée par l'homme qui apporta ce télégramme était, en soi, un véritable roman. Il avait, paraît-il, été employé au bureau londonien de la Hamburg-Amerika ; et lorsque, après que la guerre eut éclaté, l'amirauté britannique avait perquisitionné dans les papiers de celle-ci à Londres, une grande quantité de documents sans importance furent abandonnés. Il avait réuni ces papiers, en avait fait des paquets, les avait remportés chez lui et

mis dans son grenier. Or, il se trouva que le jour même où parut dans le *Times* la prétendue lettre de Ballin à Mr Walter et sa dénonciation du télégramme à Wengersky comme étant un faux, la femme de cet homme l'avertit qu'il ferait bien de s'occuper des papiers se trouvant au grenier au cas où ils auraient une valeur quelconque, parce que les enfants jouaient avec. Il monta au grenier et trouva en effet ses enfants occupés à allumer un feu dans la cheminée avec quelques-uns de ces papiers, parmi lesquels le paquet contenant le télégramme de Ballin à Wengersky dont le poids avait, d'ailleurs, étouffé les flammes. En ouvrant ce paquet, il en constata le contenu et jugea utile, en l'occurrence, de porter le télégramme au *Times*. Evidemment, la Providence qui veille sur les enfants et les ivrognes, étend aussi sa bienveillance sur les journaux honnêtes.

Le chiffon de papier.

Le 4 août, les troupes allemandes en Belgique mettaient le feu à Visé et commençaient l'attaque sur Liége, pendant qu'au Reichstag les socialistes votaient cinq milliards de marks pour les premiers crédits de guerre. Ce matin-là, sir Edward Grey donnait à sir Edward Goschen, ambassadeur britannique à Berlin, l'ordre de demander ses passeports, à moins que ne parvînt à Londres, avant minuit, une assurance de l'Allemagne que la neutralité de la Belgique serait respectée, assurance que la France avait donnée dès le 31 juillet. Après une entrevue vers sept heures du soir, avec le ministre des Affaires étrangères, Herr von Jagow, qui ne laissait entrevoir aucune chance que cette assurance serait donnée, sir Edward Goschen demanda ses passeports et eut un dernier entretien, plus tard dans la soirée, avec le chancelier impérial, Herr von Bethmann Hollweg.

Lorsque fut publiée la mémorable dépêche décrivant cette entrevue avec le chancelier, je fus rempli d'aise que le monde eût enfin l'occasion d'apprécier les qualités foncières de l'ambassadeur britannique. On ne l'avait jamais tenu pour un diplomate de premier ordre. La facile bonhomie qui marquait ses rapports officiels et mondains cachait aux observateurs superficiels le côté fort de son caractère. Comme en témoigne son attitude envers Æhrenthal au

moment de la crise bosniaque, c'est aux heures difficiles qu'il se faisait le mieux valoir. Le roi Édouard avait pour lui la plus haute estime et se fiait à son jugement. Mais sa place dans l'histoire est assurée parmi les plus éminents représentants de l'Angleterre par la façon dont il traita Bethmann-Hollweg dans l'entrevue du 4 août. Son rapport a été souvent cité, mais supportera bien de l'être une fois de plus.

Je trouvai le chancelier fort agité. Son Excellence commença aussitôt une harangue qui dura environ vingt minutes. Il dit que la décision prise par le gouvernement de Sa Majesté (britannique) était terrible. Pour un simple mot — « neutralité » — mot dont on avait, en temps de guerre, si souvent fait peu de cas — pour un simple chiffon de papier, la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation avec laquelle elle avait tant d'affinités et qui ne désirait rien de mieux que de rester avec elle en termes d'amitié... Il tenait la Grande-Bretagne pour responsable des terribles événements qui pourraient s'ensuivre. Je protestai fortement contre cette déclaration, et dis que, de même que lui et Herr von Jagow souhaitaient que je comprisse que c'était, uue raison stratégique, une question de vie ou de mort pour l'Allemagne d'avancer à travers la Belgique et de violer sa neutralité, de même je voudrais qu'il comprît que c'était, pour ainsi dire, question de « vie ou de mort » pour l'honneur de la Grande-Bretagne de tenir son engagement de faire tout en son pouvoir pour défendre la neutralité de la Belgique en cas d'attaque. Il fallait absolument que le pacte solennel fût respecté, sinon quelle confiance pourrait-on avoir dans l'avenir dans les engagements souscrits par la Grande-Bretagne? Le chancelier dit : « Mais à quel prix ce pacte aura-t-il été maintenu? Le gouvernement britannique a-t-il songé à cela? » J'indiquai aussi clairement que possible à Son Excellence que la crainte des conséquences ne pouvait guère servir d'excuse pour la violation de solennels engagements ; mais Son Excellence était si surexcitée, si évidemment écrasée par la nouvelle de notre décision et si peu disposée à entendre raison, que je m'abstins de jeter encore de l'huile sur le feu par d'autres arguments.

L'Empire britannique en guerre.

Un petit groupe de journalistes attendait au Foreign Office dans la nuit du 4 août. On ignorait encore que les Allemands eussent attaqué Liége, et quelques-uns voulaient

encore espérer qu'à l'heure suprême l'Allemagne promettrait de respecter la neutralité belge. Je n'espérais rien de tel. J'étais convaincu, depuis le mois d'août 1908, que lorsque l'Allemagne ferait la guerre ses forces passeraient par la Belgique. Peu avant minuit, on annonça que l'Allemagne avait finalement décidé de passer outre à la demande britannique, et que c'en était fait de la paix. Le nombre de ceux qui réalisaient ce que signifierait vraiment la guerre était restreint. Les Dominions d'outre-mer se ralliaient déjà à la mère patrie — le Canada avait offert son aide dès le 1er août, l'Australie 20 000 hommes le 3, et tous envisageaient avec confiance l'issue de la lutte. Mais ils étaient si peu accoutumés aux conditions d'une guerre continentale que leurs esprits ne pouvaient concevoir ni l'immensité ni l'intensité du conflit dans lequel ils se trouvaient engagés.

La plupart des membres du gouvernement ne voyaient pas plus clair que le peuple. L'unanimité sur le devoir de combattre pour la neutralité de la Belgique et pour la sécurité des détroits était, à cette heure, à peu près entière. Mais, si on leur eût dit en août 1914 que la guerre durerait quatre ans et trois mois ; qu'elle coûterait à la Grande-Bretagne 8 milliards de livres sterling ; qu'avant qu'elle ne fût terminée 7 630 000 hommes blancs seraient enrôlés dans l'armée et la marine britanniques ; que plus de 9 000 000 de tonnes de la marine marchande seraient perdues ; que l'appoint britannique au tableau de morts alliés serait de 846 023, et que les blessés seraient au nombre de 2 121 000, ils eussent été épouvantés. Ils n'eussent point, cependant, tremblé ni flanché, car, même à ce moment-là, l'instinct obscur qui constitue l'élément déterminant des esprits britanniques les avertissait vaguement que la liberté de leur pays, que son existence même, étaient en jeu.

H. WICKHAM STEED.

Le Poème de Daphnis

Retour du Printemps.

La saison pluvieuse enfin s'en est allée!
Daphnis, des dieux meilleurs règnent sur la vallée
Et, si ton œil trop jeune encor ne les voit pas,
Reconnais le printemps éclos sous tous leurs pas.
Zeus ne te défend point de sentir et d'entendre!
Du toit s'élève un chant moins plaintif et plus tendre,
Et là, devant le seuil, ton regard aux aguets
Pourrait à leur parfum découvrir les muguets.
Le puits même, où le ciel indulgent se reflète,
S'orne autour de ses bords de pieds de violette
Et l'eau qui désormais sourd dans sa profondeur
Garde des jours nouveaux l'allégresse et l'odeur.
Plus loin, c'est une fête, un triomphe indicible!
Les flèches du printemps ont ton verger pour cible :
L'arbre est ivre de fleurs et les taillis sont las
Du prompt jaillissement des thyrses de lilas.
Entends! Sur nos coteaux caressés de lumière
Une flûte module un air : c'est la première!

Et tu ne riras pas, si mon vieux cœur se fond
A l'aubade que chante une âme au ciel profond.
Ce renouveau m'emplit d'une langueur divine!
Tout ce que mon regard aperçoit ou devine,
Les invisibles doigts qui tissent ce décor
Pourront-ils à mes vœux, Daphnis, l'offrir encor?
Toi, du moins, tu n'as pas cette mélancolie :
Tu seras longtemps beau, Chloé longtemps jolie,
Et vous vous en irez tous deux par les chemins
Avec les douces fleurs de l'amour dans vos mains.
Qu'importe la saison, triste ou gaie, à votre âge?
L'hiver tempétueux pour vous n'a pas d'outrage,
Et, sous le toit de tuile ou les rameaux flottants,
Vos yeux gardent toujours le regard du printemps!

Le bras d'Eros.

Daphnis, connais l'amour : c'est un dieu redoutable.
Le monde est plein de lui, du palais à l'étable,
Et sa force invincible abat dans le ravin,
Mieux que le feu de Zeus, le chêne immense et vain.
Mais il ne frappe pas sans choix et ses mains sûres
Ne font pas à tout cœur le don de ses blessures.
Il ne ruse jamais, et le vulgaire ment,
Quand il appelle amour le désir d'un moment.
C'est le désir et non l'amour qui s'insinue
Dans le regard de Pan devant la Nymphe nue,
Et la Nymphe sait bien que Pan dans le hallier
S'empressera bientôt de rire et d'oublier.
Mais celui qu'a saisi le bras d'Eros chancelle :
Une ardente sueur de ses membres ruisselle,
Puis, tout d'un coup glacé d'un frisson dévorant,
Comme un homme soudain jeté dans un torrent,
Sans regard et sans voix, il attend avec crainte
Que l'immortel lutteur resserre son étreinte.

Lui cependant sourit sous ses cheveux bouclés
Du sourire ambigu dont les dieux sont troublés
Et, détournant un peu le visage, il convie
L'être que sa loi dompte à marcher vers sa vie,
Vers des jours désormais ou plus longs ou plus courts
Qui tiendront d'Eros seul leur mesure et leur cours.
Daphnis, tel est le dieu dont ton âge se joue,
Quand un duvet naissant orne à peine la joue
Et que, fier de briller parmi les beaux garçons,
On recherche les chœurs de danse et les chansons,
Sans crainte de troubler d'une vaine parole
Une âme vierge, ouverte ainsi qu'une corolle.
Ah! si tu n'aimes point Chloé, n'embrase pas
Cette innocente enfant qui s'attache à tes pas
D'un feu dont tu n'as point éprouvé la brûlure,
N'orne pas de tes mains sa blonde chevelure,
Ne hausse point son corps jusqu'aux fruits des vergers,
Enfin n'imite pas ces fils de nos bergers
Qui, par les soirs de vent, quand le soleil décline,
Elèvent des monceaux de bois sur la colline
Et, par groupes égaux, ingénus et charmants,
Dansent autour de feux où fondent les sarments.

Retour des Hirondelles.

A le voir se tourner vers le ciel éclatant,
Tu demandes, Daphnis, ce que Dorcas attend.
Dorcas, les yeux au loin, attend les hirondelles.
Il n'a plus de parents, d'amis, d'hôtes fidèles,
Et quelle chance est-il en sa vieille saison
Qu'un bonheur attardé s'égare en sa maison?
Il doit tenir à gain le peu que Zeus envoie
A ceux dont le tombeau blanchit tout près la voie
Et c'est beaucoup pour lui, si l'oiseau printani
Revient battre de l'aile aux poutres du grenier.

Tant qu'il est là, Dorcas est tranquille : il lui semble
Que l'hirondelle et l'homme ont fait un pacte ensemble,
Qu'en échange des biens de l'hospitalité
Les dieux lui donneront encor tout un été.
Aussi, comme il s'émeut à voir dans la campagne
S'annoncer le retour de sa chère compagne,
Dont le vol, retardé peut-être, mais certain,
Lui porte par le ciel le signe du destin.
Puisse-t-elle bientôt revenir dans sa vie,
Afin qu'un jour cette âme innocente et ravie
S'endorme à son insu sur le lit que voilà,
Sachant, mon cher Daphnis, que l'hirondelle est là!

Dans la grotte de Pan.

Chloé pleure, Daphnis boude et cesse ses jeux.
Au-dessus des enfants le ciel est orageux
Et, malgré le soleil vagabond, l'on devine
Qu'il pleut dans la montagne et sur la mer divine.
Le printemps ne tient pas tout ce qu'il a promis!
Chloé pleure : Daphnis n'est plus de ses amis.
Mais lui, cherchant des yeux l'abri de quelque roche,
Déclare les pleurs vains, quand l'averse est si proche.
Bien vite il faut entrer dans la grotte de Pan,
Où la rustique main de ses dévots suspend,
Pour se rendre à souhait le maître favorable,
Des petits dieux taillés dans le chêne ou l'érable.
Chloé n'ose; Daphnis la pousse avec dédain,
Lorsqu'un éclair jaillit, aveuglant et soudain,
Suivi d'un grondement dont la gorge est émue.
Daphnis ferme les yeux et Chloé ne remue
Au fond de l'antre sombre, où la voûte se fend
Et mouille d'un peu d'eau les cheveux de l'enfant.
Dehors l'averse gicle en tous sens et la terre
Des dons joyeux de Zeus tonnant se désaltère...

Daphnis n'abaisse plus maintenant les sourcils :
L'orage, en s'éloignant, emporte ses soucis,
Mais Chloé ne veut pas se risquer la première.
Bientôt le seuil de l'antre est baigné de lumière,
Un merle, lourd de pluie encor, sur le gazon
Se lustre au gai soleil qui luit à l'horizon,
Et Daphnis et Chloé, riant de leur folie,
Marchent vers l'arc-en-ciel qui les réconcilie.

La Cigale au soleil.

Dans la cage de joncs où tu l'as enfermée,
Ce matin ta cigale est comme inanimée
Et tes regards, Chloé, me disent ton émoi.
Allons! Vers la pauvrette en hâte conduis-moi :
Sachons quel mal soudain peut l'avoir abattue!
Porte-la dans son lit de feuilles de laitue
Sur ce banc qu'un rayon baigne de sa douceur,
Car le soleil parfois est un grand guérisseur.
Laissons-la s'animer à sa chaude caresse...
Vois! le miracle agit, l'antenne se redresse,
La trompe bouge et l'aile, inerte auparavant,
Bientôt, si tu le veux, pourra s'ouvrir au vent.
L'âme humaine, Chloé, ressemble à ta cigale :
Il lui faut un ciel large, une lumière égale,
Car Zeus, en la créant, ne voulut pas en vain
Qu'elle vibrât sans cesse au souffle du divin.
Dans l'ombre de nos jours elle est comme engourdie :
Rien n'y peut susciter sa douce mélodie,
Mais qu'un rayon d'en haut l'effleure un seul instant,
Elle s'éveille alors de sa nuit en chantant
Et d'un effort nouveau tente d'ouvrir son aile
Vers l'éclair reconquis de la lampe éternelle.

La leçon de flûte.

Chloé, la flûte aux doigts, répète sa leçon.
Près d'elle assis, Daphnis semble attentif au son
Et, pour mieux soutenir l'élève encor peu sûre,
Dans les traits délicats lui marque la mesure,
En frappant du couteau sur sa cruche de grès.
Il songe que vraiment Chloé fait des progrès
Et pourra devant tous aux vendanges prochaines
Flûter auprès de lui sous l'ombre des grands chênes,
Car Daphnis est sensible aux modestes rougeurs
D'un artiste applaudi même des vendangeurs.
Chloé n'a pas souci que chacun parle d'elle :
Elle aime son ami d'un cœur simple et fidèle
Et garde pour lui seul sa joie et sa fierté,
Quand son âme, inspirant la flûte, a bien chanté.
Si Daphnis est content, cela suffit : le reste,
Les gais propos dictés par une muse agreste
Aux buveurs échauffés par la fête du vin,
Pour qui n'a qu'un amour au cœur, quoi de plus vain!
Chloé songe, et voici que de ses mains légères
La flûte a lentement glissé sur les fougères
Et que, sourde aux appels de son cher compagnon,
L'enfant, en s'éloignant, lui fait signe que non.
C'est assez : aujourd'hui la leçon est finie.
Chloé n'écoute plus que la tendre harmonie
(Cependant que Daphnis la suit d'un œil amer)
Du vent, maître divin, qui chante sur la mer.

JEAN SEGRESTAA.

Gloire[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Au loin Binasco brûlait. Dans la nuit, par delà le Tessin, le tocsin des villages prolongeait son appel à la révolte. Les cloches de Pavie s'étaient tues, mais de la ville enfermée dans sa ceinture de murailles, une sourde rumeur montait où des cantiques se mêlaient aux clameurs, aux cris de mort.

Précédés de fourrageurs, les deux escadrons du 24e chasseurs avaient gagné le hameau de Campaggi, à un quart de lieue de la ville. Comme tous les autres villages de la contrée, ses habitants l'avaient abandonné, mais en laissant derrière eux la marque de leur crime : au pied de l'arbre de la liberté abattu, les cadavres déchiquetés de deux soldats de la 39e demi-brigade. Les chasseurs ne dirent rien. Ils mirent pied à terre, défoncèrent les portes des granges, y logèrent à tâtons leurs chevaux tout sellés ; puis, les dents serrées, le front plissé, pénétrèrent dans les maisons, les fouillèrent de la cave au grenier à la lueur des torches de paille. N'ayant trouvé âme qui vive, ils firent place nette du mobilier de chaque demeure en l'envoyant par les fenêtres. Ceci fait, ils mirent le feu aux débris en tas et, ayant mangé, s'endormirent tout autour.

Le chef d'escadrons Lestradère gagna à pied le versant méridional

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 février 1927.

d'une hauteur dominant Pavie. Les flammes de Binasco éclairaient le paysage distinctement. On apercevait la ligne des remparts et, parmi le fouillis des toits, la multitude des clochers.

Henri, à la lueur des flammes, cherchait à découvrir un point faible dans l'enceinte, mais les vieux remparts offraient un front solide et intact. Comment les enlever de vive force avec le peu de monde ramené de Lodi? Les révoltés — ils l'avaient prouvé la veille à Binasco — ne manquaient ni de fusils, ni de poudre. Comment risquer les chances d'un assaut dans de telles conditions? Et pourtant le salut de l'armée exigeait une répression immédiate, un châtiment tel qu'il laissât dans toutes les mémoires une trace ineffaçable. On ne se bat pas avec, derrière soi, un pays soulevé ou capable de se soulever.

Avoir, avec trente mille hommes, remporté en vingt jours dix victoires, pris vingt et un drapeaux, fait vingt mille prisonniers, imposé la paix à un royaume et forcé tous les souverains de l'Italie du Nord à demander grâce ; avoir occupé la capitale de la Lombardie aux acclamations d'un peuple enivré de la liberté retrouvée ; avoir porté le drapeau tricolore de la rivière de Gênes aux rives de l'Adda et moissonné plus de gloire en trente jours qu'aucune armée n'en récolta au cours de dix campagnes, avoir fait tout cela, et, au moment de s'élancer vers de nouveaux combats, se sentir frapper dans le dos par ceux-là mêmes dont on vient de briser les fers... quelle stupeur !

L'armée apprit la chose sur l'Adda, au moment où elle allait s'ébranler vers le Mincio : Milan, Pavie, toute la campagne alentour soulevée, les Français isolés massacrés, les petits détachements anéantis, les malades assassinés, les Italiens amis des patriotes chassés ou pendus... Un seul cri s'éleva de trente mille poitrines : Vengeance !

Sans commandement, les faisceaux furent rompus et l'armée entière se forma, le dos au fleuve, face au pays révolté. Les yeux tournés vers Bonaparte, chacun attendait le geste décidant du sort de la Lombardie. Une seule expiation paraissait suffisante : ce pays devait être transformé en cimetière, en désert.

Le Corse réfléchit dix secondes. Quand il releva son front pâle, sa décision était prise : En avant vers l'est, vers l'Autrichien ! De Masséna jusqu'au dernier tambour, l'indignation gronda. L'obéissance est le premier devoir du soldat, soit ! Mais point quand elle permet de laisser impuni le plus monstrueux des crimes. On vit les bataillons osciller comme les blés sous un tourbillon d'orage. La sédition fut sur le point d'éclater.

Et soudain tout se calma. Les aides de camp avaient couru le long des rangs, faisant connaître la pensée du chef. L'ennemi, d'abord !

Une armée victorieuse ne s'arrête pas en pleine gloire pour châtier des assassins. Lui, Bonaparte, s'en charge. Et le châtiment sera exemplaire. Mais il ne faut pas donner à Beaulieu le temps de se reconstituer. En avant ! Dans deux fois vingt-quatre heures, justice faite et bien faite, le général en chef aura rejoint son quartier général et donnera ses ordres d'attaque. L'armée acquiesça.

La division Augereau rompit la première et marcha sur Brescia.

Il était midi. Huit lieues séparaient Bonaparte de Milan au nord et de Pavie au sud. Il décide de se rendre lui-même à Milan avec un simple escadron d'escorte. Les troupes laissées dans la place lui suffiront à remettre tout en ordre. Quant à Pavie, où les deux cents malades laissés comme garnison doivent être massacrés, il faut aviser. Il prélève cinq cents hommes sur le corps de grenadiers et les confie au chef de brigade Lannes, avec quatre cents chevaux et une batterie légère. C'est tout ce que fournira l'armée d'Italie pour écraser la révolte. Quant au reste, sus à l'ennemi.

Lannes se met en route. Henri Lestradère, promu chef d'escadrons après Lodi où il a enlevé, en chargeant, le drapeau du bataillon-colonel du régiment Archiduc-Antoine, Henri Lestradère l'éclaire avec les deux escadrons de chasseurs dont il a le commandement. Deux escadrons du 20e dragons battent l'estrade à gauche et à droite de la petite colonne. Le pays est désert. Mais, en fuyant, les rebelles ont laissé le long des routes la trace de leur crime. A chaque pas, des cadavres mutilés s'offrent au regard des soldats. Ce sont ceux de leurs frères de misère et de gloire. La petite troupe avance. Au milieu de ses rangs une présence invisible se révèle, cette farouche Némésis dont ils ont entendu mille fois le nom rugi dans les discours des tribuns et dont, pour la première fois, ils devinent la signification chargée d'épouvante. Elle les guide, elle les pousse et les soutient malgré la poussière de la route, malgré la sueur qui coule sur leurs visages boucanés, malgré leurs pieds ensanglantés. A la nuit tombante, après six heures de marche sans une halte, comme ils approchent de Binasco, gros bourg situé entre Milan et Pavie, ils se heurtent à l'avant-garde des insurgés, deux mille hommes conduits par des nobles lombards ou autrichiens et par des moines portant l'épée sur le froc. Une décharge générale les accueille, des hommes tombent. Mais Lannes ne donne pas à la horde le temps de recharger ses armes. Un signe de son sabre et les cinq cents grenadiers s'élancent, baïonnette basse. Les révoltés se débandent, la cavalerie les sabre jusqu'au dernier. On épargne seulement deux blessés en vue d'une mission spéciale. Puis, le feu est mis au bourg, pour l'exemple.

La nuit est complète. A la lumière de l'incendie, Lannes griffonne

un billet sur ses genoux. Les deux survivants le porteront sur-le-champ à Pavie : si demain, à sept heures, la ville n'a pas ouvert ses portes et livré des otages, elle sera brûlée et la population passée au fil de l'épée. Les messagers s'éloignent dans le noir, suivis de près par Lestradère chargé d'établir des petits postes aux approches de la porte de Milan et de transmettre la réponse des révoltés.

A minuit, aucun négociateur n'avait encore paru. Henri, renonçant à veiller plus avant, rentra à Campaggi et acheva la nuit sur une botte de paille.

Dès que l'aube se glissa dans la grange, il se leva, fit sonner le boute-selle et quand le soleil dora les vieilles murailles de la cité parjure, ses deux escadrons étaient déjà rangés en bataille dans les champs bordant la route. Les dragons et la batterie légère vinrent bientôt se former derrière eux.

Puis les grenadiers parurent, traînant avec eux un lourd nuage de poussière. Arrivés à hauteur des cavaliers, ils se formèrent en colonne de compagnie de l'autre côté de la route. Toute la petite troupe de Lannes, rassemblée, occupait sur le terrain, à deux portées de fusil de la ville, un carré d'à peine cent cinquante pas de côté.

En face d'eux, la multitude des insurgés avait, dès la pointe du jour, envahi les remparts, les couronnant d'une frise vivante bariolée de couleurs vives. De cette foule jaillissaient force hurlements, force injures ; des centaines de bras agitaient des armes, esquissaient des gestes de menace. Qu'était, pour les Pavesans, cette poignée d'hommes en guenilles? Que pourraient contre eux, bien à l'abri derrière leurs murailles, ces quelques centaines d'hommes sans foi ni loi? Ils ne concevaient point la cause de la déroute qui avait amené l'anéantissement de leur avant-garde ; sans doute quelque traîtrise ou quelque embûche diabolique. Maintenant toute crainte s'était envolée et ils avaient foi dans la victoire promise par leurs prêtres. Aussi avaient-ils acclamé leurs magistrats municipaux quand ceux-ci, du balcon de la maison commune, avaient juré de répondre par des balles à la sommation de Lannes.

Mais, comme huit heures sonnaient aux cent clochers de Pavie, Bonaparte arriva au galop sur la route de Milan. Il y avait trouvé la révolte matée par le général Despinois. Le temps de prescrire le châtiment des coupables et les nouvelles mesures de sécurité et il ressautait en selle. Les six lieues le séparant de Pavie avaient été couvertes en pleine nuit.

Il mit pied à terre devant le front des troupes. Sur son ordre, un de ses aides de camp s'approcha à deux cents pas de l'enceinte et somma

les insurgés de se rendre. Une décharge de mousquets fut la réponse des Pavesans. Bonaparte, impassible, fit mettre les six pièces en batterie. Quatre d'entre elles, chargées à mitraille, balayèrent les remparts, tandis que les deux autres tiraient à boulets sur la porte. Dès que celle-ci commença à se disjoindre, Lannes se mit à la tête de la 1re compagnie de grenadiers et l'entraîna à l'assaut.

Il y eut un moment de lutte féroce, mais il fut bref. Dès que le dernier grenadier eut disparu, le général Beaumont vint en personne transmettre à Lestradère l'ordre du général en chef :

— Pénètre dans la ville et sabre tout ce que tu rencontreras. Si les brigands cherchent à s'échapper dans la campagne, poursuis-les dans leurs tanières et ne fais pas quartier. Venge nos frères.

Henri, d'un geste, enleva ses escadrons.

Ce fut d'abord le passage en torrent sous la voûte de la porte éclaboussée de sang, étayée de cadavres ; puis la vision des grenadiers tiraillant au milieu de la fumée ; enfin, en face, barrant la rue, une muraille humaine d'où une décharge partit : le but !

Il se lança à corps perdu.

Avant d'avoir été abordée la muraille se disloqua. Affolés par l'avalanche, les insurgés lâchaient pied, se bousculant, s'écrasant, se frappant pour fuir plus vite. Les sabres courbes s'abattirent. Ce furent des cris, des hurlements, des plaintes. Vains appels. Ce n'était pas un combat et il ne fallait pas que c'en fût un. On ne fait pas l'honneur du combat à des assassins et à des traîtres. On les châtie. Les chevaux s'ouvraient la route du genou et du poitrail et piétinaient les corps. Les chasseurs, sous la grêle des projectiles tombant des fenêtres et des toits, clouaient de la pointe les fugitifs aux murs. Il n'y eut plus lutte, mais massacre.

Dégoûté, Henri releva son sabre et continua de galoper droit devant lui, dédaignant de frapper. Les autres se chargeaient d'exécuter la sentence. A sa gauche, le trompette Lacote, vieux soldat sec et noueux, laissait retomber son bancal comme fléau sur aire. A sa droite Bellancombre, capitaine de la 1re compagnie, jouait de la pointe avec précision, fixant son but d'un regard acéré, un pli profond entre les sourcils. Les insurgés jetaient leurs armes et ne songeaient plus qu'à échapper au carnage. Ils s'engouffraient sous les portails ou se jetaient dans les ruelles avec, accrochés à leurs trousses, quelques cavaliers acharnés.

Henri ralentit sa jument. La rue déserte s'allongeait devant lui. Derrière, quelques chasseurs qui ne l'avaient point quitté s'interpellaient avec des cris, des éclats de rire, et se montraient leurs lames rouges. D'autres débouchaient des voies adjacentes et rejoignaient

par petits groupes. Plusieurs, la tête ensanglantée par les tuiles lancées des toits, mais non rassasiés, criaient : en avant ! Le jeune Bellancombre, l'œil mauvais, regardait son chef de biais et souriait en essuyant son sabre dans la crinière de son cheval.

— Ralliement ! commanda Henri.

Lacote, laissant pendre son arme à la dragonne, emboucha sa trompette, et, retourné sur sa selle, égrena les notes claires de la sonnerie. Les officiers, tout en avançant, rassemblaient leurs pelotons. Quelques chevaux sans cavaliers hennissaient, la tête haute, cherchant avec inquiétude leurs compagnons de rang.

— En avant ! dit Lestradère.

Et, au grand trot, ils reprirent leur route vers la partie sud de la ville. On eût cru entrer dans la cité des morts. Toutes les fenêtres, toutes les portes étaient closes. Dans l'ombre des maisons, les Pavesans, étranglés d'épouvante, se cachaient. Que pouvaient-ils attendre désormais de la horde sans-culotte? Pavie devait subir le sort de Cherasco ; les baïonnettes républicaines allaient, sans doute possible, faire ruisseler le sang lombard entre les pavés de l'antique cité.

En quelques minutes, la tête de colonne atteignit la berge du Tessin.

Les fuyards, s'échappant des ruelles détournées, s'écrasaient à l'entrée du pont couvert, mettant leur espoir dans la fuite à travers la campagne. Henri lança sur eux Bellancombre avec sa compagnie. Un hurlement d'épouvante jaillit de la cohue. Les cavaliers s'engouffrèrent pêle-mêle sous la voûte où les sabres dessinaient des traits fulgurants. Puis Henri franchit le Tessin avec le reste de sa troupe en piétinant les corps sanglants.

Toute la journée les deux escadrons fouillèrent la campagne. Vers le soir, comme, fourbus, ils se rapprochaient de Pavie, ils furent rejoints par l'aide de camp de Beaumont, Grégeard, lequel transmit à Henri les ordres de son chef :

— Faire manger sur place hommes et chevaux et aller de ta personne au Broletto, la maison de ville. Tu y trouveras Haquin que Buonaparte a nommé commandant de la place. Viens avec tes fourriers ; on te distribuera le cantonnement pour la nuit.

Henri fit monter à cheval les fourriers des compagnies et se dirigea à leur tête vers le pont couvert. Grégeard chevauchait à ses côtés et lui expliquait comment l'arrivée d'un bataillon de la brave 32e, venu de Milan après avoir marché toute la nuit, avait permis de réduire vite et sans trop de pertes les quelques quartiers où la résistance s'était prolongée.

— Les grenadiers, continua-t-il, demandaient à grands cris qu'on

mît le feu à la ville. Buonaparte a refusé, mais il a accordé le pillage, pour l'exemple. Il leur devait bien cela. A cette heure, les patriotes oublient leurs blessures et leurs fatigues.

— La guerre !... fit Henri avec tristesse.

— Hé quoi ! Lestradère, aurais-tu un cœur de femme ou de prêtre? Aurais-tu pitié des meurtriers de tes frères? La République s'était montrée magnanime, elle a le devoir de refuser toute miséricorde. Pour moi, je regrette les temps où les représentants dictaient la loi et dressaient la guillotine sur la place des villes conquises. Aujourd'hui, on y plante des arbres de la liberté. Sottise ! Si j'étais le maître, j'aurais porté la torche dans ce nid de rebelles et j'aurais voulu que, dans l'avenir, le voyageur, en traversant le pays désert, dise : là était Pavie.

— Je songe, dit Henri, à tous ceux qui sont innocents du sang versé.

— La guerre !... dit Grégeard avec un haussement d'épaules.

Et il bourra sa pipe. Ils pénétrèrent dans la ville. Celle-ci offrait un spectacle d'épouvante. On eût dit qu'une tornade venait de s'abattre sur elle. Portes défoncées, vitres brisées, pavé jonché de meubles en miettes, d'étoffes précieuses déchirées et souillées, de mille objets arrachés de leur décor familier puis rejetés par les pillards, tout cela portait la marque de la sauvagerie des hommes abandonnés à leur instinct. Des demeures aux entrées béantes s'échappaient des gémissements, des plaintes, des supplications auxquels répondaient des injures, des rires, des jurons. Les cris aigus des femmes dominaient tous les bruits. La soldatesque avait pénétré dans les caves et une ivresse presque générale s'ajoutait à la fureur de destruction, aux appétits déchaînés. Des hommes titubant sortaient des maisons en tirant derrière eux de riches draperies, des tableaux, des robes de femme, toutes choses dont ils n'avaient que faire et dont ils ignoraient la valeur ; ils les abandonnaient aussitôt pour pénétrer ailleurs, arracher, emporter ou détruire. Ici, l'on se battait, deux troupes revendiquant le droit du premier occupant. Là, une escouade se partageait avec exactitude les prises apportées par chaque homme et réunies soigneusement par l'un d'eux. D'autres, sournoisement, opéraient seuls et remplissaient leurs poches. La plupart ne songeaient qu'à boire et à briser tout. Un certain nombre, cependant, refusaient de se mêler à la licence générale et, mornes, allongés le long des murs, leurs armes placées auprès d'eux, se reposaient en silence.

Les officiers, presque tous, avaient refusé de se mêler au désordre et, en bien des cas, essayaient de s'interposer entre le soldat et l'habitant. Ils s'étaient partagé en hâte la garde des principaux

édifices afin de les préserver. La vieille et célèbre université, les maisons de Volta, de Spallanzani, de Scarpa, de Brugnatelli, de Mascheroni, d'autres encore, étaient sévèrement gardées par eux. Marmont et quelques officiers veillaient à la sécurité de la caisse municipale.

Henri, le cœur serré, atteignit le Broletto. Il y trouva le général Haquin soucieux. La tournure que prenaient les événements l'inquiétait. Comment se terminerait cette formidable bacchanale? La discipline? morte. Les troupes? mélangées, ivres, en folie. Les officiers? dispersés, méconnus, beaucoup sans grande action sur des hommes plus vieux soldats qu'eux-mêmes. La horde déchaînée pouvait se porter à tous les excès. Par ordre de Bonaparte la générale devait être battue à neuf heures du soir pour faire cesser le pillage et rassembler les unités. Comment le commandant de place ferait-il exécuter cette consigne en cas de sédition, n'ayant à sa disposition aucune troupe en armes vraiment dans la main de son chef? L'armée d'Italie, accoutumée aux émeutes, aux pétitions, à l'influence du nombre sur les décisions des chefs, n'avait pas encore, imprimée en elle, la marque de son jeune général. Il avait, ce jour-là, desserré son étreinte au risque de ne pouvoir la refermer.

Henri, avec sa brusquerie habituelle, offrit son concours.

— Je suis votre homme, dit-il. Donnez-moi pour mes deux escadrons un cantonnement à l'écart où je puisse les couper du reste de la troupe ; faites-leur donner à boire et à manger en suffisance et accordez à chaque chasseur une somme d'argent représentant une part de butin raisonnable, et je réponds d'eux. Au premier appel vous m'aurez, avec mes deux cents sabres, à votre disposition.

Le général Haquin, grand homme solennel à la figure triste, se leva et embrassa le jeune officier.

— Citoyen, j'estime ta grandeur d'âme et ta force de jugement. Si la nation ne possédait que des serviteurs à ton image, elle ne serait pas seulement invincible, elle serait l'objet des louanges et de l'admiration de l'univers.

Il fut entendu que les chasseurs occuperaient seuls le château et qu'on demanderait à Marmont de leur octroyer vingt livres en or par tête et trente livres aux officiers. Deux heures plus tard l'ordre était exécuté et les deux escadrons installés au château.

Henri ne le quitta que les chevaux attachés et pansés, les hommes pourvus de tout ce qui avait été convenu. Sept heures venaient de sonner à l'église San Pietro in Ciel d'Oro. Il sentit seulement alors qu'il avait faim. Après s'être assuré de la vigilance du poste de garde, il sortit, espérant trouver non loin de là quelque auberge épargnée où il pût demander à manger.

La nuit presque complète enveloppait la ville. Celle-ci était figée dans une sorte de stupeur. Ce n'était plus le tohu-bohu, le déchaînement orgiaque des heures précédentes. La saoulerie, ajoutée aux fatigues des marches forcées, du combat, avait abattu la frénésie des soldats. La plupart ne songeaient plus à piller ; beaucoup dormaient, vautrés sur les lits des maisons qu'ils venaient de dévaster ; d'autres, couchés par prudence dans la rue, ronflaient à la belle étoile ; un petit nombre continuaient à godailler, inconscients et fourbus. L'entrée des maisons, trous béants, offrait l'aspect de sépulcres vides. Les habitants épouvantés ne donnaient pas signe de vie.

Après quelques pas dans la grande rue, Henri renonça à y trouver pitance, les pillards ayant surtout porté leur rage sur les quartiers riches de la ville. Par contre les ruelles semblaient avoir été plutôt épargnées. Il s'engagea dans l'une d'elles, erra quelque temps au hasard et aboutit à une place sur laquelle se dressait, dans le noir, une église d'aspect gothique. Le quartier paraissait désert et avait été peu abîmé. Parmi les logis, ceux d'apparence chétive montraient leurs portes et leurs fenêtres intactes. Dans le silence peuplé d'existences cachées, de voix contenues, toutes ces maisons accotées les unes aux autres prenaient l'aspect de visages immobilisés par la mort. Comme il longeait l'église, il entendit soudain des appels déchirants poussés par une voix de femme. Henri prêta l'oreille et son cœur se mit à battre follement comme une horloge déréglée : les mots qu'il pouvait saisir étaient des mots français :

— Au secours !... Au meurtre !... Lâche !...

Des cris d'enfants s'ajoutèrent à ceux de la femme. Henri s'engagea en courant dans la ruelle tortueuse d'où ils s'échappaient. Le drame se déroulait dans une pauvre demeure à deux étages, étroite, branlante et dont le toit pointu se penchait vers le sol. Et comme, au bruit, une fenêtre s'était ouverte dans la maison placée en face, il put voir, à la lumière qui jaillit de cette fenêtre, une porte abattue et, au-dessus, une enseigne métallique grossièrement peinte, portant ces mots tracés d'une main inhabile :

A la cour de France
Frivolités.

Il entra. Près du seuil des chaises renversées, et, sur le plancher, des objets dispersés, bonnets, fichus, chapeaux de femme, se distinguaient vaguement. Au fond, derrière une porte fermée, les plaintes maintenant étouffées, semblables à des râles, et les pleurs des petits s'élevaient. Il tourna le loquet, poussa le vantail. Tout se tut.

La pièce était faiblement éclairée par une mauvaise chandelle

placée sur la cheminée. Elle était bouleversée, les meubles éventrés, les tiroirs ouverts, leur contenu répandu de tous côtés. Il vit cela du premier coup d'œil, puis il distingua, au fond, deux tout petits garçons serrés l'un contre l'autre et qui le regardaient avec terreur. Tout cela s'évanouit pour lui quand il aperçut dans l'alcôve, sur un lit bouleversé, au milieu des rideaux arrachés, un grenadier de taille gigantesque, qui tenait, renversée sous son genou, une femme. Le soldat avait tourné la tête vers lui. Henri entrevit à peine une face hideuse, encroûtée de poussière et de sueur séchée, sur laquelle serpentait un filet de sang coulant d'une blessure récente. Déjà il avait saisi l'homme à la gorge et lui avait fait lâcher prise. Le colosse, projeté contre le mur, s'y aplatit avec un bruit flasque.

Un instant, ils se mesurèrent des yeux. Dans leurs prunelles, la flamme vacillante de la chandelle mettait des lueurs aiguës. Le soldat, sans détourner la tête, étendit lentement la main vers son fusil appuyé à la paroi. Il n'eut pas le temps de le saisir. Au poing d'Henri, la lame courbe de son sabre avait jailli et la pointe vint s'appuyer sur la poitrine du soudard.

Les dents serrées, presque à voix basse, Henri le prévint :

— Chien ! un seul geste et je te cloue à la muraille.

A son visage, il était clair qu'il tiendrait parole. Le grenadier ramena son bras et grogna :

— A-t-on la permission de piller, oui ou non?

— Piller n'est pas tuer, ni violer. Un grenadier qui s'attaque à une femme est indigne de porter l'uniforme.

Il saisit le fusil, en fit sauter la pierre et tendit l'arme au soldat.

— Sors d'ici, retourne à ta compagnie et, si tu tiens à ta peau, ne remets plus les pieds dans cette maison.

L'homme, maté, ramassa lentement son sac alourdi par le fruit de ses rapines et s'éloigna en marmottant entre ses dents. Menaces? Excuses? A tout hasard, Henri se préparait à le suivre quand il s'arrêta net, le sang figé. Il avait entendu prononcer son nom tout près de lui, ou, du moins, il avait cru l'entendre.

— Henri !

Il se retourna. Illusion, sans doute, bourdonnement de ses oreilles, hallucinations, produits par la fatigue, la faim, la fièvre de cette journée maudite. Tout de même cette voix de femme avait suffi à glacer tout son corps et à lui donner la sensation du vertige. Sur le lit, le pauvre corps écroulé était secoué de sanglots. Henri ne voyait pas le visage caché par les mains. Une épaule ronde et lisse, une épaule de femme jeune émergeait du corsage déchiré, mais la chevelure dénouée était toute blanche. Il s'approcha en tremblant, toucha le

bras de la malheureuse et elle releva la tête. Valérie ! C'était Valérie, mais une Valérie toute nouvelle, avec une pauvre figure fanée, creusée de rides, où l'on aurait eu peine à retrouver le masque altier de la marquise de Gritton. Henri la prit dans ses bras en bégayant :

— Sœur, petite sœur...

Elle, la tête sur l'épaule du jeune homme, pleurait. En son âme à lui, s'élevait une joie d'une fraîcheur ineffable. N'être plus seul, retrouver quelqu'un à aimer, à protéger, quel enchantement ! Il aurait, désormais, d'autres soucis au monde que ceux de la guerre ou ceux des affaires publiques. Un cœur sans tendresse est un cœur mort. Henri sentait son âme baignée d'un parfum inconnu.

— Pleure plus, petite sœur, pleure plus.

Il déposa un baiser dans les cheveux blanchis.

— Tu n'es plus seule, poursuivit-il. Ton frère est là pour te garder, pour t'arracher à la misère... Oublie le passé puisque Dieu m'a mis sur ton chemin.

Elle releva vivement la tête comme si cette évocation des jours enfuis avait suffi à sécher ses larmes et à la rendre elle-même. Elle scruta les yeux de son frère et aussitôt son regard s'obscurcit, comme voilé par le souvenir d'une trop grande somme de tristesse. Elle recula jusqu'au lit et s'y assit sans dire un mot tandis que d'un geste instinctif elle ramenait les lambeaux de son corsage sur sa gorge nue. Les deux enfants coururent à elle et se blottirent contre sa poitrine en pleurant. Valérie, le regard enfui, ne semblait plus songer à la minute présente mais regravir en pensée tout son calvaire.

Henri n'osait plus parler. Tant d'injustice emplissait son âme de détresse. Un même sang coulait pourtant dans leurs veines et créait entre eux un lien que rien n'aurait dû rompre. Qu'importaient les chemins suivis. Deux voyageurs peuvent avancer sur des routes distinctes sans pour cela oublier le bien dont ils ont hérité en commun. Devait-il à jamais supporter le poids de cette haine? Il mesurait avec amertume l'immensité du gouffre creusé entre eux par la volonté de sa sœur. En eût-il douté qu'il lui eût suffi de voir le regard de celle-ci. Plus sûrement que toute parole, ce regard la rejetait dans le camp ennemi. Il apparaissait sous la défroque du bourreau, du parjure, du renégat dont tous les émigrés affublaient ceux qui continuaient à servir la patrie.

Il fit un pas vers Mme de Gritton.

— Valérie, dit-il, vous regrettez déjà, je le sens, l'élan qui vous avait rapprochée de moi. A quoi bon me plaindre, essayer de vous montrer votre mauvaise action? Je n'en continuerai pas moins à vous chérir et à attendre patiemment le jour où vous comprendrez enfin

combien vous avez été cruelle. Ma présence ici, sous cet uniforme, vous paraît sans doute une insulte. Je m'en vais donc.

Elle eut un tressaillement, comme si le remords eût éveillé en elle un reste de tendresse, et elle dit d'une voix blanche, en baissant les yeux :

— Henri, vous venez de nous sauver tous les trois ; soyez tranquille, je ne l'oublierai jamais.

— J'aimerais mieux ne jamais vous revoir, Valérie, si cette seule raison vous conseillait de me traiter moins durement. J'hésite, il est vrai, à vous abandonner maintenant, mais c'est parce que je crains le retour de ce misérable, avec du renfort.

Il était sincère en parlant ainsi. Tout, d'ailleurs, semblait confirmer ses appréhensions. Le quartier, calme et silencieux l'instant d'avant, s'animait d'inquiétantes rumeurs. Dans la ruelle même, des cris, des jurons, des éclats de rire retentirent soudain, auxquels se mêlaient le bruit d'une poursuite et une voix de femme demandant grâce. Le danger rôdait toujours.

Valérie écarta doucement les deux enfants et dit d'une voix changée, avec un regard où paraissait peut-être un reste d'affection :

— Asseyez-vous Henri. Vous semblez exténué. Si le pain de l'exil ne vous semble pas trop amer, voulez-vous rester? Chaque jour, quelques compagnons d'infortune se réunissent ici pour souper. Nous mettons ainsi en commun nos misérables ressources. Si vous vous en contentez, vous serez, je vous l'assure, accueilli de grand cœur. Prévenez vos hommes et l'on aura vite fait de vous chercher ici au besoin. Vous ne pouvez nous abandonner ainsi.

— Seule, cette raison pouvait me décider, dit Henri. Je vais donc donner mes ordres et resterai avec vous jusqu'à ce que le calme soit rétabli dans la ville.

Ravi, il s'éloigna. Ainsi, d'elle-même, Valérie était revenue vers lui ; elle avait tremblé à la pensée de souffler la petite flamme de leur tendresse. Il pouvait espérer mieux encore avec de la patience et à force de gentillesses, d'attentions.

Il gagna le château, s'assura que l'ordre continuait d'y régner et appela son trompette favori.

— Lacote, dit-il, tu vas me suivre. Examine bien la route afin de pouvoir venir me chercher au premier appel.

L'homme boucla son sabre, passa ses deux pistolets dans sa ceinture et emboîta le pas à son chef.

L'obscurité était d'une profondeur tragique. Nul n'avait songé à allumer les lanternes suspendues à chaque carrefour. Ils frôlaient des ombres indistinctes et silencieuses. Vers le centre de la ville, des

chants, des cris s'élevaient, contrastant avec l'aspect funèbre du quartier traversé. Après avoir contourné la façade de San-Fransesco-Grande, ils débouchèrent dans la ruelle où s'élevait la maison à l'enseigne de *la Cour de France*. A travers les volets du rez-de-chaussée une faible lumière brillait.

— C'est là, dit Henri. Si l'on apporte un ordre du château, communique-le d'abord au citoyen Bellancombre et, pendant qu'il rassemblera les escadrons, tu courras jusqu'ici et m'appelleras en frappant à cette fenêtre. Va et prépare-moi de quoi passer la nuit dans quelque coin du château.

Le trompette retourna sur ses pas. Henri remarqua que la porte avait été relevée et solidement assujettie au moyen de meubles entassés dans l'intérieur. Il en fut rassuré, car ce premier obstacle avait dû enlever aux rôdeurs la tentation de pénétrer. Il heurta du poing le vantail et les coups retentirent dans la rue morte. Presque aussitôt il vit de la lumière paraître au travers des planches disjointes, un pas fit craquer le plancher et une voix d'homme demanda :

— Qui est là? Que voulez-vous?

— Le citoyen Lestradère, chef d'escadrons au 21e de chasseurs.

— Monsieur, dit la voix, patientez une minute. Il me faut démolir cette muraille échafaudée par moi, non sans peine.

Pendant quelques instants, on n'entendit plus que les efforts de l'homme retirant un à un les différents matériaux amassés. Puis la porte elle-même fut déplacée et posée contre la muraille. Henri se trouva alors en présence d'un personnage très vieux et d'aspect chétif, au torse bizarrement contourné et comme cassé par le milieu. Il avait saisi un flambeau et l'élevait à bout de bras pour éclairer le pas. L'officier entra.

L'inconnu répondit à son salut par une inclinaison profonde qui augmenta la cassure de sa taille. Il portait une perruque à l'ancienne mode poudrée avec soin, un habit bleu barbeau excessivement râpé, et de grosses boucles d'argent brillaient à des souliers en piteux état.

— Monsieur, dit-il, soyez le bienvenu. Vous n'êtes pas des nôtres et je le regrette, car votre cœur, je le sais, est noble et généreux. Notre sort est entre vos mains puisqu'un mot de vous suffirait pour faire jeter de pauvres proscrits dans les geôles républicaines. Mais vous êtes le frère de notre très chère et très secourable amie. Cette maison est donc vôtre.

— Monsieur, répondit Henri, il n'était nullement besoin d'invoquer cette parenté pour que je m'incline avec respect devant l'infortune. Soyez assuré de ma discrétion et, au besoin, de mon appui.

Ce dialogue courtois achevé, le vieillard s'inclina derechef et s'effaçant avec un geste gracieux :

— Entrez, monsieur, dit-il, je vous en prie.

Et de sa main libre il indiquait la porte voisine.

Henri se découvrit et franchit le seuil. C'était une pièce au plafond bas garni de poutrelles grossières. Aux murailles un seul ornement, une gravure représentant la famille royale au Temple. Autour d'une grande table garnie de vaisselle peinte, Valérie et ses deux enfants étaient assis. Ils se levèrent et Mme de Gritton allant, au-devant de son frère, le prit par la main et dit en s'adressant au personnage qdi l'avait introduit :

— Courgains, voici mon frère dont je vous ai parlé. Henri, je vous présente le comte Dominique de Courgains, ci-devant intendant des menus, aujourd'hui très heureux, faute de mieux, d'exercer la profession de souffleur au théâtre.

M. de Courgains, la main sur le cœur, esquissa un salut.

— Monsieur, dit-il, faites-moi la grâce de voir en moi un ami. Certes, nous ne marchons pas sous la même bannière ; cela ne saurait empêcher l'estime. Et puis, je vous le confie, à vivre chichement depuis plus d'un lustre au milieu d'un peuple dont j'entends la langue sans goûter l'esprit, je ne suis pas fâché de voir en chair et en os un de ces démons qui nous font tant de mal.

Il dit ces mots avec jovialité et sans chercher à dissimuler le plaisir éprouvé. Henri serra la main tendue et répondit :

— Suis-je donc le premier soldat de l'armée d'Italie que vous voyez de près? Depuis bientôt dix jours, pourtant, cette armée occupe la Lombardie.

— Certes, monsieur l'officier, mais j'ai, jusqu'ici, fui vos semblables comme malepeste. J'ai eu, monsieur, un frère cadet, deux neveux et une cousine, sans compter de nombreux amis, qui ont mal terminé cette course terrestre. Ils l'ont terminée sur la place ci-devant Louis XV, grâce à la machine imaginée par le docteur Guillotin. Aussi, tenant encore à la vie, bonne en soi malgré de passagers revers, je m'abstiens autant que faire se peut de frayer avec MM. les sans-culottes.

— A table, dit Valérie pour détourner la conversation.

On s'assit, puis Mme de Gritton s'en fut dans la pièce voisine où l'on entendit un bruit de feu tisonné et de plats heurtés.

— Ne vous étonnez pas, dit M. de Courgains en se frottant les mains. Pour être marquise on n'en est pas moins cuisinière par les temps qui courent, et Mme de Gritton est passée maîtresse en un art qu'elle eût sans doute ignoré si la roue de dame Fortune n'eût fâcheusement oscillé. Vous m'en direz des nouvelles.

Valérie rentrait portant une jatte d'où s'échappait un parfum de soupe aux choux.

— Voilà, dit-elle avec un sourire mélancolique en la plaçant sur la table.

Elle resta debout pour servir chaque convive. Henri s'aperçut alors qu'une place demeurait inoccupée en face de lui. Sa sœur y déposa néanmoins une assiette pleine. On commença de manger en silence.

— Qu'en dites-vous, monsieur l'officier? demanda M. de Courgains après un instant, en faisant claquer sa langue.

Henri allait répondre quand la porte de la cuisine s'ouvrit. Une jeune fille entra et se dirigea vers la place libre.

Certaines circonstances suscitent dans l'âme humaine des émotions inattendues et violentes autant qu'inexplicables. Une figure vous apparaît ; vous la voyez pour la première fois et rien n'indique que vous deviez jamais la revoir : pourtant vous recevez un choc dont vous ignorez la cause et dont vous êtes impuissant à comprendre le retentissement profond. Vous savez désormais que cet être prend place dans votre vie. Il y tiendra une place, bonne ou mauvaise, pour un bref moment ou pour toujours, mais sa trace sera, comme celle du fer rouge dans la chair, impérissable. Henri venait de ressentir ce choc, et, s'il n'avait pas le loisir d'en analyser la source, son esprit en conçut un trouble d'une telle puissance qu'il sentit le sang affluer à ses tempes. Il se leva pour faire accueil à la jeune fille ; elle répondit à son salut en le regardant bien en face, mais avec une froideur visible.

Valérie présenta son frère et ajouta en désignant la nouvelle venue :

— Mlle Antoinette Fauche à laquelle nous devons une telle reconnaissance, mes enfants et moi, que nos vies ne suffiront pas à nous acquitter envers elle.

Mlle Fauche s'était assise en face d'Henri et mangeait en silence. Henri mettait toute sa volonté à dissimuler son émoi. Elle avait un visage à l'ovale un peu long, à la chair fraîche et blanche, à peine teintée de rose sous les yeux ; sa chevelure blonde, dorée par place, encadrait ce visage avec grâce, en boucles annelées qui serpentaient, s'enroulaient autour de son cou et se glissaient sur ses épaules. Le nez très fin, légèrement busqué, avait des contours délicats et nets ; la bouche était peut-être grande mais la perfection de son dessin en faisait la chose la plus attrayante et la plus voluptueuse du monde ; elle s'entr'ouvrait parfois comme par lassitude et laissait voir des dents éblouissantes entre des lèvres d'un rouge franc mais sans artifice ; elle ne souriait jamais. Ce qui étonnait en Mlle Fauche, ce n'était pas seulement ses yeux d'un noir éclatant, c'était surtout leur expression bizarre. Ils donnaient l'illusion de vivre d'une vie person-

nelle, lointaine, nullement en rapport avec le reste de sa personne. Celle-ci tenait sa place dans le cadre de son existence momentanée, accomplissait les gestes voulus, se mêlait sans heurt à l'harmonie générale tandis que son regard participait à un monde invisible, ne se posant que par brefs instants sur les choses et sur les gens. Cette présence et cet éloignement simultanés donnaient à Mlle Fauche une apparence étrange ; on était tenté de lui toucher le bras pour la rappeler à la vie réelle.

Son attitude, sa mise n'étaient pas moins surprenantes chez une jeune fille vivant d'habitude sur les bords paisibles du lac de Neufchâtel. Elles étaient faites pour étonner et pour troubler un homme vivant sans répit aux armées depuis quatre ans. Elle portait une robe de mousseline blanche excessivement collante du buste et nouée sous les seins. Cette robe retombait en longs plis jusqu'à la cheville. Si ses manches recouvraient étroitement ses bras, descendant même en pointe sur les mains, en revanche elle s'échancrait largement, mettant à nu, très bas, la gorge et la naissance d'une poitrine aux contours moelleux. Elle portait cette toilette avec une désinvolture et une audace surprenantes de la part d'une jeune fille et qui juraient avec la fierté, la netteté du regard. Mlle Fauche offrait un ensemble de contrastes à la fois inquiétants et pleins d'attraits.

Tout en la contemplant avec ravissement, Henri écoutait Valérie. Elle lui faisait le récit de l'effroyable succession de misères qui les avaient assaillis, elle et Philippe, son fils aîné, dès leur entrée en Suisse. Arrivée sans un sol, pieds nus, à peine vêtue, sans nouvelle aucune de son mari, elle avait été recueillie par M. Fauche, imprimeur et libraire à Neufchâtel. Ce digne homme l'avait non seulement acceptée à son foyer comme un membre de sa propre famille, mais il l'avait installée dans une petite maison de campagne qu'il possédait au bord du lac et c'est là qu'elle avait mis au monde son second fils, Xavier. Elle avait alors appris à connaître le cœur exquis d'Antoinette, la fille aînée de M. Fauche, aux mille gâteries dont celle-ci l'entourait, à ses soins dévoués, aux nuits de veille qu'elle avait passées à son chevet.

— Sans elle, Henri, vous n'auriez plus de sœur et j'ignore ce que seraient devenus mes pauvres petits.

— Mademoiselle, dit l'officier d'une voix tremblante, je ne forme qu'un vœu, celui d'avoir un jour la bonne fortune de vous prouver ma gratitude. Désormais le principal souci de ma vie sera d'essayer de payer une telle dette.

Mlle Fauche sembla n'avoir pas entendu.

Cependant Valérie poursuivait le récit de son calvaire. A peine

relevée de couches, elle avait dû s'enfuir à Turin, le comité de Salut public ayant exigé du Conseil d'État de Neufchâtel l'expulsion de tous les émigrés. Ce fut à Turin qu'elle rencontra M. de Courgains. Ils décidèrent de mettre en commun le peu d'argent qui leur restait pour tâcher d'atteindre Vérone. Ils gagnèrent Pavie. Là, le jeune Philippe tomba gravement malade. Il fallut s'arrêter. Le découragement s'empara de la petite troupe. La ville, un peu triste mais accueillante, les garda. Valérie parvint à gagner petitement sa vie.

— Je tirai parti de quelques dons que Dieu m'avait donnés. Je confectionne des bonnets et des fichus, des bagues de crin avec des lettres entrelacées et des ceintures brodées ; je vends des chapeaux et de la parfumerie. Mais ma boutique est mal située ; on l'ignore. Le soir, bravement, mes petits vont dans la ville, de magasin en magasin, et offrent le produit de mon travail. Parfois ils sont bien accueillis ; souvent ils sont rudoyés par des gens sans entrailles.

Elle enveloppait d'un regard chargé de tendresse les deux bambins aux yeux cernés, aux jolies figures amaigries, déjà sillonnées de rides. Que de malheur déjà, dont on devinait le reflet dans l'effroi de leurs yeux. Henri, inquiet, profita d'un instant où Valérie s'était éloignée et avait gagné la cuisine pour confier ses craintes à M. de Courgains. Comment n'avaient-ils pas fui avant l'arrivée des patriotes? Ignoraient-ils que, par ordre de Saliceti, tout émigré devait être arrêté et livré à la justice du Directoire? Ils risquaient à chaque minute d'être jetés dans les cachots de la citadelle.

— Monsieur, répondit le vieillard, nous eussions certainement fui, n'en doutez point, si cela nous eût été possible. Pourtant, Dieu le sait, malgré la médiocrité de notre condition, nous eussions quitté Pavie à regret. Avant les victoires de votre Buonaparte, nous étions ici une cinquantaine de bons Français et de bonnes Françaises et vivions fort unis.

M. de Courgains eut un sourire et un regard adressés à ce proche passé, puis il reprit :

— Nous avions, à force d'inégniosité et — pourquoi ne pas le dire? — d'imagination, reconstitué dans cette ville un petit coin de l'ancienne cour. On y retrouvait le parfum de Versailles et c'était un repos, un délassement exquis d'y goûter les manières polies, les grâces, les façons honnêtes d'un monde presque oublié. A la vérité, durant le jour, nous nous livrions à de tristes besognes. Celui-ci tenait un cabaret et versait à des gens grossiers le vin de l'Astésan ; celui-là était compagnon chez un savetier de la rue Santa Margherita ; un autre donnait des leçons d'escrime à huit sols de l'heure. Mais, la nuit venue, tout cela était oublié. Chacun tirait du fond d'un coffre

quelque habit, quelque robe surannés, préservés avec amour de tout contact malséant ; on revêtait ses plus beaux atours ; on se poudrait, on mettait du rouge et des mouches ; on perdait ses relents de boutique. Et puis, par les rues noires, en petits groupes étroitement unis, nous gagnions le logis de quelques belles amies ayant encore de quoi faire figure et tenir salon, chez Mme la duchesse de Douchy ou chez cette bonne marquise de Soleihac. On causait, on demandait ou apportait des nouvelles ; certains faisaient de la musique ; d'autres composaient des épigrammes ou jouaient aux bouts rimés. C'était l'oubli.

M. de Courgains poussa un gros soupir et poursuivit :

— Dès que vos coureurs parurent dans la plaine du Pô, le beau château de rêves s'écroula. La panique se mit parmi nous. Les uns gagnèrent Vérone, les autres Rome ou Padoue. Mais votre serviteur souffrait d'une diablesse de sciatique qui est encore loin de le laisser en repos. Quant à la marquise, elle refusa tout net de partir, préférant la mort à un nouvel exode. Jusqu'ici nous sommes restés ignorés. Dieu veuille nous continuer sa protection.

— Ne parlons plus de nous, dit Valérie qui rentrait portant un plat de viande froide et une salade.

Tout en écoutant ces discours, Henri étudiait la jeune fille placée en face de lui et chacune de ses découvertes augmentait son ravissement et son trouble. Elle n'avait pas encore prononcé une parole et conservait cette apparence détachée et lointaine qui avait dérouté le jeune homme dès le premier moment. Pourtant, sans doute possible, elle ne perdait rien de la conversation. A certains mots, une flamme passait dans ses yeux, ses narines palpitaient, ses lèvres s'entr'ouvraient comme si elle allait interrompre ; puis elle baissait les paupières pour cacher la transformation qu'elle s'imposait, et, quand elle les relevait, son regard s'échappait de nouveau, se réfugiait dans sa contemplation mystérieuse. Le calme, l'indifférence complète du présent semblaient l'avoir ressaisie.

Henri s'interrogeait. Quand une femme s'est imposée à nous avec cette soudaineté et cette puissance, rien ne peut satisfaire notre soif de deviner tout ce qu'elle cache.

Mlle Fauche affectait un éloignement, une hostilité inexplicables, mais les convives se sentaient trop étroitement entourés de possibilités tragiques pour s'en apercevoir ou en prendre ombrage. Seul, Henri souffrait de ne pas sentir d'elle à lui un courant de sympathie capable de rapprocher leurs deux esprits et peut-être de faire naître entre eux cette confiance dont il commençait à éprouver le désir avec violence. Il se méfiait. Quand une telle distance sépare

deux êtres, le moindre mot suffit à accomplir la définitive cassure.

Il se décida tout à coup à faire sortir la jeune fille de son mutisme.

— Je comprends, dit-il en s'adressant à M. de Courgains, votre lassitude, votre dégoût de cette existence errante.

Il regarda Mlle Fauche bien en face et ajouta :

— Mais de votre part, mademoiselle, une telle imprudence est folie. Songez aux périls de toutes sortes dont vous êtes entourée.

Dans les yeux de la jeune fille passa l'éclair qu'il avait déjà remarqué. Elle répondit d'un ton cassant et en supportant sans la moindre gêne le regard du jeune homme :

— Je suis citoyenne suisse. La République française serait-elle en guerre avec l'État de Neufchâtel?

— C'est juste. Mais d'autres dangers vous menacent dans un pays où deux armées sont aux prises. Des hommes qui, à toute heure, risquent la mort ne se soucient guère de connaître la nationalité d'une femme parée de tant d'attraits.

Comme elle ne répondait pas et conservait son attitude hostile, il ajouta :

— Pardonnez-moi. Connaissant le dévouement dont vous avez fait preuve à l'égard des miens, j'avais oublié que vous n'étiez pas Française.

Cette phrase parut augmenter la mauvaise impression produite sur Mlle Fauche. Elle pâlit, se tut un instant, puis dit en articulant nettement chaque mot.

— J'avais rêvé de le devenir. Connaître la France, autrefois, c'était l'aimer. C'était aimer la patrie de toutes les nobles gloires, de tous les purs artistes, de tous les grands poètes. C'était cette France-là que nous admirions et chérissions, moi et les miens. Celle d'aujourd'hui, souillée de crimes, je ne la connais pas.

A la haine dont brillaient ses yeux, à l'expression dédaigneuse de sa bouche, Henri comprit que ces paroles, en réalité, s'adressaient à lui. Cette blessure s'ajoutait à toutes celles dont il avait été déchiré ce jour-là. Il écouta la colère gronder en lui et dut y opposer toutes ses forces afin de ne pas prononcer l'irréparable.

— Vous ne devriez pas me parler ainsi, dit-il avec douceur. Je ne me poserai pas en avocat des criminels auxquels vous songez. Autant que vous tous ici, je les exècre. Mais vous ne me ferez pas renier les grandes idées pour lesquelles toute la nation s'est soulevée. C'est pour elles que je me bats, pour elles que je suis prêt à donner mon sang. La petite lumière née en Amérique va d'ici peu, et par nous, illuminer le monde.

— Souffrez que personne, dans cette maison, ne vous rende grâce

d'un tel présent, dit Mlle Fauche d'une voix que l'indignation faisait trembler.

Valérie les interrompit :

— Mon frère, je vous en prie, cessez de tels discours. Vous allez rouvrir des plaies à peine fermées.

— Pardonnez-moi, Valérie, j'ai eu tort. Mon devoir ici est de tout supporter sans me défendre et sans me plaindre. La douleur rend injuste, mais je m'incline devant elle avec respect.

— Morbleu, monsieur, dit M. de Courgains, cette parole vous honore. Croyez en l'estime d'un vieillard peu éloigné de croire, lui aussi, en la vitalité de la petite lumière.

Henri eut un sourire triste. Valérie, cependant, s'était levée et déposait sur la table un reste de gâteau de riz. Seul, M. de Courgains s'en tailla une large tranche. Les autres convives n'y touchèrent point. Chacun d'eux continuait à poursuivre dans le silence ses chagrins ou ses regrets. A sentir peser sur lui tant de rancune, Henri souffrait intolérablement. Il résolut de s'éloigner plutôt que de supporter plus longtemps un semblable tourment. Il se leva et boucla son sabre. C'était, à la vérité, un homme fort séduisant. Il était grand et fort, mince de taille, malgré sa poitrine large et bombée sur laquelle se tendait la veste à tresses et soutaches blanches des chasseurs. Quoique amaigri par les privations et les fatigues, son visage offrait un ensemble de traits harmonieux sans régularité et d'une finesse, d'une distinction rares chez les officiers nés de la République. Au-dessus d'une bouche volontaire, les moustaches blondes et douces se relevaient en pointes courtes. Ses yeux, d'un bleu violet, s'éclaircissaient ou se fonçaient sans cesse au gré de ses impressions. Il portait les cheveux à l'ordonnance, attachés serrés derrière et près de la tête et liés en une queue recouverte d'un ruban de soie noire ; sur les côtés ces cheveux encadraient agréablement la figure de deux cadenettes tressées et poudrées.

Tous le regardaient, mais nul ne voulait prononcer le mot capable de le retenir.

— Je pars, dit-il. Il se fait tard et je suis resté trop longtemps éloigné de mes hommes. Ma sœur, je veux tenter de vous éviter autant qu'il est possible d'être inquiétée par les nôtres. Je vais tâcher de joindre le commandant de place. Je lui demanderai de fermer les yeux sur votre présence ici. Mais, pour Dieu, enlevez cette enseigne faite exprès, semble-t-il, pour vous attirer l'exécration des patriotes. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. de Courgains, souffrez que je m'emploie à vous rendre le même service.

— Monsieur, répondit le vieillard, votre cœur est plein de générosité et de noblesse et je ne rougis point d'accepter. Si tous vos amis vous ressemblaient nous aurions tôt fait de nous entendre.

Henri se tourna vers Mlle Fauche. Il hésita un moment. Fallait-il lui faire comprendre qu'il sacrifiait délibérément sa fierté à son admiration pour elle? Il se décida à le tenter, mais avec la quasi-certitude d'en récolter un nouvel affront.

— Vous venez de me traiter bien durement et trop de choses nous séparent, je le sens, pour que nous soyons jamais amis. Mais je n'ai qu'une parole. En tout lieu, à toute heure, si je puis vous rendre quelque service, adressez-vous à moi sans crainte.

Il attendait un refus brutal. A sa grande surprise, il vit passer dans le regard de la jeune fille l'expression d'un vif désir. Puisqu'elle hésitait à formuler une demande mais n'en repoussait pas absolument l'idée, c'était peut-être que son aversion pour lui était toute de surface. Il fut contraint à un effort pour dissimuler sa joie. Quitter Mlle Fauche sans espoir eût été pour lui, il n'en pouvait douter, la plus cruelle des déceptions ; il eût cru perdre ce à quoi il tenait le plus au monde. Et il ne se disait pas qu'une telle attraction pouvait venir des circonstances de leur rencontre, des longues privations dont, parmi les durs travaux de la guerre, il avait jusqu'ici supporté sans peine la nécessité, de l'exceptionnelle beauté de cette femme, apparition miraculeuse au milieu du carnage, du viol et de la dévastation. Tout ceci n'entrait pas en ligne de compte dans son esprit. Il n'analysait pas la qualité des forces qui l'entraînaient vers la jeune fille. Avec l'impétuosité d'un cœur toujours prêt à s'enflammer pour l'idée ou pour l'être dépassant en noblesse et en beauté le niveau médiocre des choses, il désirait sa sympathie s'il n'osait penser à l'amour. Il ne songeait pas au lendemain, au départ certain vers la lutte gigantesque, à l'improbabilité d'une nouvelle rencontre, mais seulement à la jouissance de la minute actuelle. Il ne souhaitait plus qu'un regard moins hostile, un parler moins dur, tout au plus une main loyalement tendue, en un mot une raison d'espérer que cette minute ne serait pas la dernière entre eux. Pourquoi se fût-il demandé si un tel afflux d'impressions et de désirs était de l'amour? La sensation d'une affinité perceptible à l'imagination plus qu'à la raison est de ces phénomènes secrets nés de l'instinct qui s'attaquent sans résistance possible au cerveau et à la chair. Nul ne sait si dans la suite le cœur s'associera à cette invincible poussée, mais celui qui en est le jouet ne peut pas, ne veut pas en douter.

— Quel qu'il soit, dit-il, exprimez votre désir. J'ai hâte de payer tout de suite une partie de ma dette.

Mlle Fauche détourna les yeux. Elle réfléchit un instant, puis murmura :

— Peut-être..., peut-être pourriez-vous me rendre un grand service.

Puis, l'hésitation vaincue, elle se tourna nettement vers lui. Aucune hostilité ne se lisait plus sur son visage. Elle parla avec la décision d'une femme habituée à aborder les difficultés sans détour :

— Il me faudrait un laisser-passer pour traverser les lignes françaises.

— Diable ! fit Henri.

Il ne s'attendait pas à une telle demande. Tout en ne renonçant pas à tenter l'aventure, il pesait les difficultés et redoutait un échec. Cependant Mlle Fauche expliquait :

— Je dois aller à Venise, coûte que coûte. Mais comprenez-moi bien. Je n'ai pas l'intention de m'y rendre en ligne directe, de traverser les régions où l'on se bat. Mais pourquoi n'y parviendrais-je pas en contournant les pays où opèrent les armées? Je compte passer par Parme, Modène, Vérone..., au besoin par une route plus longue encore.

Tout en l'écoutant, Henri, l'imagination tendue, enquêtait en véritable policier, pesait les paroles, examinait les motifs, cherchait à deviner les embûches. Et soudain, il crut voir clair. Cette femme ne pouvait être seule. Ce voyage s'accomplissait en compagnie d'un homme, amant, sigisbée, qu'en savait-il? Il ne parvint point à dissimuler sa mauvaise humeur. La jalousie, déjà, l'assaillait.

— Mais ce laisser-passer, il est bien pour vous, pour vous seule?

— Pour moi seule, répondit Mlle Fauche sans laisser voir la moindre émotion.

— En vérité, excusez mes questions, mais encore faut-il, si je tente de vous avoir cette pièce, que je connaisse, et que je donne les motifs d'un tel voyage.

— C'est tout à fait légitime, répondit-elle, toujours impassible.

Et elle lui exposa les raisons de sa présence en Italie, sans hésitation, sans chercher, du moins en apparence, à dissimuler quoi que ce soit.

Son père avait reçu d'un ami, M. Dupeyrou, tous les manuscrits inédits de Jean-Jacques Rousseau. Ils comprenaient toute la correspondance échangée entre M. Dupeyrou et Jean-Jacques et la correspondance de ce dernier avec Mme Latour de Francqueville, pièces inestimables dont M. Fauche comptait faire une riche édition destinée à tous les pays de langue française. Il voulait traiter également de cette édition en anglais, en allemand et en italien. Ses deux fils

étaient chargés d'en négocier les conditions à Londres et à Vienne. Elle-même était chargée de la même mission auprès de l'éditeur Moro-Alfieri, correspondant de la maison Fauche à Venise.

— Vous comprenez, continua-t-elle, que mon père ne se souciait pas de confier à la poste la copie du précieux manuscrit. Il m'a chargée de la porter à destination. Une telle confiance vous étonne, monsieur? J'ai pourtant l'habitude de ces sortes de missions.

Elle sourit et ajouta avec un éclair de bravade dans les yeux :

— J'ai même fait mieux. En plein règne de votre dieu Robespierre, j'ai introduit en Franche-Comté *le Messager boiteux* de M. Fenouillot, imprimé par mon père et contenant tous les détails du martyre de S. M. Louis XVI et de sa famille et le sublime testament de l'infortuné monarque. C'est vous dire que la peur n'est pas mon fait et que je sais servir ceux que j'aime. Mais, rassurez-vous, M. Fenouillot n'est pas Jean-Jacques. Ma mission de ce jour est purement commerciale et concerne une œuvre parfaitement orthodoxe, même aux yeux des plus farouches patriotes. Elle n'en a pas moins une grande importance pour l'avenir financier de la maison Fauche-Borel, de Neufchâtel. Voilà pourquoi vous me rendriez un signalé service en me procurant ce laisser-passer, qui me permettrait de poursuivre ma route dans les régions occupées par vos troupes.

— Je vais faire tous mes efforts pour vous l'avoir, répondit Henri rasséréné. Par bonheur le citoyen Marmont remplace pour le moment le général Berthier auprès du général en chef. Marmont est de mes amis et c'est de lui que dépend cette faveur. Il ne me la refusera pas. Avez-vous des pièces attestant votre identité et les causes de votre voyage?

— Je vais vous les chercher.

Elle s'éloigna un instant et revint portant une liasse de papiers couverts de sceaux et de cachets.

— Voilà, dit-elle. Cela vous suffit-il?

Il y avait des attestations du Conseil d'État de Neuchâtel, des passeports suisse, piémontais et autrichien au nom d'Antoinette-Flavie-Clémence Fauche, « commissionnaire en librairie », des pouvoirs de la maison Fauche-Borel, etc.

— C'est parfait, fit-il ; j'aurai ce qu'il vous faut.

Pendant que l'officier examinait les papiers, le visage de la jeune fille avait pâli et s'était contracté. Dès qu'elle eut la certitude d'obtenir ce qu'elle voulait, ses traits se détendirent et elle ne chercha pas à dissimuler sa joie. Elle allait exprimer sa gratitude quand un bruit encore lointain suspendit la phrase sur ses lèvres. C'était une marche battue par une douzaine de tambours. On ne l'entendait que

faiblement encore, vers le Tessin, mais les roulement se rapprochaient, rythmés au pas des soldats et rendus plus sonores par l'étroitesse des rues. Ils se rapprochaient peu à peu. Dans la ville devenue soudain silencieuse, cela ressemblait à un signal, à une menace. Tous les exilés s'étaient tus. L'épouvante, de nouveau, les empoignait, et le bruit des caisses se fondait dans leurs oreilles en un bourdonnement confus mêlé aux battements de leur cœur.

— Qu'est-ce encore? demanda Valérie d'une voix dure.

— Tranquillisez-vous, dit le jeune homme en souriant. On bat la générale pour faire cesser le pillage et rassembler les troupes. Demain l'ordre sera rétabli et vous reprendrez votre vie en paix.

Mlle Fauche parut soulagée d'un grave souci.

— Quel bonheur, s'écria-t-elle. Je vais donc pouvoir rentrer chez moi sans risquer de fâcheuse rencontre.

— Quoi? fit Henri saisi de nouveau par l'inquiétude, vous n'habitez donc pas ici?

— Non pas. Des amis me donnent l'hospitalité à l'autre bout de la ville, au palais Bellavicini, sur le quai du Tessin.

— Alors, renoncez à gagner votre logis ce soir. Toute circulation est interdite jusqu'au jour. Vous seriez infailliblement arrêtée et iriez achever votre nuit dans quelque corps de garde.

Les traits de Mlle Fauche se durcirent et prirent l'expression de volonté, d'entêtement qu'il leur avait déjà vue.

— Il faut pourtant que je rentre. Je suis attendue là-bas. Il le faut.

— Dans ce cas, dit Henri après avoir réfléchi, vous n'avez qu'une ressource : accepter le désagrément de ma compagnie jusqu'à votre porte.

— Je le supporterai donc, fit-elle sans aménité.

— Alors, hâtons-nous, car j'aurais dû depuis longtemps rejoindre mes escadrons.

Henri tendit les bras à sa sœur. Valérie hésita. Au moment de la séparation, l'attitude embarrassée qu'elle n'avait pas cessé de montrer s'accrut subitement. Le regard désolé de son frère la décida cependant à un geste que son cœur ne lui suggérait pas. Elle s'approcha comme à regret et lui tendit son front. Il le baisa tendrement et dit d'une voix tremblante :

— Valérie, si jamais vous avez besoin de mon aide...

Elle leva vers lui un regard inquiet.

— Appelez-moi. J'accourrai.

— Le ciel m'épargne cette épreuve, dit-elle sèchement.

Et elle s'écarta de lui en détournant les yeux. Dans le fond de la pièce, M. de Courgains aidait Mlle Fauche à s'envelopper d'une mante ;

les deux enfants, serrés l'un contre l'autre, s'étaient éloignés comme pour fuir un objet d'horreur ou d'épouvante. Henri eut une minute de violent désespoir. A quoi bon tenter cette lutte contre des esprits butés, contre des cœurs flétris par l'habitude de la douleur? Il eût fallu, pour les ramener à lui, pour y laisser passer un peu de fraîcheur, renier sa foi en la nécessité d'une justice égale parmi les hommes. Cela, il ne le voulait pas ; il ne le pouvait pas.

Comme Mlle Fauche, après avoir embrassé Valérie et les enfants, se dirigeait vers la sortie, il esquissa un geste d'adieu et la suivit. M. de Courgains avait repris son flambeau. Il les accompagna jusqu'à la porte et, sur le seuil, serra avec force la main de l'officier en lui glissant à voix basse :

— Comme je vous plains et comme je vous admire. Morbleu ! S'il n'y avait que des sans-culottes comme vous, je me ferais volontiers sans-culotte. Malgré vous, la race parle, et votre cœur est toujours d'un gentilhomme.

Henri, les larmes aux yeux, s'éloigna sans répondre.

La nuit, sombre tout à l'heure, s'était maintenant éclairée. La lune, s'arrachant aux nuages, suppléait aux lanternes abandonnées. Ils marchaient sans se parler et, d'instinct, évitaient de se rapprocher l'un de l'autre. Pendant la scène qui s'était déroulée entre sa sœur et lui, il avait senti l'hostilité de Mlle Fauche s'accroître à nouveau et deviné chez elle l'approbation tacite donnée à la conduite de Valérie. Chacun d'eux avançait comme s'ils avaient suivi deux routes séparées par un obstacle infranchissable, infini.

Parfois, ils se détournaient pour éviter un monceau d'objets pillés et abandonnés, parfois aussi pour éviter un corps allongé sur la chaussée, ivrogne ou cadavre.

Dès qu'on prêtait l'oreille on devinait dans le silence une sorte d'indistinct murmure ; immense lamentation faite de tous les pleurs étouffés et cachés. Ils passèrent devant une maison dont la porte brisée gisait sur le sol et dont l'entrée s'ouvrait, béante et noire, dans la façade. Une voix de femme, tout au fond, poussait une plainte, toujours la même, toujours sur le même ton à la fois assourdi et déchirant. Henri entendit un sanglot près de lui. Mlle Fauche s'excusa :

— Je n'ai pas eu la force de me contenir. Pardon... Ainsi, voyez : voilà votre œuvre.

— Vous aussi ! Non, ne m'accusez pas. Je me suis battu, c'est vrai, mais je réprouve de toute mon âme le sac de la ville. Et pourtant..., pourtant ! Y a-t-il un châtiment trop sévère pour ce peuple assassin de nos soldats !

— Pas ça, pas ça !... La mort, soit ! Mais pas ça !

— Il ne faut pas demander la pitié à la bête lâchée et affamée.

— Oh ! pourquoi invoquer de tels prétextes !

— Savez-vous, pour maudire ainsi, savez-vous tout ce qu'ont supporté ces hommes? Savez-vous, que, pendant tout l'hiver, ils ont couché dans la neige, presque nus, par des froids tels que l'écorce des arbres éclatait? Savez-vous que, pour apaiser leur faim, ils devaient faire le coup de feu aux avant-postes afin d'aller chercher des châtaignes, seule nourriture sur laquelle, bien souvent, ils pouvaient compter? Comment pouvez-vous demander à ces hommes, après avoir enduré ce martyre, après avoir donné leur sang pour vaincre, de montrer de la pitié pour les meurtriers de leurs frères. Ils ne voient plus clair en eux-mêmes. C'est la bête blessée qui attaque. Voici une ville riche, peuplée de bourgeois cousus d'or, de femmes à la peau dorée. C'est d'elle que sont partis les coups. On les y lâche. Belle proie pour les gueux affamés ! Vengeance effrayante, mais inévitable !

Pour la première fois, on sentait de la colère dans sa voix. Il se révoltait devant l'excès même de la réprobation. Le blâme, le regret, soit, non pas la condamnation sans merci. Seul, l'infini de souffrances imprimé dans la mémoire et dans la chair des héros avait déchaîné, le frein lâché, les pires instincts.

Mlle Fauche ne répondit pas et il préféra son silence à une discussion sans issue possible.

Maintenant, ils descendaient la grande rue d'un pas fébrile. Sous leurs pieds les silhouettes déchiquetées des maisons se découpaient en noir sur le pavé blanchi par la lune et semblaient y creuser des ravinements compliqués. Ils croisèrent un soldat ivre dont ils essuyèrent des injures ignobles. Ses insultes les poursuivaient encore qu'ils se heurtèrent, au coin de la rue Santo-Théodoro, à une patrouille portant des torches. A la vue de l'uniforme du chef d'escadrons, le sergent passa sans mot dire, mais des rires s'élevèrent des rangs et ils comprirent, à des mots crus, l'impression causée sur les soldats par la beauté de la jeune fille, entrevue à la lueur des flammes.

Ils marchaient sans se soucier en apparence l'un de l'autre. Henri ne croyait prêter attention qu'au bruit sonore de leurs talons sur le pavé, mais en réalité une transformation brutale venait de s'opérer en lui avec ses dernières paroles. Il en eut la révélation soudaine en tournant la tête vers sa compagne. La fine silhouette de Mlle Fauche, sa marche ferme, assurée, la souplesse féline de chacun de ses mouvements, tout cela révélait un être au sang ardent, aux muscles solidement forgés. Avec la rapidité des images dans la lan-

terne magique, les détails de son visage et de son corps passaient dans sa mémoire : la bouche aux dents éclatantes, les yeux hautains, le creux des seins pareil au repli savoureux d'un fruit. Et aussitôt, une fanfare sonna en lui, chassant les songes creux, réveillant l'instinct. Il fut alors sans mélange le houzard de l'an IV, l'homme au cœur gaillard sous le dolman vert à tresses d'argent. Eh ! ne faisait-il pas figure de benêt à courir ainsi en chevalier servant auprès d'une Suissesse à peau blanche et à prétention d'aristocrate? Ses tempes battirent. Morbleu ! Fouiller sous cette mante hypocrite, faire ployer cette taille au pli de son bras, goûter un peu à ces lèvres trop rouges, ne serait-ce pas, à lui, sa juste part de pillage? Et à elle, la pécore, une leçon méritée pour sa fatuité et sa morgue?

Le poids de ce regard fit tressaillir Mlle Fauche. Elle tourna la tête vers Henri avec plus de vivacité que s'il l'avait brusquement interpellée. Il devina l'interrogation des deux yeux fixes. Ce regard invisible, perdu dans la cavité noire des orbites, le transperçait, le fouillait jusqu'à l'âme. Henri éprouva aussitôt la sensation de sa faiblesse en face de cette femme. Comment tenir tête à ses attaques, à son énergie sans défaillance, à une force d'intuition qui lui permettait de débusquer les pensées les plus secrètes.

— Je déteste tous vos semblables, dit Mlle Fauche les dents serrées.

Sous l'attaque, Henri eut un frisson de révolte. Il fut partagé entre le désir de lui dire un mot sanglant et celui de la battre. Il se contint pourtant. Ils firent quelques pas en silence, puis elle ajouta d'une voix moins dure :

— Je ne vous range pas, sachez-le, parmi ces monstres. Je crois, malgré tout, votre cœur inaccessible aux vilenies ; quelque chose de chevaleresque émane encore de votre attitude, de vos actes. Par quel aveuglement avez-vous pu vous laisser prendre aux grossières amorces des mots?

— Ne parlons pas de cela, dit-il sèchement.

Mais, au fond de lui-même, il la remerciait de la douceur de sa voix et de cet élan vers lui, peut-être sincère. Elle ne lui adressa plus la parole jusqu'au moment où ils atteignirent la berge du Tessin.

Le long du fleuve, de part et d'autre du pont couvert, deux compagnies de grenadiers bivouaquaient. Sur des paillasses arrachées aux maisons, la plupart des hommes dormaient. Quelques-uns, autour des feux, jouaient aux dés le fruit de leur pillage. Les sentinelles, l'arme au bras, veillaient le long des faisceaux.

— Nous voici arrivés, dit Mlle Fauche. Je vous prie de me quitter ici, car il est préférable qu'on ne me voie pas revenir avec vous.

— Quelle folie ! On peut encore vous attaquer.

— N'ayez crainte. Voici la maison où j'habite.

Elle lui montrait une imposante demeure située non loin du fleuve, à quelque cinquante pas de là. Les feux du bivouac mettaient en relief sa façade à la fois élégante et trapue. Un balcon de pierre faisait tout le tour du premier étage dont les larges fenêtres, séparées par des colonnes corinthiennes cannelées, supportaient la corniche du toit décorée avec grâce. Les fenêtres du rez-de-chaussée, enfoncées entre de lourds pilastres, étaient garnies d'épais barreaux entre-croisés. Le portail, sous une voûte massive, était garni de gros clous ciselés et semblait avoir résisté aux assauts des pillards.

— Je vous obéis, dit Henri dépité. Pourrai-je vous voir demain pour vous remettre vos papiers et le sauf-conduit?

Elle eut une légère hésitation mais répondit presque aussitôt :

— Rien ne sera plus facile. Venez ici et demandez Antoinette Fauche. On sera prévenu.

Elle lui tendit la main. Il fut surpris de voir sur son visage une émotion véritable et un sourire contraint. Pour la première fois, sa figure, transformée, offrait une apparence enfantine où se devinait de la gêne, presque de la timidité. Tandis qu'il frôlait sa main de ses lèvres, elle murmura :

— Merci... de tout mon cœur.

Quelle soudaineté dans ce revirement! Henri, n'en soupçonnant pas la cause, demeurait stupéfait et ne trouvait plus rien à dire. Un monde de regrets, une joie puérile lui ôtaient la possibilité d'exprimer les sensations dont la cohue l'assaillait. Mlle Fauche s'était déjà éloignée de quelques pas et il restait immobile, stupide, partagé entre cette joie imprévue et le déchirement de la séparation. Elle se retourna tout à coup.

— Oubliez, dit-elle, toute la peine que je vous ai faite.

Déjà, elle atteignait la porte du palais et il restait sur place, envahi par un grand froid. Soudain, il eut une vision très nette. Un homme, surgissant de l'ombre d'un des pilastres, avait saisi la jeune fille à pleins bras et cherchait à l'entraîner. Mlle Fauche, sans un cri, résistait. D'une main restée libre elle frappait l'assaillant au visage, à coups répétés. D'un bond Henri les rejoignit, saisit l'homme aux épaules et, d'une détente de tous ses muscles, l'envoya à six pas s'allonger sur le pavé.

Au bruit, des soldats accouraient et formaient cercle. Quelques-uns, hilares, l'œil luisant, se glissaient entre la jeune fille et la porte du palais.

Cependant l'homme, un lieutenant de grenadiers, se relevait lentement. Une fois debout, bien d'aplomb sur ses jambes, il dégaina.

Henri allait saisir la poignée de son sabre, quand Mlle Fauche, serrée de près par deux grenadiers se jeta contre lui. Il la saisit dans ses bras. Qu'importait le danger maintenant. Éperdu, il ferma les yeux. Le corps libre et jeune se collait à lui, se livrait tel et plus charmant encore qu'il ne l'avait imaginé. Vienne la mort, il aurait du moins connu ce vertige auquel sa pensée avait à peine osé s'arrêter.

L'officier de grenadiers, le visage crispé, hésitait à frapper, car les deux jeunes gens étaient si étroitement unis qu'il ne pouvait transpercer l'un sans atteindre l'autre.

Henri, étourdi de volupté, serrait de toutes ses forces le corps admirable contre lui. Quand il releva les paupières, il aperçut la courte lame dardée vers lui. Fou, il éclata de rire.

— Frappe, cria-t-il, frappe donc ! Belle victime pour un officier de l'armée d'Italie. Une femme !... Frappe ! Ou alors, si tu n'es pas un lâche, laisse aller cette jeune fille et nous réglerons ensuite l'affaire à ton gré. Ne crains rien, je suis ton homme : Lestradère, chef d'escadrons au 21e de chasseurs, un nom qui ne t'est peut-être pas inconnu.

L'officier fit faire un moulinet à son sabre et rugit :

— Le grade importe peu ! A ville prise, chacun sa part de butin.

Henri eut une inspiration :

— Et tu voudrais, toi, me voler la mienne? Essaie.

Un vieux sergent de grenadiers prit la parole :

— La justice est la justice. Chacun sa part, citoyens. La belle était avec le cavalier. Je les ai vus ensemble, foi de sans-culotte.

Des soldats murmurèrent :

— Pas de doute... chacun sa part... Une femme c'est comme l'or, ou les bijoux. Ça revient au premier qui la touche.

Les grenadiers, nettement, se rangeaient du côté d'Henri. L'officier remit son sabre au fourreau, en grognant :

— Il fallait donc le dire. Pouvais-je voir, dans la nuit?... C'est justice. Chacun sa part.

Les soldats s'écartèrent. A regret Henri desserra son étreinte. Était-ce une illusion? Il lui semblait que la jeune fille avait marqué une hésitation à se détacher de lui, mais, sa décision prise, elle s'écarta d'un mouvement vif. Henri, de plus en plus troublé, la prit par la main et la conduisit jusqu'au portail.

— Me pardonnez-vous, dit-il, ce subterfuge indigne de vous et de moi?

Elle leva son regard vers lui.

— Vous avez été tel que je le souhaitais, répondit-elle. Quoi que vous disiez, vous n'êtes pas de ces gens-là. Si vraiment vous aviez quelque dette envers moi, elle est maintenant largement payée.

Il porta à ses lèvres la petite main qu'il n'avait pas quittée et Mlle Fauche ne fit rien pour abréger son baiser.

— Écoutez, dit Henri avec volubilité. Peut-être la guerre va-t-elle nous séparer à jamais. Cependant, si le destin me replace jamais sur votre route, dites-moi, me permettrez-vous de revenir vers vous?

Comme les grenadiers venaient de ranimer la flamme d'un de leurs feux, il crut voir passer sur le visage de la jeune fille une expression d'angoisse. S'il en avait été ainsi, elle l'avait chassée aussitôt, car maintenant un sourire un peu triste effleurait ses lèvres.

— Je vous reverrai toujours avec joie, dit-elle.

Elle saisit le heurtoir et frappa trois coups également espacés. Un pas fit sonner les dalles de l'intérieur et, dans un français sans accent, une voix masculine demanda :

— Est-ce vous, Antoinette?

— Oui, c'est moi, ouvrez.

La serrure massive grinça ; on tira deux verrous et le vantail fut entr'ouvert avec méfiance.

— Hubert, ne craignez rien, dit Mlle Fauche. Vous pouvez ouvrir.

La porte fut alors écartée de l'espace strictement nécessaire pour livrer passage à une personne. Le vestibule était largement éclairé. Henri eut le temps d'apercevoir un homme jeune, aux traits fins et réguliers, aux cheveux à la Titus. Il portait un habit brun à l'anglaise, une culotte de daim étroitement ajustée et des bottes molles montant à mi-jambes. Son visage laissait voir les traces d'une violente mauvaise humeur.

— Adieu, dit Mlle Fauche avec douceur.

Et elle se glissa vivement dans le palais. La porte fut refermée avec violence. Les verrous et la serrure grincèrent.

Marcel Dupont.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE COUP DE WASHINGTON

Une fois de plus l'événement montre combien l'Atlantique est large et quel abîme il creuse entre les riverains. Rarement initiative a correspondu plus exactement à la mentalité américaine que le manifeste du président Coolidge sur la réduction des armements navals. Là-bas le geste est attendu. N'est-il pas le développement d'une manœuvre qu'il poursuit depuis six ans? N'est-il pas commandé par les exigences électorales? Le manifeste s'élance et tombe à plat sur la rive européenne. Ceux-là même dont on a cru pouvoir escompter le meilleur accueil, qui sont peut-être prévenus, qui en tout cas sont liés par les précédents et par les solidarités d'intérêts, croient nécessaire de se réserver avant de se précipiter courageusement au secours de ceux qui auront fixé la décision. Celle-ci n'est pas un instant douteuse. M. Coolidge a eu beau s'efforcer de parler européen, on ne se comprend pas. Fâcheuse aventure et qui n'est pas finie. Il faut donc que la leçon ne soit pas perdue et pour cela considérons le fond des choses.

La politique américaine n'a rien de particulièrement compliqué. Avec la belle insouciance que donne le sentiment de la force et de l'indépendance d'action, les États-Unis ont opéré un tri entre les conceptions de l'après-guerre. Ils ont écarté soigneusement tout ce qui pouvait gêner leur liberté de mouvement dans la Société des Nations. Par contre, ils ont recueilli avec empressement le sophisme qui attribue les responsabilités de la guerre à la concurrence des arme-

ments. Leur sens pratique s'est rendu compte que le désarmement de l'adversaire est de beaucoup le procédé le plus simple et le plus économique de consacrer une suprématie, en combinant les avantages du réalisme et de l'idéalisme. De ce calcul, tout imprégné de la double mentalité anglo-saxonne et protestante, est née la Conférence de Washington.

Dès ce moment il est apparu que les Anglais et les Américains entendaient se partager la maîtrise des mers, ceux-ci dans le dessein bien arrêté d'enrayer l'expansion japonaise, ceux-là en vue de tirer le meilleur parti de la disparition du concurrent allemand, tous également intéressés à réglementer selon leur convenance l'évolution du matériel naval. Une opération aussi grosse ne s'achève pas d'un seul coup. Certes, les résultats obtenus en 1922 étaient de nature à satisfaire les plus exigeants. L'alliance anglo-japonaise était définitivement brisée. L'Angleterre assurait sa suprématie tout en limitant son budget. L'Amérique obtenait la réduction des dimensions des grands cuirassés dont les proportions de plus en plus colossales menaçaient de faire éclater les écluses du canal de Panama. Les corps de bataille étaient restreints. Le Japon acceptait une position secondaire. La France et l'Italie disparaissaient virtuellement de la concurrence. Les Anglais et les Américains se réservaient la possibilité de fortifier Singapore et les îles Hawaï sans réciprocité en faveur des Nippons. On ne s'arrête pas en si beau chemin. Tôt ou tard le tour des croiseurs, des torpilleurs, des avions et des sous-marins devait venir.

L'avertissement a été assez rude pour éclairer les victimes de l'opération et en particulier la France. Ces victimes ont cherché à prévenir la récidive. Ont-elles choisi le meilleur moyen? Ce n'est pas démontré. Quand on a eu la main prise dans un piège, le plus simple pour se dégager est de tailler dans le vif et de jurer de ne plus se laisser pincer. Après tout, les accords de Washington n'ont été conclus que pour dix ans ; avec un peu de patience et de décision, il n'y avait qu'à se laisser aller pour se dégager. On a cru plus habile de mettre délibérément le bras tout entier dans une autre trappe beaucoup plus vaste et plus compliquée, avec l'espoir que les bénéficiaires de la première machination ne résisteraient pas à la séduction de la nouvelle. Singulier calcul. Au début, les prévisions se sont réalisées. Les Américains ont bien consenti à suivre la campagne du désarmement à Genève, mais ils n'ont pas renoncé à en conserver la direction. Qu'a-t-on gagné?

Voici donc la Société des Nations saisie de la question du désarmement dans son ensemble. Un formidable mécanisme est mis en

train, en vue de préparer la réunion d'une grande Conférence où toutes les nations envisageront tous les aspects du problème. Le Comité préparatoire a vu naître, sous l'inspiration de M. Paul-Boncour, la fameuse thèse du « potentiel de guerre » en vertu de laquelle la solution équitable et prudente ne peut être cherchée que dans la combinaison de tous les éléments, militaires, navals, aériens, financiers, économiques, géographiques, ethnographiques, bref de tout ce qui contribue à la capacité d'attaque et de défense d'une nation. En théorie, c'est admirable comme le protocole. La comparaison s'impose. Dans les deux cas, en effet, la logique latine, se jouant des difficultés, construit dans les nuées un splendide palais qui risque simplement de s'effondrer sous les coups de l'empirisme terre à terre des Anglo-Saxons

Nous disons des Anglo-Saxons. Ce serait en effet méconnaître un des éléments principaux de la situation actuelle que d'ignorer l'attitude des Anglais dans les discussions du Comité préparatoire de Genève. Les délégués britanniques n'ont pas dissimulé leur désapprobation de l'orientation donnée à l'affaire par la France et les nations dites secondaires. Rien n'échappe à leur critique, ni le potentiel de guerre dénoncé comme tactique d'atermoiement, ni surtout le contrôle indispensable, flétri comme une atteinte à l'indépendance. Les Américains qui ont accepté de venir à Genève en hôtes courtois et curieux, mais distants, n'ont eu qu'à laisser les choses aller pour voir le terrain se préparer en vue de leur nouvelle manœuvre.

Que cette manœuvre dût venir? Pas l'ombre d'un doute. L'opération de Washington est restée inachevée. Détournée des cuirassés, la rivalité d'armements s'est jetée sur les bâtiments secondaires avec d'autant plus d'âpreté que les entraves ont stimulé les ingéniosités. Sur le type de croiseur de 10 000 tonnes, armé de pièces de 203 millimètres, on a vu s'ouvrir un véritable concours dans lequel les ingénieurs japonais se sont particulièrement distingués. Résultat : dès l'ouverture de la session du Congrès, en décembre, la question navale est à l'ordre du jour. Le président Coolidge ne dissimule pas que, pour mettre la marine américaine au niveau, il faudrait construire rapidement dix croiseurs. L'opposition s'empare de l'aveu, demande la mise en chantier immédiate de trois unités, la Chambre vote même les crédits. Le président refuse, pour bien montrer qu'il reste fidèle à sa politique d'économie qui est le meilleur atout des républicains dans la prochaine campagne présidentielle. Va-t-il sacrifier les intérêts nationaux au moment même où il manie si rudement le *big stick* dans l'Amérique Centrale? Non. Il y a un

moyen de tout concilier. C'est de reprendre la manœuvre de la Conférence de Washington. Mais pas de temps à perdre. L'année prochaine est aux électeurs. Les Anglais ont gardé un trop bon souvenir de la première expérience pour reculer devant une seconde. Il n'est pas jusqu'aux embarras des affaires de Chine qui ne favorisent l'opération américaine en limitant la liberté d'action des Britanniques. Les Japonais ont un gouvernement de gauche timoré et d'ailleurs chancelant. La voie est libre. Qui pourrait bien se mettre en travers?

Un sursaut de l'opinion française. La réaction a été d'autant plus vive qu'on s'était endormi sur le moelleux oreiller de M. Paul-Boncour. Toutes les prévisions ont été dépassées. On a vu ce fait extraordinaire : tous les Français d'accord. Cartel et Bloc national, dévots et sceptiques du culte de Genève, patriotes et pacifistes. Il n'y a eu qu'une voix pour crier : Holà ! C'est que l'initiative américaine a touché à tous les points sensibles

D'abord, elle a réveillé des souvenirs qui ne sont pas près d'être oubliés. Le coup de Washington et le coup des dettes ; les deux s'enchaînent étroitement et ce n'est pas l'incident d'hier qui tend à les dissocier Nous avons vu dans ces dernières années bien des épisodes, certains plus graves. Il n'en est pas qui aient frappé autant l'imagination populaire. Pour la première fois, la déchéance a été entrevue par un peuple qui, en 1922, était encore sous l'impression de la victoire, brûlant de la fièvre qui allait le conduire dans la Ruhr. Et puis la duperie a été vraiment par trop cynique. La France jouée, livrée aux suspicions, bâillonnée d'entraves, après avoir pendant dix ans sacrifié tout son effort naval pour sauver ceux-là mêmes qui ont entrepris de l'accabler. La mesure a été dépassée. même pour les esprits simplistes qui n'ont pas discerné la menace d'avenir et pourtant cette menace elle-même est assez claire pour frapper tous ceux qui sont capables de raisonner. Un grand empire colonial sans la liberté des mers est voué à la tutelle ou à la ruine. Il a suffi de l'évocation de ce passé pour que tous les Français se cabrent. Les champions de la solidarité internationale n'ont pas été les moins prompts à s'émouvoir. L'initiative du président Coolidge leur est apparue pleine de redoutables équivoques. Le manifeste américain a été obligé de tenir compte des conditions nouvelles, puisque les États-Unis participent à la Grande Conférence de Genève. Impossible de réclamer ouvertement le dessaisissement. Il a fallu s'aviser d'un biais en proposant de transporter la Conférence de Washington à Genève et de disjoindre discrètement la question navale. La combinaison ne manque pas d'astuce et surtout a été

présentée adroitement. En l'honneur de la ville de Calvin, le Calvin transatlantique s'est mis en frais. Rien qui ressemble moins au ton ordinaire de la diplomatie américaine. Vains artifices. L'évidence crève les yeux. Le programme de M. Coolidge met la Société des Nations en face du dilemme : se compromettre ou se démettre. Ne manquons pas de constater que l'état-major de Genève n'a pas hésité un instant. Il a applaudi avec enthousiasme le geste américain. Les genevois de Paris ont été plus clairvoyants. Ils ont vu le naufrage de la grande Conférence de désarmement, l'effondrement du potentiel de guerre, le torpillage de la Société des Nations. Ils ont été les premiers à réclamer une décision prompte et nette. Les dirigeants ne se sont pas fait tirer l'oreille. Eux aussi ont des souvenirs. M. Briand et M. Sarraut savent que la route de Washington conduit à Cannes. Ainsi l'élan de l'opinion a emporté toutes les hésitations, même celles qui pouvaient venir de l'épée de Damoclès des dettes. L'attaque brusquée a été repoussée.

Est-ce à dire que l'alerte soit passée et surtout que tout péril soit définitivement conjuré? Pour le croire, il faudrait méconnaître ce qu'il y a de fort dans l'attaque et de faible dans la défense.

Nous avons écarté l'initiative qui s'embrouillait elle-même dans le désir de ménager deux combinaisons contradictoires. C'est un succès de procédure, ce n'est que cela. Au fond le problème reste entier. Les Américains ne se laisseront pas mener par la Société des Nations. Ils savent où ils veulent aller et ils ne sont pas seuls. Tôt ou tard, la question reparaîtra à moins que le Comité préparatoire de la Société des Nations ne parvienne à établir dans un délai raisonnable un règlement de désarmement général donnant satisfaction à tout le monde. Les plus optimistes doivent convenir que l'hypothèse est peu vraisemblable. C'est le point faible. On s'est lancé dans la voie du désarmement en se disant qu'on ferait tant de détours, qu'on prendrait tant de précautions qu'avant d'atteindre le but les peuples auraient le temps de réaliser la conversion morale qui inaugurerait l'âge d'or. C'est la méthode parlementaire appliquée au domaine international. Le malheur est qu'il y a des gaillards qui ne sont pas du tout parlementaires et qui ont pris le chemin de traverse, sans se soucier d'arriver avant la régénération morale. Ils ont pu partir trop tôt une fois ; nous les reverrons avec leur système qui a reçu la consécration de l'expérience, si nous n'avons pas l'énergie de livrer la bataille, la vraie, celle qui ne porte pas sur les modalités de discussion, mais sur les principes mêmes des armements.

Ah ! ce serait une belle partie à jouer. Il n'y a pas de thèse plus fausse que celle qui voit dans la restriction des moyens de combat

le meilleur antidote aux conflits violents. L'expérience de tous les temps prouve que les hommes se battent d'autant plus qu'il leur en coûte moins ou qu'ils sont exposés à moins de risques. Or, les risques sont bien plus sérieux quand la concurrence d'énergie et d'intelligence compense les inégalités que quand une réglementation arbitraire sacrifie le faible au fort. C'est un fait que toutes les combinaisons envisagées sont au détriment des petits, qu'il s'agisse du contingentement des cuirassés ou de la suppression des avions et des sous-marins. Les forts font la loi. Jusqu'ici la Société des Nations elle-même n'y a rien changé. Le désarmement n'est que la consécration des inégalités. C'est la revanche de la trique sur l'épée, de la masse sur l'élite.

C'est aussi l'abdication définitive des champions de la victoire du droit. Les Allemands n'ont pas été les derniers à s'en rendre compte. C'est pourquoi ils ont applaudi avec enthousiasme à l'initiative du président Coolidge. Ce trait n'est certainement pas le moins caractéristique de l'incident. Les Allemands ne se sont pas réjouis seulement parce que la France s'est trouvée sur la sellette. Ils se sont félicités surtout de voir se développer l'évolution qui prépare, de la manière la plus certaine, la réalisation de toutes leurs aspirations. Que restera-t-il du traité de Versailles le jour où le désarmement, aggravant tous les déséquilibres, assurera la suprématie indiscutable d'une Allemagne théoriquement désarmée, à côté d'une France réellement désarmée?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

GÉRARD DE NERVAL

Dans une édition critique analogue à celle où il nous donne les œuvres de Stendhal, M. Édouard Champion entreprend, avec la collaboration de MM. Aristide Marie et Jules Marsan, la publication des œuvres complètes de Gérard de Nerval. Voici enfin rassemblées tant de pages délicieuses qui étaient dispersées, sinon épuisées depuis longtemps. A part les *Filles du Feu*, les livres de Gérard de Nerval n'ont été que rarement réédités, presque jamais pourrait-on dire, si l'on ne tient pas compte de quelques éditions de luxe. M. Henry Bordeaux déplorait naguère que le *Voyage en Orient* fût introuvable. Et la collection où *les Illuminés* viennent d'être réimprimés a pour titre « Pages retrouvées ». C'est dire qu'il s'agit d'une véritable résurrection littéraire.

Les deux premiers volumes publiés sont une très complète bibliographie de Gérard de Nerval, établie par M. Aristide Marie, et les *Petits châteaux de Bohême*, suivis de la *Bohême galante*, où l'on trouve, en vers et en prose, odelettes et promenades en Valois, comme un reflet et, si l'on peut dire, un échantillon de tout Nerval. Un volume de la bibliothèque nervalienne qui accompagne les œuvres complètes, et où M. Pierre Audiat examine le problème posé par *Aurelia* sur la part de folie que contient le génie poétique de Gérard, achève de nous faire pénétrer au sein de cette œuvre troublante entre toutes, — troublante comme une eau claire mais si profonde que l'on n'en sonde point les mystérieux abîmes.

Le mystère de Gérard de Nerval peut être réduit, en gros, à cette double contradiction : tout imprégné de germanisme, il demeure l'un

des plus français de nos écrivains ; dans ses poèmes les plus obscurs d'inspiration et de pensée, il garde une limpidité d'expression qui attire le lecteur et le retient devant cet énigmatique cristal. Il serait tentant, peut-être, de fondre ces deux propositions en une et, mettant d'un côté trouble et germanisme, de l'autre clarté et génie français, de montrer en Gérard de Nerval, comme cela a déjà été fait d'ailleurs, un tempérament classique victime de son siècle. Seulement il est plus conforme à la vérité psychologique de tenir les deux contradictions indépendantes et de les expliquer séparément.

Pour ce qui est du germanisme de Gérard, il ne faut pas, croyons-nous, lui attribuer autant d'importance que font certains critiques. M. Pierre Audiat donne de l'orientation de Gérard vers la littérature allemande une explication assez vraisemblable : quand le jeune homme a voulu parvenir le plus vite possible à la notoriété, il a pensé qu'un bon moyen serait d'étudier une littérature étrangère et de traduire les auteurs dont on parlait beaucoup ; c'est pourquoi il aurait appris l'allemand auprès de son père et se serait mis à traduire Gœthe, Schiller, Körner, Klopstock, Rückert, en cherchant dans les poètes allemands ce qui pouvait flatter le goût d'un public épris de fantastique ou de macabre. Que par la suite, de telles lectures aient eu sur Gérard une influence, il n'en faut pas douter. Mais laquelle? Nous le savons. Les légendes allemandes, et *Faust* surtout par tout ce qu'il contient de sorcellerie, ont éveillé chez Gérard un goût de l'occultisme pour lequel il était d'ailleurs naturellement doué. Et tout naturellement aussi cet esprit si français revient, en cette matière, à des auteurs de chez nous. Il se penche sur l'occultisme de notre dix-huitième siècle. Les « illuminés » qu'il étudie, ce sont Rétif de la Bretonne et Cazotte, pour ne citer que ceux-là. Il n'est rien de ce qui a sollicité la curiosité de Gérard qui ne vienne finalement se fondre au foyer de son génie propre.

Aussi les réminiscences et les songeries d'outre-Rhin ne troublent-elles pas Gérard qui les mêle sans embarras à d'autres méditations. Un jour, aux environs de Chantilly, il rencontre deux bohémiennes, et il note : « En regardant les deux jeunes filles, l'une vive et brune, l'autre blonde et rieuse, je me mis à penser à Mignon et Philine dans *Wilhelm Meister*, et voilà un rêve germanique qui me revient, entre la perspective des bois et l'antique profil de Senlis. » Il n'en est pas plus étonné que si la chevauchée de Lénore débouchait sur les rives des étangs de Commelle. Car, des légendes allemandes, son imagination très pure n'a retenu qu'une jolie suite d'ombres légères qui s'accordent fort bien aux horizons bleuâtres du Valois.

Ce qui est vrai du germanisme l'est aussi, à l'égard de Gérard, de

bien d'autres influences, qui sont pourtant capitales à l'époque romantique : l'Orient par exemple. « Le miracle du *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, note M. Henry Bordeaux, c'est qu'il ait pu, sans changer sa manière, exalter une autre civilisation et un autre ciel que les nôtres, quand il était le poète de l'Ile-de-France. » Et M. Henry Bordeaux parle à ce propos d'un « exotisme français ». L'expression est heureuse. On n'aurait pas pu l'employer à propos du germanisme, tant cela eût paru paradoxal. C'est pourtant là qu'il en eût fallu venir, pour faire entendre qu'il y a chez Nerval une essence française que rien ne peut altérer.

C'est ce don qui fait de lui un poète qui est peut-être unique chez nous, car le lyrisme le plus éperdu ne brouille ni n'estompe jamais le dessin de l'art le plus net et le plus clair. Le souci de l'ordre, de la pureté, de la forme, qui donne à Gérard de Nerval une valeur de grand classique, fait songer à certaines définitions de M. Paul Valéry. « L'*ordre* suppose un certain désordre qu'il vient réduire. La *composition*, qui est artifice, succède à quelque chaos primitif d'intuitions et de développements naturels. La *pureté* est le résultat d'opérations infinies sur le langage, et le soin de la *forme* n'est autre chose que la réorganisation méditée des moyens d'expression. » Les intuitions désordonnées que le malheureux Gérard avait à réduire, il en connaissait d'autant mieux le chaos qu'il a lutté, pendant quinze ans, contre la folie qui en aggravait la confusion.

Ce combat désespéré d'une tête poétique contre le trouble qui l'envahit, *Aurelia* en est le chef-d'œuvre, et, avec *Aurelia*, les deux sonnets célèbres : *El Desdichado* et *Artemis*. M. Pierre Audiat, dans sa remarquable étude sur la genèse d'*Aurelia*, nous donne, sur *El Desdichado*, une glose explicative très curieuse qui éclaire singulièrement le mystérieux sonnet et va nous permettre d'y faire la part d'une ténébreuse folie et celle des éclairs de la raison.

Rappelons le poème :

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie,
Ma seule étoile *est morte, et mon luth constellé*
Porte le soleil noir *de la* Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau toi qui m'as consolé
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je amour ou Phébus? Lusignan *ou* Biron?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron,
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Voici maintenant le commentaire que donne M. Pierre Audiat de ce chant d'un dément obsédé par le souvenir d'un amour perdu :

Les idées de grandeur émergent : Gérard n'est-il pas le descendant des Labrunie, chevaliers d'Othon, empereur d'Allemagne, dont le château aux trois tours se dresse encore sur les rives de la Dordogne ; n'est-il pas doublement l'allié des Biron dont le souvenir est si vivace dans le Valois et dont les domaines s'étendent aux confins du Périgord et de l'Agenais? N'a-t-il pas, parmi ses ancêtres, Lusignan, pour qui la fée Mélusine construisit un château en Agenais? Et comme Biron, traître à sa patrie, comme Lusignan, jouet d'une merveilleuse sirène, n'est-il pas à la fois coupable et abandonné? Sirènes! cette image, ce mot ont un retentissement sans fin : grotte des sirènes où dort encore la sibylle de Tibur, grotte de la sibylle qui s'enfonce près de l'Averne, jusqu'au pays des morts, grottes du Pausilippe. Pausilippe aux treilles mêlées de pampres et de roses. Rose de Sienne, qui fleurit violette, symbole de l'amour en deuil ; rose trémière, forme éphémère de celle qu'il a mise au tombeau, reflet terrestre de l'*etoile* disparue. L'étoile est morte et le ciel vide ; le *soleil* apparaît *noir* comme dans la *Mélancolie* d'Albert Dürer ou comme le jour où, pour la troisième fois, il est descendu aux Enfers (dans *Aurelia*). Déjà, à deux reprises, il a traversé l'Achéron, il a pénétré dans le monde des rêves et du délire, mais chaque fois il s'est dégagé des ombres de la folie et il a chanté au retour du sombre voyage celle qui fut en même temps sainte et fée. Maintenant il est redevenu le malheureux, *el desdichado*.

M. Pierre Audiat n'explique pas tout. Mais il nous introduit dans ce monde d'images et de souvenirs où se débattait le poète, noyé dans un torrent dont il n'était pas le maître. C'est, dans une crise de folie des grandeurs qui était une forme de l'aliénation de Gérard, un mélange confus d'impressions d'Italie et d'ailleurs, souvent très anciennes, puisqu'une image voisine de celle du soleil noir se trouve déjà, vingt ans auparavant dans le poème intitulé : *le Point noir*, qui commence ainsi :

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Mais, comme le remarque M. Audiat, Gérard, au seuil de la folie, est impuissant à établir un lien logique entre ces images. Chaque mot est le centre d'une constellation, ou, comme dirait M. Léon Daudet, d'un cercle d'ondes qui se propagent à travers le rêve ainsi que sur une eau calme. Ces cercles s'interfèrent avec d'autres, produits par d'autres chocs émotifs, et il n'y a pas d'autre composition, à l'intérieur du poème, que cette série d'explosions successives, qui mêlent leurs effets et leurs résonances. Seuls, le cadre du sonnet et la musique d'une admirable prosodie donnent à cette pure rêverie une forme capable de nous la rendre sensible.

Il peut être curieux de transcrire, en face d'*El Desdichado*, un autre poème de Gérard de Nerval, écrit quelque vingt ans auparavant — Gérard l'a publié pour la première fois en 1832, — et qui se déroule au contraire selon la composition la plus logique. Ce sont les quatre strophes intitulées : *Fantaisie :*

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber;
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui, pour moi seul, a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize... Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue! — et dont je me souviens!

Qui connaît un peu Gérard n'a pas de peine à retrouver ici encore quelques-unes des images qui obsédaient le poète : le château Louis XIII, notamment, et la blonde aux yeux noirs, type de beauté féminine qui plaisait le plus à Gérard. Mais ici l'artiste a pu dominer son rêve ; il l'a mis en ordre et il l'a composé. Il explique comment une vision est née en lui d'un air ancien, quelle est cette vision, et où elle a mené son esprit ravi. A la place du chaos de rêves mêlant leurs réseaux, il n'y a plus ici — pour le lecteur du moins — qu'une

explosion initiale d'où jaillit une fusée qui monte en droite ligne et s'épanouit pour finir en une fleur à peine mystérieuse. *Fantaisie* est un rêve décrit. *El Desdichado* est un rêve vécu.

Nous avons dit que le premier de ces deux poèmes date de 1832 C'est quelque dix ans avant la première crise de Gérard, qui est de 1841. Quant au second, il a paru pour la première fois le 10 décembre 1853, treize mois et demi avant la mort du poète, et plus de trois mois après que celui-ci avait été interné dans la maison de santé du docteur Émile Blanche. Il serait cruel pour les symbolistes d'ajouter que, si Gérard de Nerval s'est montré parfois leur précurseur, ce fut dans les moments où sa raison lui échappait. Et puis, il serait loyal de dire aussi qu'un poème comme *El Desdichado*, qui nous paraît atteindre au sommet du lyrisme, est peut-être plus admirable par ce qu'il a de parfait que par ce qu'il a d'obscur. Sans doute, c'est grâce à la folie de Gérard que nous possédons ces rêves constellés, dans leur désordre naturel, sans que le poète les ait brisés pour les soumettre à une composition logique. Mais il n'est pas moins vrai que le poème, s'il est assez troublant quand on ne le comprend guère, est bien plus émouvant quand ce que nous savons de Gérard nous permet de pénétrer les secrets enchevêtrés dans le mélodieux dessin. Enfin et surtout, ce fou qui n'était plus maître de son univers intérieur l'était assez de son art pour faire chanter dans son sonnet les musiques les plus savantes et les plus raffinées. Quelle science ne trouverait-on pas dans ces sortilèges si on prenait la peine de les décomposer ! Pour en revenir aux définitions de M. Paul Valéry, nous verrions ainsi l'ordre formel le plus parfait appliqué au chaos le plus naturel. C'est le secret d'un charme qui paraissait inexplicable.

C'est probablement la clef de toute l'œuvre de Gérard de Nerval. Il n'est pas d'inspiration qui plonge plus profondément aux sources vives de la création, ce qui est la définition même du génie poétique. Il n'est pas, non plus, d'art plus épuré. Que de peine, que de brouillons lui a coûtés *Sylvie*, qui nous semble si aisément écrite ! La balance à tenir entre l'art et le génie, ce n'est rien de nouveau d'ailleurs, et il y a longtemps qu'Horace et Boileau en ont parlé. Mais ce sont des maîtres que reniaient les romantiques. Il est piquant que Gérard de Nerval, en suivant héroïquement leur leçon, ait haussé les songes de sa folie au rang où nous les voyons justement placés aujourd'hui.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

UN ITALIEN EN FRANCE AU DÉBUT DU SEIZIÈME SIÈCLE

Les journaux et même les simples notes de voyage sont fort rares au seizième siècle. En ce temps-là, ceux qui croyaient avoir quelque chose à dire se réservaient pour les Histoires ou les Mémoires. Le secrétaire de la république de Florence, alors très humble et très obscur, Messer Nicolò Machiavelli, qui remplit diverses missions en France, notamment en 1500 et en 1502, ne rédigea qu'à son retour son *Tableau de la France*, qui n'est, d'ailleurs, qu'un résumé d'impressions politiques, non un journal de route. Grands personnages, ambassadeurs ou simples particuliers se bornaient à mander par lettres, soit à leurs maîtres et seigneurs, soit aux membres de leur famille, les péripéties ou les menus incidents du chemin. On ne songeait pas qu'un récit de voyage pût intéresser l'histoire ou la littérature, et l'idée n'en dut pas même venir à « maistre François Rabelais » lorsque, par deux fois, en 1534 et en 1535-1536, il passe outre-monts pour accompagner à Rome — en qualité de médecin — le cardinal du Bellay. Quant à ce jeune parent du cardinal qui, vingt ans plus tard, suivit à son tour le prince de l'Église dans la Ville Éternelle, les sonnets agréables et faciles des *Regrets* nous montrent bien ses mélancolies et ses rancœurs, ils ne tiennent nullement lieu du carnet de route qu'il aurait pu griffonner. Il faut arriver à la fin du siècle pour trouver l'incomparable *Journal*

de Montaigne. Encore son auteur ne songeait-il nullement à le publier, ce qui faillit amener sa perte, car on sait qu'il ne fut découvert que par une sorte de hasard, près de deux cents ans après avoir été écrit.

Faute de documents de premier ordre, les moindres relations sont les bien venues. Tel est, en 1517-1518, *le Voyage du cardinal d'Aragon*, conté au jour le jour par son secrétaire, Antonio de Beatis. Il a été fort élégamment traduit par Mme Madeleine Havard de la Montagne et précédé d'une érudite préface par le regretté Henry Cochin. (1 vol., Perrin.)

Le cardinal d'Aragon était un grand seigneur appartenant à la famille des rois de Naples, dépossédée par Ferdinand le Catholique. Le but principal de son voyage semble avoir été précisément de faire visite à l'héritier de Ferdinand, à ce jeune roi Charles qui allait devenir Charles-Quint. Le cardinal en profita pour voir du pays ; c'est ainsi qu'il parcourut une partie de l'Allemagne, les Pays-Bas et la France presque en entier. Le voyage d'un cardinal de Léon X dans les terres de Charles-Quint et de François Ier est donc, en soi, plein d'attrait. L'auteur n'en est malheureusement pas un lettré, c'est un clerc napolitain, chanoine de Melfi, qui, incapable d'écrire en latin et même en toscan littéraire, a dû s'exprimer dans son dialecte local. Chose plus grave, ce n'est pas un homme très intelligent. Pieux, mais d'esprit étroit, empressé à visiter partout les reliques, en même temps que les horloges rares, les monuments, les animaux empaillés, il montre souvent une crédulité puérile et recueille sans méfiance les légendes les plus invraisemblables. Qu'il s'agisse d'œuvres d'art ou de beautés naturelles, ses jugements ne sortent pas de la platitude et de la banalité. Ils ne l'emportent que dans le terre-à-terre, dans ce que Stendhal appelle le domaine de Chrysale : étapes, gîtes, cuisine, vêtements, cultures etc. Quant aux mœurs, le scribe n'a pu que les entrevoir, bien qu'il croie devoir les décrire en détail, avec la beauté des femmes, dont il semble avoir été curieux. Il y a lieu de se méfier de ses arrêts, sujets à variations suivant ses aventures personnelles, comme ceux de maint voyageur. Aiusi, il maudira la France du Nord parce qu'il y a été volé et réservera toutes ses grâces à celle du Midi.

Le cardinal d'Aragon quitte l'Italie au mois de mai 1517. Il gagne la Haute-Allemagne par le Tyrol, trajet que, soixante-trois ans plus tard, Montaigne fera en sens inverse. Comme l'auteur des *Essais*, Antonio de Beatis note, en Suisse et en Bavière, l'abondance des vins — des vins blancs surtout, parfumés de sauge, de sureau et de romarin : « On a de la bonne viande de veau, beaucoup de volaille et du bon pain. Le vin, jusqu'à Cologne, n'est pas très cher, et le

veau est très bon marché, de sorte que nous faisons d'excellents repas, tous quatre, pour un ducat d'or. » Mais le fromage au fenouil, qui agréait à Montaigne, ne lui revient pas : « Il est si fort et si malodorant que pas un Italien n'en voudrait manger. » Beatis note dans les chambres les lits et les couvertures de plume, que Montaigne appelle des *coites*, et ajoute, ce qui paraît le surprendre, qu' « on n'y trouve pas trace de poux ni de punaises ».

Les Allemandes, quoiqu'elles tiennent leur ménage très proprement, sont « elles-mêmes très sales ». Cependant, ajoute-t-il, elles sont « belles et fort agréables. Bien que froides d'aspect, on les dit voluptueuses ». La population est, d'ailleurs, dévote. Les églises sont vastes et bien tenues. On ne manque pas les offices, et on y suit attentivement la messe, tandis qu'en Italie on a coutume d'y parler d'affaires. Aucun soupçon d'une hérésie prochaine, bien que ce soit en cette même année 1517 qu'un jeune moine de Wittenberg affiche ses thèses retentissantes contre les indulgences...

En Flandre et aux Pays-Bas, grands sujets d'admiration : l'église Saint-Servais à Maëstricht, l'hôtel de ville de Louvain, le port d'Anvers où les navires abondent et où « nous avons vu prendre, en une seule matinée, quarante-six esturgeons, quelques-uns si énormes que les charrettes, malgré leur taille, n'auraient pu en porter plus de deux ». Le cardinal va saluer Charles-Quint à Middelbourg, où le roi s'apprête à s'embarquer pour l'Espagne. Audience, messe solennelle, investiture d'un cardinal, le tout clos par ce court portrait du futur maître du monde : « Le roi Charles me semble très jeune ; il paraît avoir dix-sept ou dix-huit ans. Son visage, quoique long et maigre, avec une bouche très boudeuse qui reste ouverte lorsqu'il n'y veille pas, et dont la lèvre inférieure pend toujours, respire néanmoins la dignité, la grâce et la majesté. Il est de haute stature, ses jambes sont droites et élancées, telles qu'on n'en peut voir de mieux faites. Il monte très bien à cheval... Le Roi Catholique entend tous les jours une messe basse et une messe chantée. Il mange très sobrement... Après le déjeuner comme après le dîner, assis au milieu de la table, il donne audience avec la plus grande simplicité et la meilleure grâce, à tous ceux qui se présentent. »

Le voyage se poursuit par Dordrecht, Rotterdam, « très jolie ville de mille huit cents foyers », Delft, les canaux, la Haye, « petite ville sans murs, tellement jolie qu'elle ne redoute aucune comparaison ». Le cardinal et les siens reviennent ensuite sur leurs pas. A Bruxelles, Beatis admire principalement les fontaines et le palais du comte de Nassau, où se trouve un lit géant : « Ce prince, dit-il, donne de fréquentes orgies, et son plaisir est de faire boire ses invités ; quand

ils tombent, on les emporte et on les couche sur ce lit. » A Saint-Bavon, de Gand, l'*Adam* et l'*Ève* de van Eyck obtiennent de l'Italien un éloge flatteur, puisqu'il n'hésite pas à dire que cette œuvre est « la plus belle de la chrétienté ».

D'une manière générale, en Flandre, Beatis note l'extrême propreté des logis. On fait « confire les choux cabus dans du sel », comme en Allemagne. « Quoique le vin soit plus cher qu'en Allemagne, toutes les auberges en offrent d'excellents, blancs et rouges. Il y a de la bonne viande, des poulets et beaucoup de lapins, peu de perdrix et de faisans. » Cependant, on y apprête la viande et le poisson moins bien qu'en France. « Les femmes sont toutes grandes et très agréables, blanches et roses, avec un teint ravissant. Elles ignorent les fards... Les plus belles sont en Hollande, particulièrement à la Haye. » Mais, comme d'ailleurs en Allemagne, « elles ont toutes de mauvaises dents, peut-être à cause du beurre ou de la bière, et cependant leur haleine n'est pas mauvaise... » Il y a également, en Flandre, comme en Allemagne, abondance de lépreux, ce que Beatis attribue au beurre et au laitage (!).

En France, la cuisine à part, notre homme trouvera tout inférieur à ce qu'il a vu chez nos voisins. Son maître et lui traversent l'Artois et la Picardie pour venir saluer à Rouen François Ier. De ce souverain magnifique, aussi robuste de corps que distingué d'esprit, il ne trace qu'un portrait sommaire et presque malveillant. Il a le « nez trop fort et les jambes trop minces pour un corps aussi grand ». Ses mœurs sont « si légères qu'il pénètre volontiers dans les jardins d'autrui et boit l'eau de diverses fontaines ». Ce prince intrépide qui a chargé à Marignan comme un simple homme d'armes, serait même un couard, d'après notre Napolitain ; il craindrait de se rendre en Bretagne : « Les Bretons étant ennemis naturels des Français et gens terribles, *le roi tremble de peur chaque fois qu'il en parle.* » On se demande qui a bien pu renseigner ce pauvre Beatis...

A Tosny, près de Gaillon, le chanoine éprouve la mésaventure dont on a parlé. On lui vole une « bougette », c'est-à-dire une valise contenant « quelques hardes usuelles, des écrits et environ dix ducats d'argent ». Pareil accident n'aurait-il pas pu lui arriver en Italie? Si Montaigne se loue de l'honnêteté des Allemands, qui sont, dit-il, « glorieux, cholères et yvrognes, mais ni trahistres, ni voleurs », il est loin de vanter celle des Italiens. Mais dans son courroux, Beatis ne connaît ni justice, ni mesure ; tout notre peuple n'est bon qu'à jeter aux chiens : « Dans toutes les provinces françaises, dit-il, les gens du peuple m'ont paru à l'ordinaire plus vils, plus fainéants et plus vicieux qu'on ne peut l'imaginer. » L'aspect du château de

Gaillon, qu'il admire ensuite, n'arrive pas à le consoler. Ou bien, ses compliments portent à faux. A Paris, il est frappé par les « beaux et grands villages » qui environnent la ville et par la quantité de vignes qui s'y voient : « Elles produisent, dit-il, d'excellents vins, je n'en ai jamais bu de meilleurs. » Le brave homme aura pris le bourgogne ou le bordeaux qu'on lui aura servi pour le produit naturel des coteaux de Suresnes... Notre-Dame de Paris est « une vaste et grande église, mais elle n'est pas très belle ». La Sainte-Chapelle lui plaît mieux. Il remarque, à Saint-Denis, la simplicité des tombeaux de nos premiers rois : « A cette simplicité qui suit leur mort, on reconnaît, dit-il, la grande humilité des rois de France. »

De Paris, le cardinal d'Aragon se rend à Lisieux et à Caen. Les magnifiques églises romanes de cette ville sont appréciées de son secrétaire. Mais il s'ébahit bien davantage devant des reliques d'une authenticité au moins douteuse, telles qu'une « mèche de cheveux de saint Étienne, premier martyr ». Note plus intéressante : l'Université royale de Caen comptait, en ce temps-là, quatre mille étudiants et on y imprimait beaucoup de livres...

Après la Normandie, la Bretagne. Beatis conte tout au long une série de légendes et d'histoires fantastiques, qu'il dit tenir du comte de Laval. Par Nantes, Angers et Tours, les voyageurs remontent le Val de Loire. Au château d'Amboise, ils voient Léonard de Vinci, vieux et paralysé et, de trois tableaux que le pauvre grand homme leur montre, Beatis se borne à dire : « Ces trois œuvres sont exécutées avec une grande perfection. »

De Bourges où, suivant son habitude, le chanoine admire surtout des reliques et des trésors d'église, le train du cardinal, par le Bourbonnais, se dirige sur Lyon. Là, changement à vue ; le voisinage du pays opère des merveilles : « Les femmes y sont plus belles qu'en aucune ville de France », et Beatis ne cache pas que c'est parce que les Italiens, et sans doute aussi les Italiennes, y sont en grand nombre : « Tant par son commerce que par ses hommes, ses femmes et son aspect, cette ville a un je ne sais quoi de la belle Italie, ce qui me la fait juger la plus belle de France. » A Chambéry, « les maisons, les rues, les places sont fort jolies et les femmes y sont belles ». Mais au lieu de franchir les Alpes, les voyageurs bifurquent et reviennent par Grenoble et Valence dans la vallée du Rhône, d'où ils gagnent Marseille. A Avignon, comme de juste, Beatis se sent chez lui : « Les femmes sont très belles, *quoiqu'elles portent le costume français*. » Cependant, il reconnaît que les rues sont mal pavées et qu' « il y souffle un vent cruel ».

Arles, au mois de décembre, lui offre un spectacle assez rare :

celui des deux rives du Rhône en partie gelées. Dans la cathédrale, il admire l'orgue et une tête de saint Étienne, « premier martyr ». L'abondance des mêmes fragments du corps de ce martyr qu'il a vus finit par l'étonner : « Il faut bien constater ici, dit-il, la confusion que l'on fait entre les reliques, puisque, ayant déjà vu le corps de saint Antoine dans le diocèse de Vienne, on nous en a montré un second dans une église d'Arles ;... dans l'église de Saint-Étienne, à Caen, les cheveux de ce saint, premier martyr ; à Bourges, une partie de sa tête et, à Arles, la tête entière ; beaucoup de bras et de pieds d'un même saint et une infinité de doigts ; tant de clous de Notre-Seigneur, que la moitié fournirait cent croix... » Curiosité qui s'aperçoit enfin qu'elle est dupée, et que semble avoir raillée par avance le sage auteur de l'*Imitation : Currunt multi ad diversa loca pro visitandis reliquiis sanctorum et mirantur, auditis gestis eorum, alta ædificia templorum inspiciunt, et osculantur sericis et auro involuta sacra ossa ipsorum...*

De retour dans son pays, Antonio de Beatis recueille ses souvenirs et porte sur la France un jugement d'ensemble : « Généralement dit-il, on s'y loge mieux qu'en Allemagne. Il y a dans chaque chambre un lit de plume pour le maître, le petit lit du valet et un bon feu. On y mange de bons potages, des pâtés et des gâteaux de toutes sortes. La viande de veau est généralement bonne ; celle de mouton est la meilleure, de sorte que, pour une épaule de mouton rôtie avec de petits oignons, comme on l'accommode dans toute la France, on laisserait volontiers la chère la plus délicate... »

Il n'y a que les gens qui n'y vaillent rien. Voici le chapitre des dames : « Partout, les femmes ont des fourrures à leurs robes, généralement d'agneau, à cause des grands froids qu'il fait. Sous des chaperons de velours ou de drap, elles portent des bonnets de toile attachés sous le menton, qui tiennent assez chaud. Les jours de pluie, elles mettent certaines toques en poils de chèvre... Elles sont généralement belles, mais pas autant qu'en Flandre, agréables et gracieuses. Dans plusieurs villes, les femmes rasent les hommes, elles le font fort bien, avec adresse et légèreté... Les hommes sont de petite taille et manquent de prestance, sauf les gentilshommes, qui ont généralement très bonne figure... »

Appréciation sans doute arbitraire, comme celle de l'état social : « Les seigneurs sont affranchis de tout paiement et imposition, tandis que les paysans, leurs sujets, sont exploités, pourchassés plus que des chiens et des esclaves. » Jugement en contradiction avec celui de Machiavel, qui relève en France une grande abondance de toutes choses, accompagnée, il est vrai, d'une grande pénurie

d'argent dans le peuple, cela parce que tout le monde a de la récolte à revendre et ne peut faire argent que de cette récolte : « Cette pénurie (d'argent) est si grande, ajoute-t-il, qu'à peine (le peuple) peut-il parvenir à amasser de quoi payer à ses seigneurs le montant de ses redevances, *quoique extrêmement faibles.* » Le peuple n'était donc ni exploité, ni pressuré ; il manquait simplement d'argent liquide.

Si les Français eussent été aussi misérables que Beatis le prétend, comment auraient-ils pu vivre en perpétuelle goguette? Car tel était, à l'en croire, l'état ordinaire de notre douce nation : « Les gentilshommes aussi bien que les plébéiens, marchands et individus de tous états et de toutes conditions, en un mot tous les Français, sont avides de s'amuser et de vivre gaiement. Ils s'adonnent à la nourriture, à la boisson et aux plaisirs galants, à tel point que je ne sais comment ils peuvent encore faire quelque chose de bon... » Les gens dénués de tout n'ont habituellement pas de quoi faire la noce...

Mais il faut renoncer à relever tant de constradictions. Retenons-en seulement que, alors comme aujourd'hui, la France était et reste un pays aux dehors trompeurs, difficile à comprendre, et par conséquent à bien juger.

PAUL BALLAGUY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LÉO BOUYSSOU

M. Léo Bouyssou a failli être le maître de l'heure et l'arbitre des débats parlementaires. Je sais bien que les débats parlementaires ne sont plus grand'chose, puisqu'on vient de découvrir que le fonctionnement normal du régime était incompatible avec l'intérêt national et qu'il fallait suspendre l'exercice du suffrage universel et de la souveraineté du peuple toutes les fois qu'un problème important était posé, c'est-à-dire toujours. Mais enfin, puisqu'il y a encore des débats parlementaires, puisqu'on s'efforce, par une transaction amiable, de laisser au pays l'illusion qu'il a des mandataires pour exprimer, de temps en temps et sur des points secondaires, sa volonté, il faut bien que quelqu'un préside à ces débats. Ce faillit être M. Léo Bouyssou.

Ç'aurait, du moins, dû être M. Léo Bouyssou si le Cartel était vraiment le maître, puisque M. Léo Bouyssou représente le parti le plus nombreux de l'Assemblée, et puisqu'il était le candidat de ce parti. Si les élections présidentielles avaient donc eu lieu en scrutin public, comme au temps où M. Painlevé et M. Herriot étaient élus sous l'œil vigilant des contrôleurs du parti, il eût bien été forcé que M. Léo Bouyssou fût nommé puisqu'on ne voit pas comment le groupe radical-socialiste — le plus nombreux — aurait pu, officiellement, expressément, voter contre son propre candidat : M. Léo Bouyssou était donc le vrai candidat, il eût été le vrai président du Cartel, résultat du fonctionnement parfait des pures institutions du Cartel.

Pour que M. Léo Bouyssou n'ait pas été élu président de la Chambre,

il faut donc supposer, de toute nécessité, que tout le monde de son groupe, que tous ses coreligionnaires politiques n'ont pas voté pour lui, ce qui tend à démontrer qu'en choisissant librement, au scrutin secret, le meilleur candidat contre le candidat de leur parti, les députés, certains députés du Cartel, prouvent combien la discipline du Cartel leur est lourde, et combien les mots d'ordre de leur parti leur semblent parfois contraires au bon sens et à l'intérêt général.

Mais il est temps peut-être de présenter M. Léo Bouyssou aux Français qui ont failli avoir en lui le directeur de leurs débats officiels et l'arbitre de leurs partis : aussi bien M. Bouyssou, si malin, n'a-t-il pas lâché l'ombre pour la proie, et n'ayant pu s'asseoir à la première place, est-il demeuré dans la seconde. Il n'était pas homme à s'envelopper dans une dignité froissée, à s'envelopper des plis mélancoliques de son manteau, et à s'isoler dans sa retraite, loin des humains oublieux et injustes. Il n'est pas homme à méconnaître un avantage, et la vice-présidence de la Chambre, qu'il souhaitait de quitter pour avoir mieux, lui paraît encore, à défaut de ce mieux, une position d'attente fort acceptable. M. Léo Bouyssou est — son nom l'indique — un Gascon. Chez les Gascons l'amour du panache n'exclut pas le goût des intérêts, et jamais ne s'obscurcit chez lui, en dépit d'attitudes charmantes, pittoresques et parfois sonores, le sens judicieux des transactions.

Donc, M. Bouyssou est un Gascon. Un Gascon des Landes sans doute, puisque député des Landes? N'exagérons rien. M. Bouyssou est du Lot-et-Garonne, ce qui, à tout prendre, est encore suffisamment gascon. Et même, fixé par son mariage dans les Landes, il se tient à la frontière de la Gascogne et la Guyenne, dans cette région où les Landes touchent au département de la Gironde, et où le pays, si landais par son aspect physique et ses mœurs, participe déjà à la vie multiple d'un grand département complexe, siège d'intérêts divers et de relations utiles. M. Bouyssou appartient à l'enseignement primaire : il devint inspecteur dans cet ordre d'enseignement, et on peut penser que, pour un homme aussi avisé, d'une bonhomie aussi cordiale et d'une ambition aussi pressante, l'inspection fut un moyen incomparable d'étudier son terrain. Entendons bien que nous ne faisons pas de grief à M. Léo Bouyssou de chercher à utiliser les moindres circonstances de la vie au mieux de ses intérêts. Quand nous avons allégué tout à l'heure qu'il souhaitait de gagner des voix sur sa droite sans en rien perdre à sa gauche, il n'y avait chez nous, à ce moment, dans l'exposé impartial des faits, aucune idée, même légère, de critique. M. Bouyssou est démocrate : son devoir est de servir la démocratie en se faisant élire. Il a une clientèle fidèle, son devoir professionnel est de la satisfaire, et de s'élever au plus haut afin de la satisfaire d'autant mieux. Plus il s'avance dans

le cursus honorum, *plus il en rejaillit de lustre sur ses mandants. Un parlementaire du Midi, et radical par surcroît, est pénétré, comme il convient, de ces principes élémentaires.*

Ne nous dissimulons pas, d'ailleurs, que M. Léo Bouyssou, de qui les envieux politiques et parlementaires parisiens s'obstinent à ne pas concéder la place à laquelle il a droit, est roi dans les Landes. Roi indiscuté, idole des foules, M. Léo Bouyssou est grand. De toute sa taille il domine cette petite population landaise, si étonnée d'être opulente, et quelque peu rabougrie d'avoir tant souffert, pendant des siècles, sur sa lande inféconde et triste, entre les sables de ses dunes, et l'haleine pestilentielle de ses marais. Donc M. Léo Bouyssou a de la prestance. Ses colistiers, M. Deyris, M. Lasalle. M. Lalanne, et ses adversaires que commande M. Defos du Raux, ne lui viennent point à l'épaule : il est vrai que ce sont de pauvres Gascons de la Lande et non des cadets du Lot-et-Garonne, où l'on a du jarret, du poitrail et de la moustache. M. Léo Bouyssou, de plus, a de la voix et de la générosité. Il connaît l'âme ardente, avide et jalouse des foules. Il sait la magie des promesses. Ses ennemis, ses détracteurs, vous diront qu'il est un démagogue. Ils préciseront qu'il a fait passer un souffle révolutionnaire et destructeur dans le murmure mélancolique des pins, et démoralisé ce pays des Landes, si catholique, si traditionaliste et si sage. A vrai dire il ne l'a point tant démoralisé. Les gens de la Lande continuent d'être sages, et ils nomment des maires modérés qui élisent, à leur tour, des sénateurs libéraux. Mais, dès qu'ils entendent M. Bouyssou, ils sont transportés : M. Bouyssou sait leur expliquer que les résiniers sont des esclaves, et que les mutilés sont des parias. A sa voix, les pauvres gens de Labrit, de Sobres, de Pissor, de Labouhaye et de Parentès-en-Born se soulèvent. Ses lieutenants électrisés portent le mot d'ordre de ses proclamations de Montfort-en-Chalon à Geaune, et par Saint-Vincent de Tyrane jusqu'aux faubourgs de Bayonne. A entendre M. Bouyssou, on comprend qu'il n'y ait pas de socialistes dans les Landes, et non plus de communistes : lequel pourrait prêcher avec plus d'ardeur que M. Bouyssou l'évangile de la révolte, et qui serait apte, comme lui, à calmer ces colères furieuses en faisant ruisseler sur les foules domptées et haletantes l'or des promesses, à faire couler par les pigneraies et les étangs le pactole étincelant, intarissable des promesses, à changer les billets innombrables et contre le trésor lourd et consistant des promesses?

M. Bouyssou n'a guère d'ennemis, présentement, et ceux qui ne pensaient pas comme lui, se sont rendus à merci : M. Milliès-Lacroix fait, lorsque M. Bouyssou a parlé, l'effet d'un radoteur, et ses anciens adversaires de 1919, domptés, ont rallié son drapeau. Primaire et laïque, M. Léo Bouyssou est trop Gascon et trop fin pour heurter, dans cette

communion, les sentiments traditionnels des Landes : il est tolérant. Il n'est ni sectaire ni haineux, sauf contre ceux qui sont trop riches. Et encore, est-ce de la haine ou simplement de l'éloquence? M. Bouyssou est athénien, et il aime l'éloquence des aristocrates, s'il hait leur injuste richesse. Et quand le sujet devient scabreux, au cours d'une harangue, ah! comme M. Léo Bouyssou sait parler de la cuisine, de la chasse, de la pêche, de l'art de faire frire un poisson, ou d'accommoder un foie au naturel, dans une sauce au raisin. Qui résisterait à cet homme-là? Il est vrai que la sauce au raisin ne saurait faire perdre de vue à M. Bouyssou son but. qui est multiple. A défaut d'être ministre, il veut être président de la Chambre, et d'aucuns insinuent même qu'il prétend être haut-commissaire de l'Exposition coloniale : ceux qui aiment la précision affirment même que M. Herriot lui avait fait, à cet égard, des promesses fermes. Mais des promesses, même fermes, M. Bouyssou sait quelle monnaie c'est là. C'est pourquoi il ne compte pas trop, non plus, sur celles de ses féaux et amis. Lorsque M. Bouyssou s'est fait un ennemi, comme il est triste et comme gentiment il s'arrange pour le consoler! On sait que, commensal de M. Joseph Barthélemy, dans un de ces foyers athéniens où il rêvait de planter le drapeau de sa république, il vota cependant l'invalidation de son collègue, mais il se montrait fort marri que celui-ci lui en tînt rigueur : « J'ai dû voter avec mon parti », s'excusait-il. Et il supputait ce que ce vote avec son groupe lui vaudrait, chez ce coreligionnaire, de suffrages, en considération de sa fermeté sur les principes : pour les amis de M. Barthélemy, on s'arrangerait toujours entre Gascons, que diable! Un autre jour ayant, du haut de la tribune, invité M. Outray, qui interrompait, à aller faire un tour à la buvette — ce qui était une insinuation assez désobligeante — il s'excusait sans barguigner : « J'ai voulu dire à la bibliothèque. » Et ceci était infiniment flatteur. Il ajoutait aussitôt, gentiment : « Vous savez que, dans mon pays, les mots ont un sens excessif. » Comme il est fâcheux pour les Landes que les résiniers entendent les mots de M. Bouyssou dans ce sens-là!

Ces qualités multiples, appréciées à Mont-de-Marsan, — voire à Angers où M. Bouyssou a conservé des attaches, — Paris persiste à les méconnaître. Les amis de M. Herriot semblent persister ainsi à ne donner qu'un sens relatif aux premiers faits de M. Bouyssou. Mais M. Bouyssou ne désarme pas. Avec de la patience, de la bonne humeur et des promesses, on arrive, dit-il. Son malheur est d'avoir fondé sa gloire future sur des gens qui veulent la même formule, et qui en ont mesuré l'aune. On ne saurait penser à tout.

* * *

Le Théâtre : « *Pas encore* », *de M. Passeur*.

On a dit de cette pièce : c'est *Andromaque* chez la crapule. M. Passeur n'est pas encore Racine. Cette boutade veut simplement dire qu'il a traité un sujet crapuleux comme une tragédie classique.

C'est à Balzac que font penser le décor et les personnages. Remantil est un de ces vieux grigous comme on en trouve des exemplaires dans *Un ménage de garçon*, dans *la Cousine Bette*, dans *Ce que l'amour coûte aux vieillards*. Il entretient depuis plus d'un quart de siècle Fanny Maubert, une femme compliquée qui n'est pas sans parenté avec Mme Marneffe ou la Rabouilleuse. Le décor et le milieu, par leur exactitude, ne sont pas indignes des « provinces » de Balzac. Cinq personnages, dont un seul est épisodique, mais qui a son caractère : Mathilde, la vieille nourrice qui a élevé Fanny et qui reste à son service en criant tout haut son dégoût. Si Fanny se contentait encore de cette liaison irrégulière avec le vieux Remantil ! Mais non. Pour ménager les susceptibilités de la province, il habite sa maison de la Guérinière et il a installé sa maîtresse à la villa voisine de Montsauson. Elle y mène une jolie vie. Elle trompe à tour de bras Remantil, qui l'apprend de temps à autre et qui arrive ces jours-là en furie, pareil à une bête lâchée. Fanny le supporte parce qu'à son âge, il est trop tard pour rejouer la partie : elle est condamnée à Remantil à perpétuité. Elle fut jadis une « demoiselle ». Déchue par paresse et par vice, elle n'a jamais aimé Remantil, elle se sent d'essence plus fine que ce rustre qui la paie, et elle se venge, à sa manière. Elle a près d'elle à Montsauson sa nièce Alice : pourquoi cette jeune veuve honnête, qui tient à sa réputation, accepte-t-elle de vivre près d'une femme perdue? Ne serait-ce pas parce qu'Alice aime le jeune voisin Raymond Tournier? Fanny le lui demande, elle jure que non, au cours d'une scène d'exposition serrée. où tout est utile. Puis arrive Mathilde, qui annonce en grondant l'arrivée du Remantil des jours de drame : il vient de découvrir que Fanny le volait pour entretenir un jeune ami. La vengeance de Remantil, les jours de drame, est d'une simplicité primitive : il frappe. Fanny attend l'orage, elle a l'habitude. Alice, que ces mœurs affolent à juste titre, sort pour chercher de l'aide, et elle ramène le voisin Raymond Tournier juste au moment où Remantil vomit un flot d'injures ; aujourd'hui il ne frappe pas, il tient une vengeance plus subtile et plus dure ; il dit à Fanny que pour la première fois il ne la craint plus parce que sa carrière amoureuse est finie : voici qu'elle est obligée de voler pour payer ses plaisirs ! C'est sa fin, elle est vieille. Où donc irait-elle si elle quittait Remantil? il est le seul de qui la passion puisse s'accommoder du passé et du présent. Personne, à présent, jamais, ne l'aimera plus.

Ce conflit ignoble est mené avec une vérité dans l'horrible et un mouvement dramatique tels qu'on n'en avait pas vus au théâtre depuis la guerre. Chaque scène, chaque péripétie, chaque réplique s'enchaîne avec cette nécessité qui est le trait des véritables tragédies. A ce moment, le plus naturel des coups de théâtre : Raymond Tournier déclare qu'il aime Fanny Maubert.

L'intrigue est si forte en sa simplicité que cette intervention meut d'un seul coup les quatre personnages dans le fil de leur logique. Remantil, désarmé, s'enfuit. Alice éclate en reproches, et comme sa tante défend sa chance, on découvre que c'est la nièce qui aime Raymond. Celui-ci paraît au naturel un jeune homme vigoureux et pas très malin. Enfin, c'est surtout l'âme compliquée de Fanny que la lumière inonde : elle n'aime pas Raymond, elle le méprise vaguement et elle le tient pour un sot. Mais c'est le dernier amour qui s'offre : elle le saisit comme le noyé la branche de saule, elle écarte Alice avec un mélange d'audace et de ruse digne d'une courtisane, et comme Remantil, bravé cette fois en face et à domicile, a coupé les vivres, ce couple mal appareillé ira se cacher dans le vaste Paris, où échouent, comme dit la vieille Mathilde, tous les propres à rien. Un ménage fondé dans des conditions pareilles tournera sans faute à l'enfer. A Paris, il faut travailler pour vivre. Fanny elle-même a dû accepter une place dans une papeterie : la paresseuse aura fait ce sacrifice au désir, car l'espèce humaine ne sait vaincre ses passions qu'en les opposant les unes aux autres. Fanny peut consentir un sacrifice, c'est elle qui a les avantages. Mais Raymond, jeune terrien déraciné, est obligé d'aller offrir une marque de cirage aux épiciers de la banlieue. Et s'il est naturel qu'un jeune homme s'éprenne d'une femme vieillissante, il est naturel qu'il s'en lasse. Comme par-dessus le marché il n'a guère plus de caractère que d'intelligence, Remantil aura beau jeu quand il revient, sournoisement, ramené par Alice. Il est malin et sait comment on traite une affaire ; il offre à Raymond une belle situation au pays natal, de la terre, un domaine à mener, à remuer sous le soleil. Raymond ne résiste que le temps d'une scène rapide, tassée et vigoureuse.

Mais quand survient Fanny, elle a tôt fait de confesser le coupable. C'est donc la fin, cette fois? Ou *Pas encore?* Est-il encore temps de lutter? Elle hésite. Son premier mouvement est de se juger condamnée. Elle entreprend alors la besogne un peu singulière d'expliquer à Raymond, en grand détail, pour quelles raisons il l'a aimée. Les motifs qu'elle démêle sont subtils : Raymond éprouvait une satisfaction de vanité à se dire qu'il était généreux envers elle, qu'il donnait plus qu'il ne recevait et qu'il avait le beau rôle. Cette explication est toute voisine d'une grande vérité : on aime les êtres beaucoup plus à cause de ce qu'on leur donne qu'à cause de ce qu'ils vous donnent, on s'attache beaucoup plus à ceux qui reçoivent vos bienfaits qu'à ceux de qui l'on reçoit les bienfaits. Le profond

égoïsme de l'être humain le veut ainsi, car dans le premier cas l'amour trouve pour complice la vanité, dans le second il trouve pour adversaire la reconnaissance.

Est-il naturel que Fanny s'attarde devant Raymond à cette analyse? C'est possible. Elle le tient pour un peu sot, mais on résiste difficilement au plaisir d'étaler sa supériorité et sa clairvoyance, et Fanny est assez vaine de ses raffinements intellectuels. Mais ce qu'on peut dire, c'est que si cette attitude est possible, elle ne paraît pas nécessaire, et qu'elle rompt brusquement la marche de la pièce. On était embarqué dans un conflit violent, une action rapide, un mouvement qui saisissait, on se retrouve avec étonnement dans une longue et lente analyse. Naturellement, Raymond oppose une assez vive résistance. Fanny s'y laisse duper parce qu'elle le désire : l'esprit n'est-il pas la dupe du cœur? A la fin de l'acte, elle croit possible de garder cet homme inconsistant. Mais à la réflexion, elle comprend que les paroles mêmes par lesquelles Raymond l'a assurée de sa fidélité sonnent faux, que l'avenir en de pareilles conditions sera intolérable, et que la partie est bien perdue. Elle a une dernière réaction parce qu'Alice vient, avec l'impudeur de la passion, tenter de recueillir la succession. Une jalousie naturelle s'éveille et lutte encore un peu, d'autant que si Raymond est las de Fanny, il n'a jamais aimé Alice. Celle-ci accepte devant lui toutes les humiliations de la passion malheureuse : ce n'a jamais été un bon moyen pour toucher un cœur qui se refuse. C'est donc Fanny qui prend sur elle de brusquer les choses : elle part ; elle va retrouver Remantil ; elle enferme Alice avec Raymond, que ce subterfuge irrite ; Alice entrevoit son destin et murmure : « Ça va être gai ! »

Dénouement singulier et contestable. M. Passeur laisse dans le filigrane et propose à l'imagination une conclusion morale : Fanny sera malheureuse avec Remantil, Alice sera malheureuse avec Raymond. Ainsi toute union fondée sur une passion sans garantie est vouée à l'enfer. Rien de moins romantique. Si d'autre part ces gens possédés par des passions basses ne sont pas beaux, la vieille Mathilde le dit avec rudesse, sans prêche, car elle n'est pas une sainte, mais simplement une paysanne de bon sens. On voit donc que si la jeunesse de M. Passeur se plaît aux peintures osées, il ne confond pas le bien avec le mal et ne propose pas ses monstres en exemple. C'est pourquoi, si crue que soit l'expression, si laides que soient les âmes de Fanny et de Remantil, si triste que soit le spectacle de la misère des hommes, cette pièce ne méconnaît pas la vérité morale.

Elle est menée avec la simplicité de moyens, et, là où elle est excellente, avec la force de la tragédie classique. Il n'est pas de réponse plus saisissante aux questions que nous posons, en écho fidèle, depuis le début de la saison. Où va, où ira le théâtre? Sitôt que

paraît une œuvre qui dépasse le niveau commun, elle rejoint et ressuscite spontanément la tragédie.

Seulement, au lieu de mettre en scène de nobles héros occupés de sentiments qui gardent la dignité au fort de la violence, un auteur né avec le don tragique ne songe aujourd'hui à relever l'étude de la misère passionnelle ni par la beauté poétique, ni par la beauté morale. Cette certitude n'est pas neuve. Le jour où paraît un auteur supérieurement doué, elle redevient actuelle.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE « DÉSARMEMENT » DU REICH. — *L'accord est réalisé, le 1er février entre le Comité militaire interallié et les experts militaires allemands, quant aux fortifications orientales : en principe, seuls seront maintenus les ouvrages existant en* 1919. *Cinquante-quatre ouvrages ou abris construits depuis* 1920 *seront néanmoins conservés. L'Allemagne donne l'assurance qu'il n'existe pas, sur cette partie de son territoire, d'autres ouvrages répondant à un but de guerre.*

En dépit de cet accord, de nombreux symptômes montrent l'Allemagne toujours agitée par l'idée de revanche.

— *Le cabinet Marx est approuvé, au Reichstag, par* 235 *voix contre* 174 (5 *février*).

LE DÉSARMEMENT NAVAL. — *Dans un message au Congrès américain, le président Coolidge propose la conclusion d'un accord tendant au désarmement sur mer, conclu entre les cinq grandes puissances navales du monde* (10 *février*). *La proposition est accueillie froidement par les intéressés.*

Le gouvernement français répond que c'est à Genève que doivent être efficacement étudiées les propositions américaines (15 *février*).

FRANCE. — *Au conseil de cabinet, M. Sarraut, ministre de l'Intérieur, donne les grandes lignes du projet ministériel de retour au scrutin d'arrondissement* (3 *février*).

CHINE. — *Le gouvernement de Pékin relève sir Francis Aglen de ses fonctions d'inspecteur général des douanes* (1er *février*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34716.